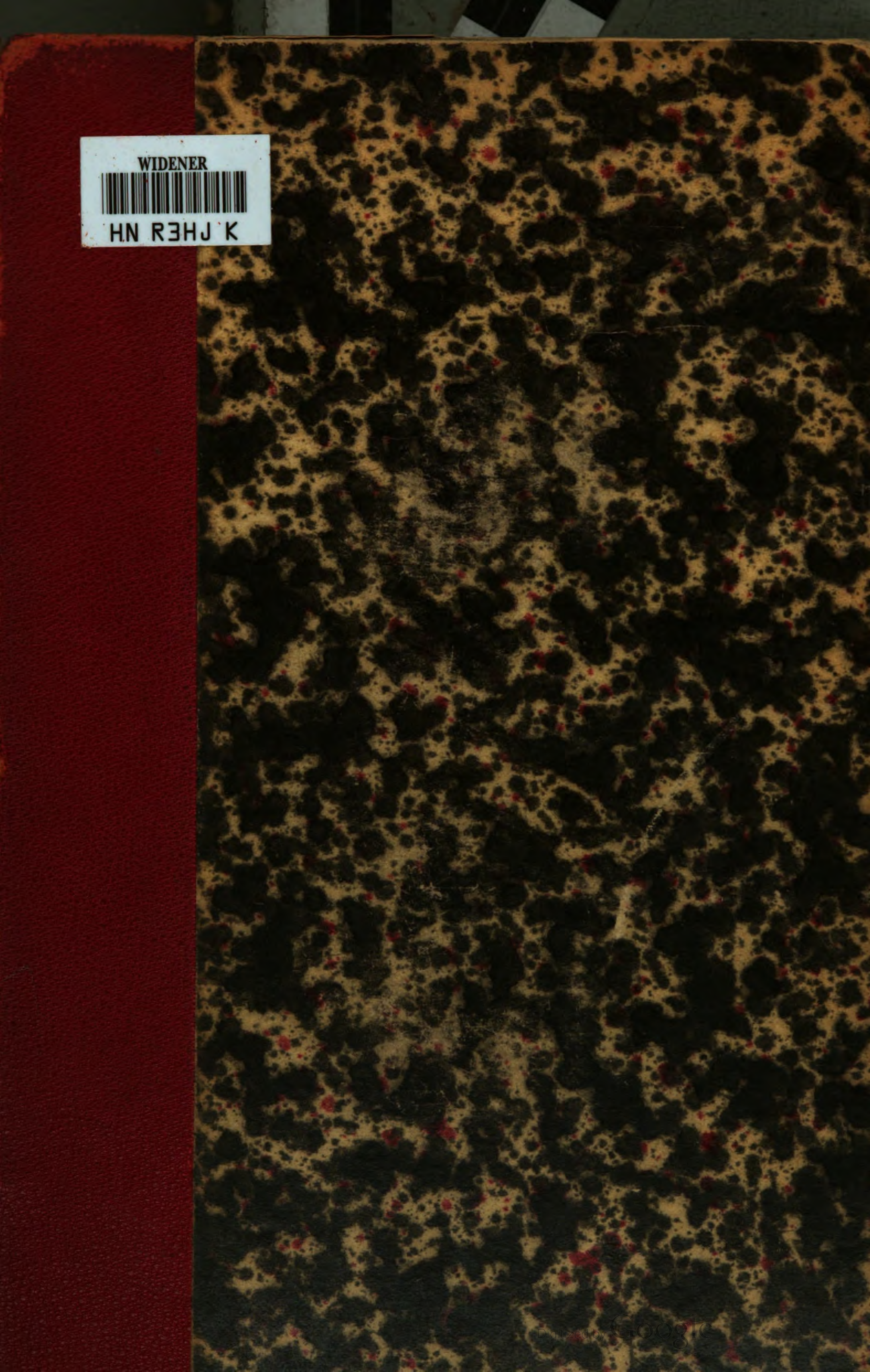
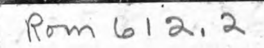
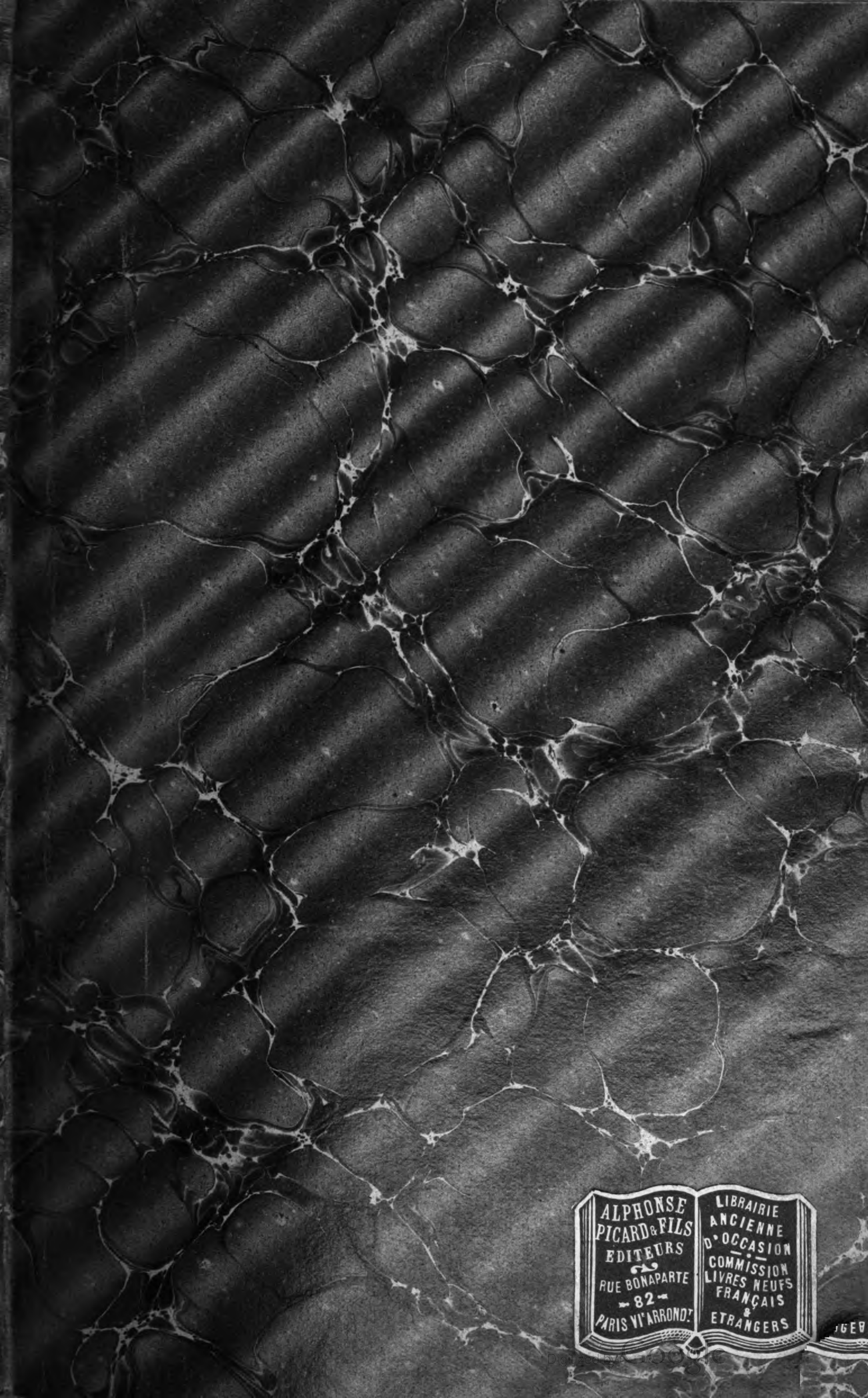

WIDENER
HN R3HJ K


Rom 612.2


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

ŒUVRES COMPLÈTES

LANGUEDOCIENNES ET FRANÇAISES

de

L'ABBÉ FAVRE

PUBLIÉES SOUS LES AUSPICES

de la

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME PREMIER

MONTPELLIER
COULET ET FILS, ÉDITEURS
Libraires de la Société des Bibliophiles Languedociens
GRAND'RUE, 5.

MCMI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ FAVRE

I

Montp et Cette — Typ BOEHM et FILS

ŒUVRES COMPLÈTES

LANGUEDOCIENNES ET FRANÇAISES

de

L'ABBÉ FAVRE

PUBLIÉES SOUS LES AUSPICES

de la

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME PREMIER



MONTPELLIER
CAMILLE COULET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Libraire de la Société des Bibliophiles Languedociens
GRAND'RUE, 5.

MDCCCLXXVIII.



NOTES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

SUR

L'ABBÉ JEAN-BAPTISTE

FAVRE DE SAINT-CASTOR

PAR une sorte de droit de conquête, l'abbé Jean-Baptiste Favre de Saint-Castor appartient à Montpellier. Il n'y est pas né sans doute, mais il y a fait ses études ; il a professé avec éclat au Collège de notre ville, et tout le cercle de sa vie, de ses relations, de ses amitiés et de ses vers, tourne autour de Montpellier pendant plus de trente ans : Vic, Castelnau, le Crès, Montels, Cournonterral et Celleneuve furent les étapes successives d'une existence plus tourmentée que

ne le ferait croire, ainsi que le remarquait avec raison M. Léon Gaudin[1], la gaieté du *Tresor de Sustancioun* et du roman de *Jan-l'an-pres*.

On ignora très longtemps où naquit le poète dont le premier centenaire a eu, grâce à son président, M. Camille Laforgue, un si grand retentissement dans l'histoire de la littérature méridionale. Il était originaire de Pondres ou de Nimes, selon les uns; de Sommières ou de Montpellier même, selon les autres. Il eût pourtant suffi de consulter, aux Archives du département de l'Hérault, les insinuations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Montpellier, pour y lire en toutes lettres que l'auteur du *Siege de Cadaroussa* vit le jour à Sommières, comme le constate l'acte suivant, signalé par Émile Boisson en 1849[2], par

[1] *Lettres inédites de l'abbé Favre,* publiées dans la *Revue des langues romanes*, 1re série, tom. IV, pag. 276.

[2] *De la Ville de Sommières (Gard), depuis son origine jusqu'à la Révolution de 1789, recherches et renseignements historiques,* par Émile Boisson. Lunel, Hamelin, 1849; in-8o. A la page 512 de ce travail, Boisson dit que Favre est né le 26 mars 1727 et qu'il a trouvé lui-même son acte de naissance.

Vingt ans après Boisson, Placide Cappeau a annoncé qu'il avait découvert cette pièce en 1866; il l'a insérée en entier, pag. XI-XII du *Siège de Caderousse, poème languedocien de l'abbé Favre, traduit en français vers pour vers*, etc. Paris, 1876; in-12, XL-404 pages.

M. Jules Troubat, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, a pris au pied de la lettre la trouvaille de Cappeau dans la

J.-P.-L. Paulinier[1] en 1850, et copié naguère par M. Léon Gaudin, qui a bien voulu le mettre à notre disposition :

« (1727). Le vingt-huitième jour du mois de mars, Jean-Baptiste-Castor Fabre, fils légitime et naturel du sieur Claude Fabre et de demoiselle[2] Élisabeth Causse, habitants de cette ville, a esté baptisé ; né le 26e du courant ; son parrain a esté Estienne Fabre ; sa marraine, Marie-Élisabeth Fabre, frère et sœur du baptisé ; le père signé avec Honoré Granon, maître cordonnier présent. Fabre, Granon, Gavaudan, vicaire. »

Claude Fabre était alors régent des écoles royales, c'est-à-dire instituteur, et notre poète lui dut les premiers éléments de son instruction.

Les registres de l'état civil de Sommières lui

notice (pag. VII) qu'il a placée en tête de sa traduction française du roman de *Jan-l'an-pres* (*Histoire de Jean-l'ont-pris, conte languedocien de l'abbé Favre, traduit et précédé d'une notice.* Paris, Isidore Liseux, 1877, in-16, LII-80 pages).

[1] *Græca necnon latina carmina nonnulla Homeri, Catulli, Martialis, Ausonii franco-gallicis versibus reddita. Essais de traductions en français de quelques poésies grecques et latines d'Homère, de Catulle, de Martial, d'Ausone*, etc., par J.-P.-L. Paulinier, de Montpellier (Hérault). Paris, Hachette, et Montpellier, chez le traducteur, 1850 ; in-8°, 168 pages (pag. 58).

[2] On sait que, sous l'ancienne monarchie, les femmes de la petite bourgeoisie gardaient le titre de « demoiselle » après leur mariage.

donnent deux fils : Étienne, déjà nommé, et Joseph-Hyacinthe, né le 5 juin 1733, sur lequel les renseignements font défaut.

Claude Fabre eut, en outre, deux filles : Marguerite, née le 4 juin 1729, morte le 19 janvier 1730, à l'âge de huit mois, et Marie-Élisabeth, qui, mentionnée dans l'acte précédent, est peut-être celle qui vint s'établir à Montpellier, où elle tint une couture sur le plan de l'Om.

La mort de la mère de Favre est encore indéterminée. Le père, qui, d'après Paulinier, était de Saint-Pargoire, dans le diocèse de Béziers, figure une ou deux fois comme témoin sur les registres de la paroisse de Castelnau.

S'il fallait ajouter foi à la fabuleuse et mordante généalogie qui est placée en tête du travestissement de l'*Odyssée*, la famille de notre poète eût été d'origine catalane. Mais, hâtons-nous d'en prévenir le lecteur, c'est là un fait qui ne peut être mis en avant qu'à titre de conjecture.

De 1745 à 1752, c'est-à-dire de dix-huit à vingt-cinq ans, le jeune Favre fit de brillantes études au séminaire de Montpellier ; il reçut de Charency, alors évêque de notre ville, la prêtrise le 23 septembre 1752, et devint presque immédiatement après le bibliothécaire ou l'un des bibliothécaires du marquis d'Aubais [1].

---

[1] « Aubais (Charles de Baschi, marquis d'), dit la *Nou-*

Charles de Baschi, marquis d'Aubais, avait restauré le château de sa famille, de manière à en faire la demeure la plus somptueuse de la contrée. Il y avait installé une bibliothèque qu'il augmentait continuellement, soit par des acquisitions de livres

velle Biographie générale publiée sous la direction de M. le Dr Hoefer (Paris, Didot, 1852 et ann. suiv., in-8o). Historien et géographe français, né à Beauvoisin, près de Nimes, le 20 mars 1686, mort à son château d'Aubais, le 5 mars 1777. Il était grand collectionneur de livres et possédait une fort belle bibliothèque. On a de lui : *Généalogie de la maison de Gences, originaire du Dauphiné,* in-fo, 1713. — *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France, avec des notes historiques et géographiques.* Ce travail a été fait avec la collaboration de Léon Ménard, 1759, 3 vol. in-4o. *Géographie historique,* 1761. — *Histoire de la maison de Narbonne-Pelet,* sans date. Le marquis d'Aubais s'est fait une grande réputation en protégeant la littérature et en favorisant les gens de lettres. »

Quoiqu'elles soient un peu trop sommairement rédigées, ces indications font suffisamment apprécier les travaux et la variété de connaissances du marquis.

M. Prosper Falgairolle a publié, en 1887 (Clermont-l'Hérault, Saturnin Léotard, libraire, in-8o, 134 pages), un travail sur *le marquis d'Aubais... et ses lettres autographes inédites,* mais nous n'y avons rien trouvé qui fût relatif à notre poète.

Geoffroy Prion, qui resta très longtemps au service du marquis d'Aubais, dit dans un des manuscrits de la Bibliothèque de Nimes (renseignement communiqué par M. Léon Gaudin) que, dans l'espace de trente années, il a vu entrer ou sortir vingt-deux copistes ou secrétaires.

L'un des bibliothécaires du marquis fut l'abbé de Vanières, qui, d'après Prion, « était un homme d'une profonde érudition » et qui « excellait tant en prose qu'en vers ».

ou de manuscrits précieux, soit en faisant copier à grands frais les documents historiques ou littéraires qui pouvaient intéresser le midi de la France.

Le jeune bibliothécaire vécut peu de temps dans un milieu si bien fait pour lui. Nommé, d'après Paulinier, vicaire à Leucate, diocèse de Narbonne, en 1754, il écrivit probablement dans cette localité l'*Opera d'Aubais*, qui est dédié à Madame d'Aubais[1].

L'éloignement qui sépare l'abbé Favre de la marquise est clairement marqué dans le passage suivant de l'épître préliminaire :

Embé plesì, Madama la marquisa,
Chacun vous rend soun oumage à sa guisa.
Lous uns de lion, lous autres, pus erous,
Per vous l'oufrì soun pus proche de vous.
Ieu, per malur, de la premieira banda,
Sus lou papiè vous mande moun oufranda.

Les vers suivants peuvent faire supposer que cette pièce a été jouée par des villageois, devant le marquis et la marquise d'Aubais :

[1] La marquise d'Aubais, dame de Rosel, naquit le 14 novembre 1684. Elle épousa, le 5 juin 1708, le marquis d'Aubais, moins âgé qu'elle de deux ans environ.

La marquise était fille de Louis de Rosel, seigneur de Cors, né le 23 mars 1650, mort à Castres, le 12 juillet 1722, et de Jacquette de Jaussand, fille de Louis de Jaussand, lieutenant-colonel du régiment d'Armagnac, brigadier des armées royales.

Que faire dounc? — « Bauchàs, m'a dich Talìa,
Per l'amusà, fai una coumedìa
Dins toun jargoun ; que sous propres vassals
Vengoun jougà lous rolles principals.
Aquel mouien es lou soul per ie plaire. »

Deux autres vers enfin :

Ela (*la Marquise*) aima à rire e cercarà pas nouesa
As premiès vers d'una musa patouesa.

permettraient d'affirmer que, si ce joli vaudeville n'a pas été le coup d'essai de Favre en poésie, il l'a été du moins en littérature languedocienne.

M. Léon Gaudin croit que le roman de *Jan-l'an-pres*, qui est l'œuvre la plus vivante de Favre, appartient à la première période de sa vie. Il supposerait volontiers que ce petit chef-d'œuvre d'observation et de malice est contemporain du vaudeville dont il s'agit.

Dans les rares épaves que la bibliothèque municipale de Nimes conserve de l'ancien fonds d'Aubais, on trouve (nº 13878) deux imitations d'Horace que notre poète avait sans doute adressées de Leucate ou de Vic, peut-être même de Castelnau, au célèbre érudit. La première était depuis assez longtemps connue; la seconde, qui est la traduction de la neuvième satire d'Horace (*Ibam forte via sacra*), a été découverte par M. le Dr E. Mazel en 1875[1].

[1] La *Société des langues romanes* désigna M. Léon Gaudin

Favre reçut, le 14 août 1755, de Renaud de Villeneuve[1], alors évêque de Montpellier, la cure de Vic. Le village était fiévreux et le poste mauvais; aussi voit-on bientôt le nouveau titulaire commencer des notifications de grade presque toujours motivées par le désir d'obtenir un changement qui, en ne l'éloignant pas trop de l'évêque de Montpellier, lui permette de mieux soutenir ses

---

et l'auteur de ces lignes, pour s'assurer si l'écriture du manuscrit était bien celle de Favre. Cette vérification, qui fut faite sous les yeux et avec le concours de M. Germer-Durand, ne laissa pas le moindre doute à ceux qui en avaient été chargés.

On remarqua cependant que l'écriture du manuscrit comportait d'assez fréquentes distractions.

M. Mazel a publié sa trouvaille dans la *Revue des langues romanes* en 1876 et en a fait l'objet d'un tirage à part, sous le titre de *Poésies de l'abbé Favre*. Paris, Maisonneuve, 1876, in-8°, 16 pages.

[1] Charency étant mort subitement dans la nuit du 14 février 1748, Renaud de Villeneuve lui succéda le 12 novembre 1748, et mourut le 24 janvier 1766. C'était un prélat aussi recommandable que respecté, mais d'un caractère très personnel. Le Languedoc lui dut, dans un moment critique, le maintien de son autonomie provinciale, fortement battue en brèche par les exigences des représentants du pouvoir royal. Villeneuve eut pour successeur Raymond de Durfort. Lors de sa promotion à l'archevêché de Besançon, en 1774, ce dernier fut remplacé par Joseph-François de Malide, dont Favre orthographie le nom avec un *s* final (Malides).

nombreuses charges de famille et de charité.

Le poste de Castelnau était occupé en 1754 par un ecclésiastique du nom de Roche, dont la mention se retrouve dans les délibérations du Conseil de ce village. L'ancien bibliothécaire du marquis d'Aubais se vit confier cette cure le 6 mars 1756, et il en prit possession le 30, pour y demeurer jusqu'en 1765, tout en obtenant, à la fin de 1762, la chaire de belles-lettres au collège de Montpellier.

C'est à partir de ce village que la biographie de Favre peut être suivie avec une certaine précision. Deux ou trois faits de sa vie s'y rattachent avec une sûreté de détails que nous ne retrouverons pas toujours ailleurs.

Les localités qui entourent les grandes villes contractent forcément une certaine part de leurs vices ; elles les compliquent parfois d'une naïveté villageoise qu'on ne peut s'empêcher de trouver singulière. Malgré la surveillance de ses consuls, Castelnau était souvent, au dernier siècle, un rendez-vous de plaisir et de désordre ; les soldats de la garnison de Montpellier ne dédaignaient pas d'y aller boire chez une dame Martine, où les accompagnaient souvent des femmes de mœurs douteuses. Favre ignorait le scandale que l'on causait à ses paroissiens. Il en eut cependant un vague soupçon en allant, le 25 mars 1758, chercher à la métairie de Laussel, et à une heure assez matinale

pour la saison, le vin nécessaire à la célébration de sa messe. Sa déposition dit « qu'il aurait entendu dans la maison de Conillière, devant laquelle il passait, un bruit confus, comme de plusieurs personnes qui parlaient » ; elle ajoute « qu'il se serait caché derrière un arbre, vis-à-vis des fenêtres de ladite maison, pour découvrir d'où venait ce bruit mais qu'il n'aurait aperçu personne ».

Quelque temps après, le 2 mai, le jeune curé vit entrer dans la maison d'un de ses marguilliers, qui portait le nom de Sauvaire, une femme âgée d'environ trente ans, « mise d'une façon assez malpropre », et suivie de Martine. A ce moment, deux ou trois personnes, mieux instruites que Favre des désordres auxquels cette dernière prêtait la main, se montrèrent étonnées qu'on n'eût pas trouvé le moyen de les faire cesser. Favre avertit aussitôt Rochet, premier consul de Castelnau. Celui-ci n'agit point de suite, et justement dans l'après-midi du même jour, un nouvel esclandre se produisit. Favre, dont le presbytère était à peu de distance, requit Metge, le second consul, qui passait par hasard sur la place, de veiller à la sauvegarde des bonnes mœurs. Plus courageux que Rochet, Metge fit immédiatement une démarche qui n'eut pas de succès. Il fut, dit sa propre plainte, « injurié par des mots infames et escandalleux (*sic*), ce qui l'obligea de se retirer pour éviter le maltraitement qu'on lui faisoit ». Un moment d'excitation se produisit

alors parmi les assistants. Le second consul voulut avoir raison de la résistance qui lui était opposée. Assisté de Jean Sevène, de Pierre-Jean Benech, et suivi de Favre, qui le priait de ne «point s'exposer», il entra chez Martine pour lui signifier la défense « de recevoir dans sa maison un mélange de cette nature », et se mit en devoir d'arrêter une femme que les soldats avaient, parîat-il, amenée avec eux de Montpellier. Il l'arrêta deux fois, en effet ; mais les soldats, qui étaient au nombre de vingt environ, la délivrèrent et malmenèrent le deuxième consul. Les assistants furent obligés de se retirer, poursuivis par les invectives de Martine, qui en voulait surtout à Benech. Sur les cinq heures du soir, quatre ou cinq soldats, tout fiers d'avoir mis en échec l'autorité consulaire du village, sortirent encore de la maison de Martine et injurièrent grossièrement le curé, qui se trouvait sur la place à ce moment.

L'affaire ne pouvait en rester là. Le second consul porta plainte à Jean de Patrix, viguier général de la baronnie de Castelnau et des autres seigneuries du marquisat de Castries. Martine, qui comprit tout ce qui allait en résulter de fâcheux pour elle, alla, le soir même de cette algarade, faire avec son mari des excuses à Favre, et la déposition de celui-ci révèle un trait naïf d'astuce villageoise.. A la recommandation de ne plus recevoir aucune des malheureuses qui avaient occasionné cette

série de scènes regrettables, le mari répondit « qu'il prendrait toujours des occasions favorables à la vente de son vin » ; la femme promit, au contraire, de ne plus retomber dans la même faute.

La plainte de Metge fut cependant reçue par le procureur juridictionnel du bureau de police, et celui-ci recueillit, le 7 mai 1758, les dépositions de Sevène et de Benech. Martin et sa peu recommandable moitié avouèrent que les soldats dont *il* a été parlé venaient boire chez eux et que la femme était partie avec les soldats, sans payer le vin qui leur avait été servi le 2 mai. Martine se défendit d'avoir voulu injurier Favre, et elle ajouta que, bien loin de l'avoir insulté, elle fut lui « demander excuse de l'escandalle qui était arrivé ».

Nous ignorons, d'ailleurs, la terminaison de cette affaire, que nous ne connaissons que par le registre des délibérations de la communauté de Castelnau. Favre refusa la taxe que les témoins avaient le droit de se faire allouer [1].

L'abbé Favre eut, au commencement de l'année 1761, quelques démêlés avec les consuls, à propos de la régente ou, pour parler plus exactement, de la maîtresse d'école du village. L'instruction était à cette époque aussi bien organisée qu'on pouvait

[1] Nous remercions avec plaisir M. Castan de la bienveillance avec laquelle il nous a autorisé à consulter les registres consulaires de Castelnau-le-Lez.

le désirer ; la moyenne des personnes qui ne savaient lire ni écrire n'était pas plus élevée en Languedoc que dans les autres provinces ; la moyenne générale des illettrés du royaume devait même, à certains moments, être inférieure à celle de la période décennale 1870-1880. Castelnau avait un « régent des écoles royales » qui était chargé de l'instruction des garçons, tandis que les filles étaient confiées aux soins d'une « régente » ; l'un comme l'autre étaient logés et payés des deniers de la communauté. Le poste de régent fut occupé pendant quelques années par le père de l'abbé Favre, sans doute à la satisfaction générale des chefs de famille; mais la régente n'était pas vue de bon œil par une partie de la population. Une nouvelle convertie qui l'aidait dans ses fonctions scolaires fut enveloppée des mêmes réprobations. Les animosités locales prenant souvent au village les proportions les plus étranges, la communauté de Castelnau se prononça contre sa maîtresse d'école et en demanda la destitution à l'évêché en 1761.

A la date du 1er mai, Favre, qui s'intéressait au sort de la pauvre femme, écrit en ces termes à Renaud de Villeneuve : « Quelqu'intérêt que je puisse avoir de solliciter auprès de votre Grandeur un établissement solide pour la nouvelle convertie qui continue d'édifier cette paroisse, et pour laquelle je fais, depuis environ trois mois, des avances que je ne saurais soutenir, ce serait faire

à votre charité une indigne surprise que de lui proposer un objet aux dépens d'un autre qui ne mérite pas moins d'y avoir part. Après avoir examiné, avec toute l'exactitude possible, le fond des reproches dont cette communauté m'accablait contre la régente, j'ai clairement découvert qu'on ne pouvait l'accuser que d'un peu de négligence et que tout le reste n'était qu'imposture et que calomnie. Comme votre Grandeur n'avait rien décidé sur son compte, je lui fis entrevoir que la continuation de son emploi dépendrait peut-être des bons témoignages qu'elle me forcerait de vous rendre en remplissant ses devoirs avec plus d'attention. Ce serait lui refuser la justice qui lui est due que de vous taire un changement qui lui fait honneur : on ne peut porter les soins et la vigilance plus loin qu'elle le fait depuis environ deux mois.

» Du reste, ses mœurs et sa piété ont toujours été exemplaires ; les murmures contre elle ne sont plus aujourd'hui que dans la bouche de deux ou trois personnes amoureuses de la nouveauté, naturellement turbulentes et qui passent tous les jours de l'amitié à la haine sans autre motif que leur caprice. J'espère que si votre Grandeur veut bien lui laisser le poste qu'elle occupe, elle en remplira les obligations avec le même zèle qu'elle le fait à présent... »

La suite de cette lettre semble concerner la

protestante nouvellement convertie[1] au catholicisme dont Favre parlait tout d'abord. La demande d'une régence qu'il fait pour elle, et surtout le terme « ailleurs » qu'il emploie, laissent supposer que cette nouvelle convertie aidait la régente de Castelnau et que l'animosité des villageois contre cette dernière n'avait pas d'autre origine :

« Quant à l'autre personne dont le sort fait pitié tandis que son retour à Dieu continue à me combler de joie, j'avoue que son état me pénètre d'une vraie douleur, d'autant plus que mon indigence propre ne peut être d'un grand secours à sa misère. Une personne charitable me remettait 6 fr. tous les mois pour elle ; il y en a trois que je n'en ai rien reçu, et je lui ai continué moi-même cette pension jusqu'à présent ; mais ma petite bourse est à sec et je suis à cet égard dans le plus cruel embarras. Mais vous, Monseigneur, qui êtes le père de tous les pauvres et dont la charité inépuisable peut tout ce qu'elle veut et veut toujours le bonheur de la vertu affligée, permettez que je supplie votre Grandeur, ou de donner à cette pauvre fille une régence ailleurs, s'il en est de vacante, ou une place dans quelque maison religieuse, ou enfin ce

[1] Il ne serait peut-être pas téméraire de supposer que Favre avait converti lui-même cette pauvre femme au catholicisme.

que votre générosité jugera à propos de faire en sa faveur... [1]»

La réponse de l'évêque de Montpellier ne se fit point attendre. Deux jours après, Renaud de Villeneuve écrivit sur la même feuille :

« Je suis charmé d'apprendre que la régente de votre paroisse a profité de vos avis et qu'elle s'acquitte aujourd'hui de ses devoirs avec une application et une assiduité qui la met [tent] à couvert de tout reproche. Tandis qu'elle se soutiendra de même, je n'aurai garde de la destituer. Je ne connais pas l'état et la situation de l'autre fille dont vous me parlez. Quand vous m'en aurez instruit, je verrai si je puis faire quelque chose pour elle.

Je suis, Monsieur, tout à vous,

F..., évêque de Montpellier . »

Ce 3 mai 1761.

Peut-être faut-il rattacher à la même période de sa vie la jolie pièce que Brunier a publiée sous le titre : *Vers pour souhaiter la bonne année.* S'adressent-ils au père et à la mère de notre poète ou bien ont-ils été composés pour quelque ami ? Le tour heureux de la poésie, le sentiment et l'ingéniosité qui s'y montrent, seraient de nature à faire pencher le lecteur pour la première alternative.

---

[1] Léon Gaudin; *Lettres inédites de l'abbé Favre* (*Revue des langues romanes*, 1re série, tom. IV, 280).

[2] *Id., ibid.*

Où le *Tresor de Sustancioun* pourrait-il avoir été écrit, si ce n'est à Castelnau même, non loin des débris de l'ancienne ville romaine de *Sextantio* ou *Substantio*, au voisinage du rocher sous lequel une tradition, que possèdent beaucoup d'autres localités de la France, a placé les richesses immenses promises par le « Grand-Venant » à ceux qui ont le courage de s'aventurer dans ses profondeurs souterraines? Le *Tresor de Sustancioun* porte d'ailleurs, dans les manuscrits, le sous-titre caractéristique d'*Opera de Castel-nóu*, et l'avertissement placé en tête de ce « badinage » dit positivement qu'il y a été composé. La plus grande partie du travestissement de l'*Odyssée* appartient peut-être aussi à la même époque[1].

[1] « Le village de Castelnau », dit cet avertissement qui peut-être a été rédigé par Favre lui-même, mais qui est peut-être aussi l'œuvre d'un des éditeurs du *Tresor*, « le village de Castelnau, où la pièce suivante a été faite, est voisin de l'endroit où était batie l'ancienne ville de Substantion dont il ne reste plus aujourd'hui le moindre vestige. Certains laboureurs en creusant la terre y ont trouvé de temps à autre des médailles et de la monnaie romaine ; là dessus le peuple et surtout les villageois, toujours fertiles en idées extravagantes, ont conçu les préjugés les plus bizarres et les plus ridicules. Celui qui est le plus universellement répandu, et auquel on est très fortement attaché, est que la veille de saint Jean, à l'heure de minuit, un énorme rocher qui bordait la ville du côté de la rivière, s'ouvre et qu'il est permis à tous ceux qui ont le courage d'y pénétrer, d'aller puiser à discrétion dans un trésor que ce rocher renferme. Cette

La pauvreté que Favre avouait à l'évêque de Montpellier lui faisait d'autant plus apprécier les avantages de sa résidence à Castelnau et la possibilité de grossir les ressources de la cure au moyen de leçons particulières.

Sur ces entrefaites, le Parlement de Toulouse ayant, comme le Parlement de Paris, interdit dans son ressort l'enseignement à l'ordre des Jésuites, la direction du Collège de Montpellier cessa d'appartenir à ces derniers. Dans la nouvelle organisation de l'enseignement montpelliérain, Favre obtint, le 18 octobre 1762, la chaire de belles-lettres, c'est-à-dire de réthorique.

Un rarissime prospectus latin, que M. Léon Gaudin a bien voulu nous communiquer, mentionne dans les termes suivants les cours de l'auteur du *Siege de Cadaroussa :*

Die, mensis Octobris vigesimâ-quintâ, horis consuetis, et singulis deinceps diebus non feriatis.

«Clarissimus Vir D. D. JOANNES-BAPTISTA CASTOR FABRE, Eloquentiæ Latinæ et Gallicæ Professor,

---

erreur, qu'on trouvera entièrement développée dans la première scène, est le sujet du badinage, auquel on a donné la forme nécessaire pour le théâtre. »

Nous complétons plus loin, à propos d'une dédicace du *Tresor* à l'un des fils de l'intendant de la province de Languedoc, les indications relatives à ce vaudeville et aux remaniements qu'il a dû subir.

juxta Aristotelis, Ciceronis et Quintiliani præcepta, Artem oratoriam tradet ; interpretabitur quartum, quintum et sextum Librum Titi-Livii Romanæ Historiæ, Marci Tullii Ciceronis orationes pro Milone et pro Lege Maniliâ, iis addet Selectissima Orationum Illus. D. D. Bossuet, Massillon, Daguesseau, etc., etc., Sallustii Bellum Jugurthinum, et, ad majorem Poetices intelligentiam, Artem, Horatii Poeticam, cum Bolei Arte Poeticâ comparabit. »

Cette nomination dut diminuer sans doute la pauvreté du poète, mais elle devait aussi accroître ses occupations, les rendre plus difficiles et le mettre pour ainsi dire dans la nécessité de partager sa vie entre Montpellier et Castelnau ; on s'explique donc qu'il ait demandé à être suppléé dans sa cure, où nous voyons, dès le mois d'août 1763, un ecclésiastique du nom de Caffarel installé en qualité de *procuré*.

Au moment même où il allait commencer la deuxième année de son professorat, Favre résigna la chaire de belles-lettres *à cause de sa santé et de son service dans la paroisse de Castelnau*. C'est le 7 octobre 1763 que se produisit sa démission et très probablement aussi sa rentrée parmi ses paroissiens, qu'il ne devait quitter qu'au mois d'octobre 1765.

Cette démission était-elle volontaire, ou fut-elle, au contraire, amenée par les difficultés qui s'étaient

élevées, après le renvoi de l'ordre des Jésuites, entre l'administration municipale et l'évêché de Montpellier ? Il serait difficile de le préciser. Le conseiller Rosset dut peut-être, en cette circonstance, prendre parti contre Favre, car on ne s'expliquerait pas autrement le ton acerbe des critiques que ce dernier devait réserver au poème de l'*Agriculture* de son confrère en poésie française [1].

Quoi qu'il en soit, Favre, dit avec raison Brunier [2], « avait le talent si précieux et si rare de rendre l'étude aimable. Il se faisait enfant avec ses disciples, se mêlait à leurs jeux, était leur compagnon plutôt que leur maître. L'écolier le moins docile ne résistait pas longtemps à ses manières douces et persuasives ; il savait s'emparer du cœur pour pénétrer jusqu'à l'esprit. Aussi a-t-il formé d'excellents élèves », sur lesquels on nous permettra de réunir ici quelques renseignements qui, tout en contrariant un peu l'ordre chronologique de cette notice, ne permettent pas de douter des succès du poète au Collège de Montpellier.

Le plus connu de ces élèves, celui dont on lui fait le plus fréquemment honneur, est le comte Pierre-Antoine-Bruno Daru, né à Montpellier en

[1] Ces réflexions, qui sont inédites, existent en manuscrit à la bibliothèque du musée Fabre de Montpellier.

[2] *Récul d'uvras patoisas de M. Favre, priou-curat dé Cellanova*. Mounpeié, Tournel, 1815, 2 in-12 (tom. II, pag. VII).

1767, mort en 1829, après avoir été successivement, sous le premier Empire et la Restauration, tribun, conseiller d'État, intendant général de la liste civile et de la grande armée (1805), membre de l'Académie française, ministre secrétaire d'État en 1811, ministre de l'administration de l'armée en 1813, ministre de la guerre en 1814 et pair de France en 1818. Il a laissé une traduction d'Horace en vers français, dont l'élégance n'est pas tout à fait artificielle, et où les divinités et les périphrases mythologiques ont au moins leur raison d'être ; le poème de *Cléopédie*, la *Vie de Sully*, l'*Histoire de Venise*, celle de la *Bretagne* et enfin celle de la *Campagne de Russie*.

On cite tout aussi communément que Daru le poète et fabuliste Auguste Tandon, protestant d'origine, né en 1759 et mort à Montpellier le 25 novembre 1824, sans que la direction d'une importante maison de banque l'ait jamais empêché de cultiver la poésie languedocienne, qui lui doit un volume de vers d'une facture agréable et facile, mais souvent déparée par une foule de gallicismes. Tandon fit, selon Paulinier, sa première année d'humanités en 1772-1773, sous la direction de Favre.

Des recherches personnelles m'ont permis d'ajouter aux noms de Daru et de Tandon, déjà signalés par Brunier, celui du D[r] Chrestien, qui était, comme on sait, originaire de Sommières et

qui, d'après une obligeante communication de M. Xavier Bourquenod, son petit-fils, fut à Montels[1] un des élèves de notre poète. Le maître avait communiqué au disciple ses goûts littéraires, et, devenu longtemps après un des plus célèbres docteurs de la Faculté de Médecine de Montpellier, Chrestien ne dédaignait point, entre deux travaux sur l'art d'Hippocrate, de rimer quelquefois en languedocien et en français.

« Afin de donner en même temps » à ses élèves « des leçons de goût et d'humilité poursuit Brunier, il lisait devant eux ses discours pour la chaire ou ses compositions poétiques et demandait leur avis. Il écoutait toutes les observations, n'en dédaignait aucune ; les faisait développer, y répondait humblement ; et, après les avoir mises à profit, relisait en classe l'ouvrage corrigé, rendant ainsi hommage à la critique »

« Son goût pour la poésie, dit d'ailleurs Brunier, ne lui fit jamais négliger les devoirs austères de son état, et il les remplit avec zèle, soit pendant qu'il demeura au château d'Aubais, où son caractère

[1] Les dates données par Paulinier à propos de Tandon montrent que c'est également dans ce village que le fabuliste montpelliérain fit sa première année d'humanités. Comme beaucoup de curés de campagne de son époque et de la nôtre, l'auteur du *Tresor* aurait donc eu dans son presbytère une petite classe formée des élèves dont on le chargeait de faire l'éducation.

enjoué, ses vertus aimables, le faisaient chérir de tout le monde; soit lorsqu'il fut appelé successivement à desservir les paroisses de Castelnau, de Vic, du Crès, de Montels, de Cournonterral et de Celleneuve... M. Favre pratiquait sans ostentation toutes les vertus qui distinguent le bon prêtre. Les paysans le chérissaient; c'était leur conseil, leur consolateur, leur ami. Sa présence répandait la joie et la sérénité; les gens d'esprit recherchaient sa conversation, semée de traits saillants et de réparties originales; les familles les plus respectables lui confiaient l'éducation de leurs enfants[1]. »

[1] L.-B. Brunier; *Récul d'uvras patoisas dé M. Favre,* etc., tom. II, VI-VII.

Après avoir parlé en détail de Tandon, Paulinier, dont le caractère et le tour d'esprit étaient souvent atrabilaires, mais qui avait recueilli de la bouche de Brunier tout ce qu'il savait sur notre poète, lui rend, dans ses *Græca necnon latina Carmina* (pag. 58), le témoignage suivant:

« A cette rapide esquisse d'un homme de mérite, j'aurais vivement désiré pouvoir en ajouter une autre, plus rapide encore, du maître sous lequel il eut le bonheur d'étudier; mais les bornes imposées à ce travail ne me permettent pas de le faire. Plus heureux peut-être plus tard, je pourrai enfin publier quelque jour une biographie détaillée de ce digne et vertueux ecclésiastique. Cette vie sera une preuve de plus de la vérité de ce qu'on a dit quelquefois, au grand ébahissement des sots, savoir qu'*esprit malin* et *bon cœur* sont deux expressions synonymes; en d'autres termes, qu'une incessante causticité s'allie merveilleusement à une bonté d'âme non moins grande, non moins incessante. »

Une lettre que nous aurons l'occasion de citer plus loin en son entier montre sous un jour très favorable la nature du rôle qu'eut notre poète sous l'épiscopat de Renaud de Villeneuve et sous celui de ses successeurs :

« Monseigneur de Villeneuve, dernier évêque mort, connu par son zèle et sa piété distinguée, l'avait toujours employé avec succès, même dans les cas les plus épineux ; il l'accompagnait dans ses missions ; il soutenait avec ce digne prélat le poids de la chaleur et du jour, et, ne se rebutant jamais par les plus grands obstacles, il les surmontait avec une louable constance[1]. »

Est-ce à cette époque que remontent les titres de curé de Montpellier et de chapelain de la chapelle de Saint-Pierre en l'église paroissiale de Sommières, donnés à Favre dans un acte découvert à Cournonterral par M. l'abbé Carbon, curé de cette petite ville ? On ne peut le dire. Toujours est-il que le portrait de Favre par Coustou est daté de 1765, et qu'il a été probablement peint à Montpellier[2].

[1] *Lettres inédites de l'abbé Favre*, publiées par M. Léon Gaudin (*Revue des l. rom.*, 1re série, IV, 278).

[2] M. Varlet le découvrit à Montpellier au commencement de l'année 1884 et le donna à M. Édouard Marsal, le peintre montpelliérain qui a enrichi d'un grand nombre de spirituelles mais souvent aussi très inégales compositions deux éditions populaires des Œuvres de Favre.

Il avait, quelque temps auparavant, trouvé et donné de

Ce portrait, retrouvé en 1874 dans un état de dégradation assez avancé, représente le poète assis, achevant d'écrire sur une feuille de papier les deux lignes suivantes :

26 martii 1727, civitate Submeyre dictâ, natus J.-B Faber.

On lit au dos de la toile. *Fecit J. Coustou*[1] *1765.*

---

même à M. Marsal un exemplaire des *Mœurs des Israëlites et des Chrétiens*, portant un *ex libris* de notre poète. C'est le seul que l'on connaisse jusqu'ici.

La découverte du portrait relègue au rang des fantaisies un médaillon placé par M. Marsal sur le titre de sa première édition des œuvres de Favre. Un second portrait, devenu depuis l'année 1874 la propriété de M. Triaire-Brun, ne présente aucun caractère d'authenticité, bien qu'il ait été reproduit dans un journal imprimé à Montpellier, lors des fêtes du centenaire de Favre (1874), et à Paris dans une feuille d'actualités illustrées.

On a remarqué que le portrait peint par Coustou représentait Favre avec des cheveux noirs et coupés d'assez près, mais nous voyons, a dit avec raison M. Varlet (*le portrait de l'abbé Favre*, article non signé du *Journal illustré du centenaire de Favre*, Montpellier, Grollier, 1874, in-folio, page 34), « que du temps où d'Aguesseau portait une immense perruque, Massillon et le cardinal Fleury avaient leurs cheveux au naturel.... Le port de la perruque poudrée, ajoute-t-il un peu plus loin, était le fait de la noblesse, des hauts fonctionnaires, des magistrats, de la classe cérémonieuse qui représentait ». Par la plume de Thiers, le bas-clergé avait depuis longtemps protesté contre la tyrannie et « l'indécence » des perruques ecclésiastiques.

[1] J. Coustou naquit à Montpellier en 1719 et y mourut

La figure est intelligente, d'aspect calme et sérieux; l'homme n'est pas beau, a dit M. Varlet, mais son air de..... bonté attire et subjugue;... on sent que la bouche bien fendue, aux lèvres fortes, est toute prête à se laisser aller à un franc éclat de rire.

Le poète a le teint brun; les yeux, les sourcils et les cheveux noirs accusent l'enfant du Midi, le fils de cette race brunie par un chaud soleil; jusqu'au nez fortement aquilin que lui donne la tradition, tout.... indique que nous sommes en présence du populaire auteur du *Siege de Cadaroussa*.

L'attitude n'a rien de vulgaire:..... Favre a préféré tenir la plume plutôt qu'un bréviaire. Un crucifix est placé cependant sur un des côtés de la table où il écrit.

Le 18 octobre 1765, Favre fut nommé par Renaud de Villeneuve curé du Crès, paroisse voisine de Castelnau, formant avec ce dernier village et Salaison ce que l'on appelait, dans la langue administrative du temps, la communauté de Cas-

en 1791. Il avait donc 49 ans lorsqu'il peignit le portrait de Favre, qui en avait lui-même 38. « Coustou s'occupait surtout de tableaux religieux; il avait épousé la sœur du curé de la paroisse Saint-Denis. Un de ses fils devint vicaire général du diocèse de Montpellier au commencement du XIXe siècle ».

telnau, le Crès et Salaison. Sa prise de possession est du 23 octobre. Notre poète fit bientôt de nouvelles notifications de grade, et il obtint enfin, le 26 avril 1769, de Raymond de Durfort, qui avait succédé à Renaud de Villeneuve, la cure de Saint-Michel-de-Montels, près Montpellier, où il fut installé le lendemain même.

Moins de quatre mois après sa nomination au Crès, une délibération du bureau de direction de l'Hôpital-Général de Montpellier, reconnaissant des libéralités de Villeneuve en faveur de cet établissement, décidait, à la date du 2 février 1766, qu'un service solennel serait célébré pour le repos de son âme et que Favre serait chargé de prononcer l'oraison funèbre du prélat. Le manuscrit de ce morceau d'éloquence religieuse a disparu malheureusement, soit pendant la tourmente révolutionnaire, soit lorsque la veuve de Brunier vendit à l'épicier les œuvres de notre poète[1].

[1] La première hypothèse est la plus probable, car Brunier ne dit rien de cette oraison funèbre dans la table des œuvres manuscrites de Favre que renferme le « Recul d'uvras patoisas de M. Favre, prîou-curat dé Cellanova » (Montpellier, Tournel, 1815), tom. II, pag. XXIV, note 1.

Si l'on en juge par la liste de Brunier, il ne paraît pas que l'ensemble des manuscrits de Favre ait jamais été entre ses mains. Une note du journal « le Véridique » de Montpellier, qu'il dirigea ou inspira très longtemps, le représente comme étant à la recherche des œuvres languedociennes et françaises du poète. Une seconde note, celle-ci datée du

Le Crès et Montels étaient des postes de peu d'importance, mais ils avaient pour Favre l'avantage de le conserver en relations presque quotidiennes avec la famille de son plus constant protecteur, Marie-Joseph-Emmanuel Guignard, vicomte de Saint-Priest, seigneur d'Alivet, Renage, Beaucroissant et autres lieux, nommé en 1764 intendant de justice, police et finances dans la province de Languedoc [1]. C'est de Montels que Favre lui dédie son *Odyssée*, c'est à lui qu'il adresse de nombreuses poésies françaises et languedociennes, c'est pour égayer les loisirs de son fils qu'il copie les manuscrits du *Tresor de Sustancioun* et du roman de *Jan-l'an-pres*, aujourd'hui déposés sur les rayons de la Bibliothèque du Musée Fabre.

L'expression de cette amitié reconnaissante va même jusqu'à transformer, au profit du vicomte

2 avril 1812, le qualifie « de possesseur d'une partie des manuscrits de feu M. l'abbé Favre ». Il est donc probable que dès 1812 et même bien avant les autres avaient été détruits ou égarés.

[1] Son père, Jean-Emmanuel Guignard, vicomte de Saint-Priest, conseiller honoraire au parlement de Grenoble, l'avait précédé dans ces fonctions en 1751. « Étant maître des requêtes, président au grand conseil, commissaire du Roi à la Compagnie des Indes en 1751, il eut, dit Gastelier de la Tour (*Armorial des États du Languedoc*. Paris, Vincent, 1767; in-4°), l'intendance de Languedoc, fut principal commissaire de Sa Majesté aux États assemblés à Montpellier en janvier 1764 et fut nommé conseiller d'État la même année. »

de Saint-Priest, les vers où Favre avait prié Arthur-Richard Dillon, archevêque-primat de Narbonne et président-né des États de Languedoc, d'agréer les assurances de son dévouement :

Et vous, respectable Dillon,
Protecteur d'un si noble ouvrage,
Dans la carrière où je m'engage,
Daignez être mon Apollon :
Si vous agréez mon hommage,
Des ans il défiera l'outrage,
Éternisé par votre nom.

Acidalie, où se trouvent ces vers, est, avec *le Temps et la Vertu*, avec la fable du *Torrent et du Ruisseau*, la seule pièce que Favre ait publiée de son vivant. Lorsque Jean-François Picot l'imprima, en 1777, les amis de l'archevêque et de l'intendant purent constater la modification qui s'était produite dans l'esprit de l'auteur, peut-être même la discrète épigramme qui se cachait sous les vers suivants :

Et vous, respectable Guignard,
Créateur de ce bel ouvrage [1],
Dans la carrière où je m'engage,
Daignez m'honorer d'un regard.
Si vous agréez mon hommage,
Des ans il défiera l'outrage ;
Votre nom fera plus que l'art.

[1] Il s'agit de l'aqueduc vulgairement désigné à Montpellier sous le nom d'*Arcades du Peyrou*.

L'origine et les détails de ce poème[1], ainsi que les conséquences qu'il eut pour son auteur, sont liés par certains points à l'organisation administrative de la province de Languedoc et à la vie de son dernier président, Arthur-Richard Dillon, né à Saint-Germain-en-Laye en 1721, abbé d'Élan, diocèse de Reims, en 1740, sacré évêque d'Evreux le 24 octobre 1753, nommé archevêque de Toulouse le 14 mai 1758, et enfin archevêque-primat de Narbonne le 5 décembre 1762, à l'âge de 41 ans.

[1] *Acidalie ou la Fontaine de Montpellier*, poème. Montpellier, Jean-François Picot, MDCCLXXVII, in-8°, 40 pages.

Acidalie a quatre chants et comprend les pages 3-34; la pièce *le Temps et la Vertu* occupe les pages 35 et 36 La fable *le Torrent et le Ruisseau* est plus longue : elle va de la page 37 à la page 40.

Les exemplaires d'*Acidalie* sont d'une insigne rareté. Celui que possède la Bibliothèque de Montpellier fait partie du fonds qui lui a été légué par M. le vicomte Charles de Vallat, qui voulait bien nous honorer de son amitié. En dehors de cet exemplaire, nous ne connaissons que celui de M. Mie-Keittinger, ancien président de la Société des langues romanes.

Le tirage d'*Acidalie* dut être fait à petit nombre, et peut-être les exemplaires en furent-ils tous remis à la famille Saint-Priest. Le papier n'a rien de luxueux, et, sans être notoirement incorrecte, l'impression laisse à désirer. Ainsi, par exemple, le premier vers de la page 31 : *Voit unis dans ses citoyens* a été imprimé comme il suit :

Voit unis dans ses concitoyens

La première syllabe de *concitoyens* a été barrée à la plume sur l'exemplaire de M. de Vallat.

Dillon était devenu, par le fait même de cette dernière nomination, président des États de Languedoc, qui se tenaient annuellement à Montpellier, où résidait en même temps l'intendant de justice, police et finances.

Le royaume de France, que l'histoire superficielle considère comme une monarchie absolue, comptait alors diverses provinces qui étaient qualifiées de pays d'États et qui jouissaient, à ce titre, de la plupart des droits du régime représentatif. Les prérogatives qu'elles avaient encore sous Louis XV étaient plus étendues que celles qui sont reconnues par les lois actuelles aux Conseils généraux. La Bretagne et la Provence, par exemple, étaient, selon le fait et la coutume locale, « des nations» qui étaient librement venues à la France et qui, en contractant une semblable union, n'avaient pas abdiqué leur autonomie locale. Le Languedoc appartenait à cette catégorie de provinces, et il faisait remonter très haut son droit particulier. Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, les historiens et les légistes languedociens rattachaient l'institution des États aux assemblées autonomes de la Gaule méridionale, qu'Honorius confirma au commencement du ve siècle de notre ère par un édit bien connu de tous les annalistes.

Les députés du clergé, de la noblesse et du tiers-état, s'étaient approprié ces origines de la façon la plus étroite, la plus jalouse même ; ils les avaient

opiniâtrément défendues contre le pouvoir royal dans une foule de circonstances, et notamment sous la présidence de Claude de Rebé, le plus illustre des archevêques de Narbonne au XVIIe siècle.

Lorsque Dillon fut nommé, en 1762, à l'antique siège primatial de la Gaule narbonnaise, les États avaient perdu, il est vrai, une partie de leur importance, mais il en restait de larges traces, et sa présidence en fut le témoignage éloquent depuis cette année jusqu'à l'organisation des départements actuels.

« Au moment, dit M. Léon Galibert [1], où la France allait se transformer, la haute administration du Languedoc, sous l'impulsion d'un chef habile, semblait redoubler d'efforts pour tout améliorer, tout perfectionner, comme si elle eût voulu prouver aux autres provinces de la monarchie que, si elles étaient restées stationnaires..... elle, du moins, avait compris sa mission et n'avait obéi qu'à son propre mouvement... — En effet, si l'on examine attentivement les travaux d'utilité publique qui ont été entrepris dans le Languedoc pendant les vingt-six dernières années de la monarchie, on est obligé

[1] *Le Dernier Président des États-Généraux de Languedoc, Mgr Arthur-Richard Dillon, archevêque de Narbonne* (1764-1790, par Louis Audibert. (Extrait de la *Revue d'Aquitaine*). Bordeaux, Lavertujon, 1868; in-8°, 92 pages.

M. Galibert a signé cet intéressant travail du pseudonyme de Louis Audibert.

de convenir que rien de semblable ne se produisait dans les autres parties du royaume et que, même aujourd'hui, le pouvoir central ne témoigne pas plus de sollicitude pour les intérêts généraux qui lui sont confiés.

»....Dillon appartenait à cette brillante phalange de prélats politiques qui ont illustré l'Église gallicane et qui, à toutes les époques, depuis saint Éloy et Alcuin jusqu'à Talleyrand et Frayssinous, rendirent à la monarchie d'éminents services dans l'administration des affaires publiques... Dillon ne fut jamais ministre... mais pendant vingt-six ans... il resta le directeur suprême de la plus grande province du royaume, ce qui valait bien un ministère, et pendant ces vingt-six ans tout ce qui se fit de grand, de beau, d'utile dans cette province, on le dut à son initiative, à son concours intelligent et toujours empressé [1].»

Imposant de sa personne, habile, persuasif, probe, malgré le faste dont il aimait de s'entourer, malgré ses dettes et son goût pour la chasse [2]; plein de

[1] *Le Dernier Président des États-Généraux de Languedoc*, pag. v, et 7.

[2] M. Galibert cite, pag. 54, les deux anecdotes suivantes, qu'il emprunte aux *Mémoires* du comte Beugnot :

« Le défaut le plus apparent de Dillon était un goût effréné pour la chasse ; Louis XV lui en fit le reproche un jour, à son petit lever :

« Vous chassez beaucoup, Monsieur l'Évêque, j'en sais

tact et de décision dans les circonstances difficiles, sachant à l'occasion résister aux prétentions du pouvoir royal; de mœurs plus régulières, quoi qu'en aient dit ses contemporains, que beaucoup d'évêques de son temps; négligeant parfois les affaires de son archidiocèse, qu'il abandonnait à ses vicaires généraux, mais jamais celles de la province; éloquent au point de voir sa parole, comparée par les *Mémoires* de Barrère à la parole ardente et incisive de Fox, Dillon méritait, sans exagération aucune, les éloges que Favre ne lui ménagea point dans la première version du poème d'*Acidalie*.

L'année 1765 vit inaugurer l'aqueduc qui ame-

»quelque chose. Comment interdire la chasse à vos curés, »si vous passez votre vie à leur en donner l'exemple ? »

« — Sire, pour mes curés, la chasse est leur défaut ; pour »moi, c'est celui de mes ancêtres. »

« Louis XVI, reprimandant Dillon sur ses énormes dettes, en obtint la réponse suivante, qui nous a paru bien arrogante (nous en laisons la responsabilité à M. Beugnot : « — Sire, »répondit le prélat, je m'informerai à mon intendant de ce »que je dois, et j'en rendrai compte à Votre Majesté. »

N'y aurait-il pas là une allusion hautaine aux secours que Dillon, fils d'un Irlandais dépouillé, avait pu fournir aux compatriotes et aux amis de son père, dépouillés comme lui, mais n'en restant pas moins au service du roi et de l'État ?

La vie de Dillon devint dans l'exil, de 1792 à 1807, un exemple de régularité et de dignité. Il fut un des quatorze prélats qui refusèrent la démission de leurs sièges, lors du Concordat de 1801.

nait à Montpellier les eaux de la fontaine de Saint-Clément. Les États de Languedoc avaient eu l'idée de ce travail, que les étrangers déclarent digne des monuments que Rome nous a laissés en ce genre. Favre, qui cultivait la poésie française avec le même goût que la poésie languedocienne, entreprit de célébrer l'arrivée des eaux à Montpellier dans un poème inspiré par le goût mythologique du temps.

Ainsi que je l'ai dit à propos du père Martin, de Béziers, les ingénieuses fables de la Grèce constituaient encore, au XVIII[e] siècle, la religion littéraire des poètes, des peintres et des architectes [1]. Favre, qui blâmait Rosset de les avoir mêlées, dans son poème de l'*Agriculture*, aux vérités du christianisme, s'en inspira tout à fait dans *Acidalie* [2]. Le poème s'ouvre par une peinture de la

[1] *Mélanges de critique littéraire et de philologie*. Paris, Maisonneuve, 1892, in-8o, pag. 371.

[2] Le préambule des *Observations sur le poème de l'Agriculture* dit assez clairement de quel œil Favre considérait le paganisme littéraire des poètes contemporains :

« L'auteur — il s'agit de Rosset — expose d'abord son sujet... et, passant à l'invocation, il rejette .. le secours des divinités de la fable... Après avoir employé douze lignes de prose rimée pour nous apprendre... que nous ne devons pas le blé à Cérès, le vin à Bacchus, l'huile à Minerve, ni le cheval à Neptune, il s'adresse... au vrai Dieu, principe et fin de toute la nature.

»Si, cependant, cet auteur scrupuleux eût fait attention

« Septimanie », écrite d'abondance, en vers d'un tour presque lyrique et avec des redoublements de rimes du plus heureux effet :

Non loin de cette plage unie [1],
Rempart de la Septimanie.
Où du plus fier des éléments
Se brisent les flots écumants,
Lorsque, d'un lion en furie,
Il pousse les gémissements,
Neptune, charmé de la scène
Que la terre offrait à ses yeux.
S'éleva sur l'humide plaine
Et borna sa course incertaine
Devant cette image des cieux [2],

C'était le temps où la nature
N'offre, dans les autres climats,
Que l'horreur d'une nue obscure,
Des vents, des neiges, des frimas
Et des champs forcés d'être ingrats

---

que personne n'est plus la dupe des fictions poétiques ; qu'on les regarde comme un trésor métaphorique, d'où la poésie tire ses ornements les plus pompeux et ses images les plus riantes, il n'en eût peut-être pas condamné l'usage avec tant de rigueur dans un sujet aussi étranger que le sien aux matières de la religion. »

[1] Je prends ces citations dans le manuscrit de la Bibliothèque du musée Fabre de Montpellier. Il diffère souvent de l'impression faite en 1777 par Picot.

[2] N'est-ce pas là le proverbe latin relatif à la ville de Béziers : *Si Deus esset in terris, vellet habitare Biterris*, diminué cependant de la réflexion caustique qui le termine souvent : *pour y être crucifié une seconde fois.*

Par la longueur de leur injure.
Ici, le souverain des mers
Vit l'influence douce et pure
Du plus beau ciel de l'univers.

Dans une carrière azurée,
Le char éclatant du soleil,
Après un superbe appareil,
Fit pompeusement son entrée.
Tous les oiseaux de la contrée
Des humains pressaient le réveil,
Et les monts, brillants de vermeil,
Étalaient leur cime dorée.

Plus terribles que les Titans,
En vain Borée et ses enfants
Cherchaient à forcer les montagnes.
Par des obstacles triomphants,
Elles défendaient nos campagnes
De la rage de ces tyrans.

(Ms., pag. 1-2.)

La souplesse et l'habileté du poète ne sont pas moins grandes dans les vers qui suivent :

Sur les coteaux où la vendange
Avait recueilli le nectar
Et cent fois inondé le char
Du généreux vainqueur du Gange,
Neptune, d'un œil amoureux,
Au verd des pampres vigoureux
Voyait la pourpre encor mêlée,
Et, par la pente des sillons,
Le jus de la grappe foulée
Se répandre dans les vallons.

Une troupe riante et vive
De nymphes chères à Pallas
Promenait ses doigts délicats
Sur les rameaux où pend l'olive.
A l'abri d'un voile léger,
La jeune cour de l'immortelle,
D'une saison ailleurs cruelle
Bravait l'atteinte et le danger.

Mais déjà le fils de Latône,
Plus prodigue de ses faveurs,
S'élève et, du haut de son trône,
Sourit à ces lieux enchanteurs.
Tout reçoit ses regards propices,
Et la terre, sous leurs auspices,
Se couvre de cultivateurs.

Les laboureurs font, dans la plaine,
Étinceler leurs aiguillons,
Et, réchauffés par ses rayons,
Les taureaux brunissent sans peine
Nos guérets de vastes sillons,
Tandis qu'au penchant des collines
D'infatigables vignerons
Font retentir, de leurs chansons,
Les échos des roches voisines.

(Ms., pag. 3-4.)

Neptune croit retrouver sur ces rivages le vallon thessalien de Tempé :

Comme lui, sa cour étonnée
S'assure que le doux printemps,
Pour cette terre fortunée,
Est la saison de tous les temps.

Loin de ces régions solitaires,
Que tyrannisent les hivers,
Où l'on voit condenser les airs
D'un poids de glaces meurtrières,
Les vallons, de neiges couverts,
Ne produire que des rivières,
Et quelques affreuses chaumières
Fumer au loin dans les déserts,
Ici les cieux changent de face ;
L'air est toujours pur et serein.
Si Tellus y couvre son sein
D'un voile de neige ou de glace,
Ce n'est qu'un jour, le lendemain
N'en laisse pas même la trace.

(Ms., pag. 4.)

En vain, la conque de Nérée invite Neptune à regagner les flots. Le dieu s'y refuse, et les Tritons lui élèvent aussitôt un trône, autour duquel se groupent les dieux de la mer, des fleuves et des rivières. Le Rhône, puis l'Hérault, que Favre dépouille des deux lettres qui le surchargent inutilement, — il écrit Éraut, — se trouvent parmi eux.

Plus lent encor, mais plus utile
Aux champs fortunés qu'il nourrit,
Le riche dieu du Lez n'offrit
Que le fond d'une urne fertile.
Son hommage fut si stérile
Que la moindre nymphe en sourit [1].

(Ms., pag. 6.)

[1] On se rappelle involontairement, à propos du même

Mais un objet enchanteur apparaît aux yeux de Neptune; il s'agit de la nymphe Acidalie[1], qui représente la fontaine amenée de Saint-Clément sur la promenade du Peyrou. Favre la dépeint avec une abondance de détails qui décèlent l'humaniste sûr de lui-même :

Telle que l'on vit Cythérée
Étonner l'empire des flots,
Avant qu'elle fît son entrée
Dans l'île où la reçut Paphos,
Telle, dis-je, et plus belle encore,
La nymphe que Neptune adore
Sortit de l'urne de Lédus.
A peine la jeune immortelle
Montrait ses charmes inconnus
Que Cupidon, armé pour elle,

---

cours d'eau, les jolis vers que M. Antonin Glaize lut, le 18 novembre 1877, à la félibrée de Maguelone :

Paure Lez, sies pas fort, nimai grand, nimai long :
Valat per la mitat e canau per lou resta.
Pamens, quand lou gusàs beu trop, perd lèu la testa;
Se coufla en un cop d'iol e creva couma un tron.
D'aquel flume estequit e michant, n'i'a per rire,
Pecaire, mais pamens, tant canau que valat,
Embé tout soun bauchun l'aime qu'es pas de dire.
— Per que? — De quante biai que se vire e revire,
Dau grau ounte se perd au cros ounte a gisclat,
S'entend lou soul parlà que mous viels an parlat.

[1] Il y avait à Orchomène, dans la Béotie, une fontaine qui portait le nom d'Acidalie, et où les Grâces allaient se baigner.

C'était aussi un surnom de Vénus, considérée comme la déesse qui donne les soucis et les inquiétudes.

Lança ses traits les plus aigus,
Enchaîna les cœurs sur ses traces
Et la fit orner par les Grâces
De la ceinture de Vénus.
Des Tritons et des Néréides,
Les yeux également surpris,
Fixèrent leurs regards avides
Sur la rivale de Cypris.
Les jeunes dieux en sont épris
Et les nymphes qu'ils abbandonnent
Souffrent leur fuite et la pardonnent
A la cause de leurs mépris.

Beauté, ta puissance suprême
De l'altière Amphitrite même
Étouffe les transports jaloux;
Elle sourit à sa rivale
Et voit les charmes qu'elle étale
Des mêmes yeux que son époux.

(Ms., pag. 6-7.)

Neptune s'éprend d'Acidalie et lui avoue sa passion; la nymphe ne refuse point de devenir l'épouse du dieu de la mer. Et l'auteur peint avec une rare délicatesse de sentiments le tableau de ces noces mythologiques :

Mille cris poussés dans les airs
Célèbrent sa gloire et ses charmes;
Le choix du souverain des mers.
Tant d'appas, l'Amour et ses armes,
Loin d'être des sujets d'alarmes,
Animent les plus doux concerts.

La voix touchante des Sirènes
S'élève et ressère les chaînes

Qu'imposent de chastes désirs;
Leurs accents, aux rives prochaines,
Sont emportés par les Zéphyrs;
Ils n'annoncent que les plaisirs
Et non l'amertume, les peines,
La rivalité, les soupirs,
Tableau des faiblesses humaines.

C'est ainsi qu'on devrait aimer.
Hélas ! mais est-ce ainsi qu'on aime ?
Mortels, prompts à vous enflammer,
Chez vous, plus l'ardeur est extrême,
Plus on la voit s'envenimer.

L'Amour est fait pour l'innocence.
Humains, regrettez son absence ;
Quand la raison l'a combattu,
Digne vainqueur de la vertu
Et plein d'un courroux légitime,
Sur l'Olympe, il s'était rendu.
On crut le voir dans un abyme ;
Les sens donnaient son nom au crime
Et les cœurs avaient confondu.

C'est dans une cour immortelle,
Sûr asile de la pudeur,
Que sa main donne à la plus belle
Le seul prix qui soit digne d'elle ;
La paix, la gloire [1] et le bonheur.

---

[1] *Gloire* a ici le sens de *respect de soi-même*. Racine ne l'entend pas autrement, dans les vers que Phèdre adresse à Hippolyte, lorsqu'elle essaye d'atténuer la déclaration qu'elle lui fait, pour ainsi dire, malgré elle :

HIPPOLYTE : Dieu ! qu'est-ce que j'entends ! Madame, [oubliez-vous
Que Thésée est mon père et qu'il est votre [époux ?

Triomphez, charmante déesse.
Craignez peu les vœux innocents
Qu'une telle cour vous adresse.
Elle vous présente un encens
Que peut respirer la sagesse.

Elle m'entend [1]... et ses regards.
Baissés par un trouble modeste,
S'élèvent et de toutes parts
Font briller leur éclat céleste ;
La force de leurs traits vainqueurs
Rend leurs blessures incurables,
Et des nœuds à jamais durables
Viennent d'enchaîner leurs deux cœurs [2].

(Ms., pag. 8-9.)

PHÈDRE : Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la [mémoire ?
Prince, aurais-je perdu tout le soin de ma gloire?

Le « soin de la gloire » de Phèdre n'est autre que le souci de sa réputation.

[1] On ne s'explique guère les mots : « Elle m'entend... » L'impression de 1777 donne une version bien meilleure :

On le respire (*l'encens*)... Ses regards,
Baissés par un trouble modeste,
S'animent d'un éclat céleste ;
De tendres pleurs disent le reste :
Vénus, souriant au dieu Mars,
Vénus étalait moins de charmes.
Elle a vaincu de toutes parts ;
L'Amour, en reprenant les armes,
Est encor venu, dans ces larmes,
Tremper la pointe de ses dards.

[2] Le ms, porte, par distraction sans doute : « tous les cœurs.

L'ingéniosité du poète n'est pas moins digne de remarque dans les vers où il décrit le contentement de Neptune :

Éperdu d'amour et de joie,
Sûr de plaire à qui le charmait,
Cet heureux instant lui promet
Des jours tissus d'or et de soie.
Sans cet aveu de la beauté,
Il n'eût vu l'immortalité
Que de l'œil dont on voit Mégère
Sur les tristes bords du Lethé :
Après cette faveur légère,
Il y vit sa félicité,
Et, loin d'en être épouvanté,
Elle lui devint nécessaire.

(Ms., pag. 9.)

Neptune adresse à Acidalie des vers que ne distingue rien de particulier ; mais la réponse muette d'Acidalie vaut la peine d'être citée :

Il dit, et la nymphe charmée
(On l'est à moins d'un souverain)
N'alla pas s'irriter en vain
Ni jouer la nymphe alarmée.
Sa réponse fut dans ses yeux ;
Ils n'annonçaient rien de farouche ;
Leur langage, fait pour les dieux,
A ce je ne sais quoi qui touche
Mille fois plus que les aveux,
Trop clairs pour n'être point douteux,
Que chez nous prononce la bouche.

(Ms., pag. 10.)

L'instant des « tendres et chastes propos », comme dit le poète, arrive, et Neptune veut savoir pourquoi la nymphe est demeurée jusqu'à ce jour inconnue aux dieux et aux hommes :

Pourquoi, quand les fils de Cybèle
Se partagèrent l'univers,
Ne vîntes-vous pas, sur les mers,
Rendre heureux un amant fidèle
Qui n'eût reconnu que vos fers ?
Fallait-il cacher à la vue
D'un dieu qui les eût adorés
Les appas, longtemps ignorés,
Dont le ciel vous avait pourvue ?
Et négligeant leurs droits sacrés
Sur ce cœur que vous pénétrez,
Vous résoudre à vivre inconnue ?
A mon amour, à mes désirs,
Quelle grotte sombre et jalouse
A pu dérober une épouse
Et tant de siècles de plaisirs ?

(Ms , pag. 11-12.)

Acidalie en raconte la raison : Lorsque Jupiter enleva Europe pour la porter sur les plages de cette même Septimanie où se trouve Neptune, Junon dépêcha Iris en la chargeant de rompre, s'il était possible, les desseins de Vénus. La messagère des dieux partit, mais ses recherches furent vaines. Lassée de courses inutiles, elle s'arrêta « non loin de ce roc sourcilleux », à qui l'abbé Favre ne donne le nom moderne de « Pic-Saint-Loup » que

dans une note, et y rencontra Lédus, qu'elle prit pour Jupiter. Le fleuve, de son côté, la prit pour Cypris.

Lédus lui parle, elle l'écoute ;
Il soupire, elle le lui rend ;
Il la presse, elle se défend ;
Il va continuer sa route,
Mais le chaste hymen la suspend.

(Ms., pag. 14.)

Acidalie est le fruit de ce mariage que doit bientôt attrister le retour d'Iris sur l'Olympe. Mercure apporte alors à Lédus l'arrêt des destinées. Acidalie restera cachée dans une grotte jusqu'aux temps où vivront à la fois un pontife issu du plus noble sang de l'Hibernie — il s'agit de Dillon — et un sage qui n'est autre que M. de Saint-Priest, l'intendant de la province de Languedoc, dont l'éloge fait partie des paroles de Mercure.

Le récit d'Acidalie se poursuit par l'épisode du chasseur qui découvre la source de Saint-Clément dans une de ses courses à travers les champs et les bois. Il est terminé par le récit des fêtes qui célèbrent l'inauguration de l'Aqueduc de Montpellier.

On ne peut s'empêcher de sourire en voyant à quelles alliances bizarres les goûts littéraires de l'époque mêlaient des événements aussi peu mythologiques que l'inauguration des Arcades du Peyrou. L'éloge de Louis XIV et de la statue équestre que les États de Languedoc achevèrent d'élever au

grand roi en 1718 [1], à l'endroit où l'on admire la statue actuelle, interrompt même un moment les allégories de Favre :

Gage sacré d'un art sublime,
Le bronze y respire et s'anime :
Sur le plus ardent des coursiers,
Un roi digne de ses lauriers
Élève son front magnanime
Et, par la terreur qu'il imprime,
Atteste ses travaux guerriers.
Depuis le couchant à l'aurore,
Il soumit la terre et les mers ;
Ses regards assurés et fiers,
Tournés vers le rivage maure,
Semblent dire qu'il doit encore
Donner des loix à l'univers.

(Ms., pag. 21.)

Le patriotisme local, si vif à l'époque où la province de Languedoc s'administrait en grande partie par l'intermédiaire des États, inspire ensuite à Favre une brillante description du Château-d'Eau, de la promenade du Peyrou et de la ville où notre poète avait trouvé de si vives et de si persistantes amitiés. C'est Acidalie qui formule elle-même cet éloge et qui l'orne encore d'une foule d'artifices mythologiques :

[1] Le cardinal de Bonzi, qui tint le siège primatial de Narbonne et la présidence des États de Languedoc de 1673 à 1703, en avait fait voter l'érection par les États de Languedoc, après avoir obtenu l'agrément du monarque.

Près de cette place attrayante
Où j'erre avec tranquillité,
Où tout prend de la volupté
La forme la plus séduisante,
Dans tout son éclat se présente
Une illustre et belle cité.

Chère à l'univers qui l'admire,
Elle charme ceux qu'elle attire :
On y vole par le désir,
On s'y fixe par le plaisir ;
Avec regret on s'en retire.

Quels succès plus grands que les siens
Honorent Minerve et Bellone !
L'étranger, que sa gloire étonne,
Voit unis, dans ses citoyens,
Aux vertus de Lacédémone,
Les talents des Athéniens.

Mieux que la fameuse Épidaure,
Montpellier désarme Pluton ;
Il voit triompher Apollon,
De tous les maux que fit Pandore.

Daphné soupirait, la langueur
Consumait sa beauté divine ;
Pour en prévenir la ruine,
Elle y cherche un secours vainqueur
Du sombre poison qui la mine...
Dieux !... Ah ! quel teint ! quelle vigueur !
Daphné, condamnant sa rigueur,
Rit au dieu de la médecine

Mille cris annonçaient le deuil.
Une épouse tendre et chérie
Voyait préparer le cercueil
D'un objet plus cher que sa vie.

Le dieu, de la Parque ennemie
Arrêtant le fatal ciseau,
Rend, par un prodige nouveau,
Hippolyte à son Aricie.
Par leurs attraits délicieux,
Le savoir, la délicatesse,
La bonne foi, la politesse,
Rendent ce séjour précieux.
En vain assure-t-on qu'Astrée
Quitta la terre pour les cieux,
C'est là qu'elle s'est retirée.
Les mœurs pures de leurs aïeux
Dans tous les temps l'ont rassurée
Et revivent encore en eux.
Est-il une cité fidèle
Qui serve l'État et les rois
Avec plus d'ardeur et de zèle ?
Du respect qu'exigent les loix
Le sien n'est-il pas le modèle ?
Le prix glorieux des talents
Que remporte une main active
Met à l'abri ses habitants
Des horreurs dont la vie oisive
Souille les peuples indolents.
Tout y frémit, tout se récrie,
Quand l'inutilité flétrie
Enlève le prix des vertus.
Contre ces monstrueux abus,
Minerve éclate avec furie,
Et les largesses du Plutus
N'encouragent que l'industrie.

(Ms., pag. 24-25.)

Telle est cette association singulière de fables

gréco-latines et d'éloges personnels, mis en vers à l'occasion d'un monument élevé par l'administration des États de Languedoc, pendant le siècle dernier. Disons-le une fois de plus : il semble tout d'abord bizarre de voir le nom d'un intendant de province et celui d'un archevêque-primat de Narbonne associés aux noms mythologiques de Neptune, d'Iris et d'Amphitrite, à la personnification païenne des rivières et des fleuves de notre pays ; mais la facilité, le tour agréable des vers, l'esprit qui s'y montre sans cesse, ne laissent pas que de surprendre agréablement, malgré les allures parfois surannées de la langue poétique de l'auteur. Dût-on trouver que nous abusons des libertés de la comparaison littéraire, nous n'avons pu nous défendre de songer à ces magnifiques tapisseries des XVIIe et XVIIIe siècles, dont on parait les murs et les rues de Montpellier, à l'époque, très récente encore, où il était possible aux processions du culte catholique de s'affirmer ailleurs que dans l'enceinte des églises. Le sujet de ces tapisseries était d'origine mythologique, comme celui du poème de Favre : les aventures de Thésée, d'Ulysse ou de Télémaque ; la chasse du sanglier de Calydon, le changement de Cyparisse en cyprès, ou les épisodes de la guerre de Troie, s'y voyaient plus souvent que les faits de l'histoire biblique ; les dessins étaient peut-être trop académiques ; les couleurs avaient souvent perdu leur éclat et

leur fraîcheur primitive; mais, somme toute, l'association de ces tableaux aux pompes extérieures de la religion charmait l'œil des sceptiques et celui des croyants. La foi n'y perdait rien, et l'art comme les artistes y recueillaient des jouissances qui leur sont maintenant défendues.

Petit à petit cependant, des amitiés considérables s'étaient groupées autour du spirituel curé du Crès et de Montels. Son neveu remarque, dans une lettre dont nous avons cité plus haut huit ou neuf lignes, que « le cardinal de Bernis, connu par ses lumières et son esprit, l'a honoré d'un commerce réglé[1] ». L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, ne dédaignait point de correspondre avec lui. Enfin, il n'y avait point de sermon d'éclat à prêcher qu'il ne fût confié à celui en qui le peuple voit maintenant l'auteur du sermon de Monsieur Sistre, vicaire perpétuel de Saussan.

A part ses courses à Montpellier et les rares leçons qu'il y avait conservées, Favre semble avoir vécu à Montels d'une manière assez retirée. Les familiers du presbytère, ceux qui signent le plus

[1] François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1794), devint archevêque d'Alby en 1764, et ne fut nommé ambassadeur à Rome qu'en 1769. L'ancien ministre d'État et des affaires étrangères de Louis XV était, en qualité d'archevêque d'Alby, député aux États de Languedoc, qui se tenaient annuellement à Montpellier. C'est sans doute dans une de leurs sessions que Favre fit sa connaissance.

souvent les actes de naissance, de mariage ou de décès, sont le chevalier de Roquefeuil et M. de la Mogère, ancien officier de dragons. Étienne Favre, précédemment capitaine au régiment de Tournon, ruiné à force de prodigalités et d'inconduite, vient à cette époque s'installer avec sa femme au domicile du curé de Montels. Non content d'héberger et d'entretenir ainsi toute sa famille, Favre compléta l'éducation de son neveu, qui se destinait à l'état militaire et qui, peu de temps après, entra comme garde du Roi dans la Compagnie de Luxembourg, en garnison à Amiens.

C'était là un corps d'élite; mais, pour y faire figure, il fallait un nom et de l'argent. Doué de l'extérieur le plus agréable, le neveu de Favre corrigea la roture de son origine en signant *le Chevalier de Saint-Castor*; par une sorte de conséquence forcée, l'auteur du *Siege de Cadaroussa* signa désormais *Fabre de Saint-Castor* les lettres qu'il adressait à son neveu. Il devait sans doute rire le premier de l'anoblissement qu'il se conférait à lui-même; car il résulte des vérifications de M. l'abbé Carbon que les actes de l'état civil de Cournonterral sont presque toujours visés *Fabre* tout court, puis *Favre*; seules, les délibérations de la Confrérie du Saint-Sacrement mentionnent régulièrement notre poète sous le nom de *Messire Fabre de Saint-Castor*[1].

---

[1] La particule de l'abbé Favre pourrait cependant n'être

Tandis que ses sacrifices pécuniaires augmentent, Favre est obligé de lutter contre une foule de machinations dont la haute protection de l'Évêque de Montpellier et celle de l'Intendant de la province de Languedoc parviennent toujours à le garantir. Les lettres qui nous restent sont trop rares, et l'intervalle qui nous sépare d'elles trop grand pour qu'on puisse reconstituer quelque chose de précis à cet égard. Mais on sait que ses principaux adversaires furent deux moines et que l'un d'eux était originaire d'Avignon. Peut-être faudrait-il voir dans ce fait la première origine des traits dirigés contre les Avignonnais dans le *Siege de Cadaroussa*; notre poète paraît cependant avoir reçu en 1771 le titre de chanoine dans l'ancienne cité des Papes[1].

pas de pure imagination. Il y avait à cette époque une noblesse riche qui n'hésitait pas à montrer ses blasons et ses titres, à les imaginer parfois, et une noblesse besogneuse qui avait souvent intérêt à les dissimuler. En devenant régent des écoles royales, ou pour mieux dire maître d'école, le père de Favre s'était peut-être classé lui-même dans cette dernière catégorie.

[1] Paulinier diffère ici des biographes ordinaires de Favre en disant, dans ses *Græca necnon latina carmina,* page 58, note, que Favre a été « curé à Montels de 1769 à 1771, chanoine à Avignon en 1771-1772, professeur d'humanités (*troisième*) au collège de Montpellier en 1772-1773, et enfin curé à Cournonterral de 1773 à 1780 ».

Il résulte des indications qui précédent que Favre a été

Favre fut nommé, le 13 novembre 1773, curé et vicaire perpétuel de l'église paroissiale de Saint-Pierre de Cournonterral par Raymond de Durfort, alors évêque de Montpellier[1]; sa prise de possession est du 29 novembre de la même année, ainsi que le constate l'acte suivant dont on doit la connaissance à M. l'abbé Carbon[2]:

« L'an mil sept cent soixante-treize et le vingt-

professeur au collège de Montpellier en 1762-1763. Et les registres du prieuré de Montels démontrent qu'il n'a pas quitté ce village de 1769 à 1773. Le fait d'un canonicat à Avignon doit se réduire à un titre ecclésiastique qui ne comportait pas de résidence. La plaisanterie imaginée par Favre au détriment d'un de ses collègues, et racontée par M. Troubat dans l'*Histoire de Jean-l'ont-pris*, peut être reléguée au rang des fables qui ont de bonne heure constitué ce qu'il est permis de nommer la légende du poète.

L'esprit de Favre était, du reste, si bien établi qu'on lui a prêté de tous côtés. Le peuple et les lettrés lui ont fait honneur d'une foule d'anecdotes et de réparties auxquelles il a été presque toujours étranger. Le conte sur l'abbé Desmazes et l'évêque de Montpellier est de ce genre. Celui qui concerne la barbe des capucins et que l'on rattache à son séjour à Celleneuve se trouve également dans des *anas* bien antérieurs à cette époque.

[1] Raymond de Durfort, né en 1721, nommé évêque d'Avranches en juillet 1764, sacré le 8 septembre suivant, fut transféré à l'évêché de Montpellier le 28 mai 1766, et en prit possession le 21 novembre suivant. Il fut nommé en 1774 archevêque de Besançon.

[2] *Occitania*, tome I, pag. 23.

neuvième novembre, heure de cinq après-midi, au-devant de la porte de l'église paroissiale de Saint-Pierre de Cournonterral, diocèse de Montpellier[1], par-devant messire Thomas Frère-Vié, de la ville d'Aniane, au même diocèse, prêtre et vicaire de ladite paroisse Saint-Pierre, et de nous, Antoine Delmas, notaire royal et apostolique dudit Cournonterral, et la présence des témoins bas-nommés, fut présent messire Jean-Baptiste-Castor Fabre, prêtre, ancien curé de Montpellier et chapelain de la chapelle de Saint-Pierre dans l'église paroissiale de Sommières, originaire dudit Sommières, diocèse de Nimes, lequel nous a dit que la cure et vicairie perpétuelle de ladite paroisse de Saint-Pierre de Cournonterral, se trouvant vacante par la démission que messire François Mairoys, ci-devant pourvu de ladite paroisse, en a fait à Monseigneur l'Illustris-

[1] Le chapitre de la cathédrale de Montpellier était curé-primicier de l'église Saint-Pierre de Cournonterral.

Installé le 29 novembre 1773, à cinq heures du soir, Favre confère le lendemain le sacrement de baptême à un nouveau-né.

« La tradition populaire de Cournonterral, dit M. l'abbé Carbon, est restée très favorable à l'abbé Favre. Les vieillards qui ont conservé le souvenir des faits qui leur furent racontés par leurs aïeux s'accordent à dire que c'était un prêtre estimable et qui, au-dessus de la science du gai savoir, que la nature lui avait largement départie et que l'étude avait heureusement développée en lui, possédait cette science des saints qui fait les prêtres selon le cœur de Dieu. »

sime et Révérendissime Raymond de Durfort, évêque du diocèse de Montpellier, par acte reçu M. Gracias, notaire royal dudit Montpellier, en date du trois du courant mois de novembre, dument contrôlé, il a été nommé à ladite cure et vicairie perpétuelle Saint-Pierre, par mon dit seigneur évêque, suivant l'acte du treize, même mois de novembre, par lequel il est mandé la présence du prêtre et notaire apostolique, requis de le mettre et installer en la possession actuelle et corporelle de ladite cure et vicairie perpétuelle Saint-Pierre de Cournonterral, et comme nous dits Frère et Delmas, sommes de la qualité requise, ledit M. Fabre nous a requis de vouloir accepter ladite commission, ce que nous avons fait avec l'honneur et le respect dûs, et en conséquence ledit M. Fabre nous a remis et délivré l'extrait dudit acte de nomination dudit seigneur évêque, contenant aussi notre commission, et de suite sur la réquisition dudit M. Fabre, après lecture des susdits actes, ledit M. Frère a pris par la main ledit M. Fabre, l'a mis et l'a placé en la possession réelle et corporelle de ladite cure et vicairie perpétuelle Saint-Pierre dudit Cournonterral, par l'entrée de ladite église, génuflexion et effusion de prières devant le maître autel et baisement d'icelui, ouverture et fermeture du tabernacle et des fonts baptismaux, aspersion de l'eau bénite, son de la cloche, et ensuite au confessionnal et au lutrin, à la place

affectée au curé et à la chaire à prêcher, et autres cérémonies en ledit cas requises, sans que personne se soit opposé, pour, par ledit M. Fabre, jouir de ladite cure, vicairie, profits, rentes, revenus, et honneurs en dépendant, ainsi et tout de même que les précédents titulaires en ont joui ou dû jouir. Et le susdit M. Fabre, après avoir retiré les susdits titres, a requis acte, et de suite nous, notaires, [le] lui avons concédé.

» Fait et passé dans l'église susdite, en présence de MM. Jean-Baptiste Chalbos, Michel Malabouche et Antoine Fraisse, consuls dudit Cournonterral, signés avec les susdites parties et de nous, notaire royal, soussigné [1].»

Comme l'indique cet acte, l'abbé Favre, dans la nouvelle et plus importante paroisse qui venait de lui échoir, eut un vicaire, mais nous ne savons pas le nom de celui qui, huit ou dix ans plus tard, est plaisanté si agréablement dans le travestissement languedocien de *l'Enéide* :

Quand ageroun levat las taulas,
Manquet pas, certa ! de paraulas ;
Se tratet d'afaires d'estat ;
Dau tems present, dau tems passat,
Espuiseroun la poulitica.

---

[1] Cet acte fut contrôlé à Pignan, le 26 novembre 1773. Le coût du contrôle fut de sept livres. Le récépissé de cette formalité est signé Irlandès.

Quinte malur que dins la clica,
Lou segoundari de Cournou
Sourtiguesse pas d'un cantou !
Aurien vist, aquelas masetas,
Qu'entre que s'agis de gasetas,
Lou galhard las devigna au fum
E las legis de nioch sans lum.
Mais n'era pas d'aquela banda !

Laissons ces traits de spirituelle malice pour remarquer que Favre n'oubliait à Cournonterral aucun de ses devoirs sacerdotaux :

« L'an 1775 et le quinzième jour du mois de janvier, les confrères du T.-S.-Sacrement [1] étant assemblés dans une salle de la maison claustrale, en la forme ordinaire, messire Fabre de Saint-Castor, curé de Cournonterral, a exposé à ladite confrérie que la plus grande partie de la paroisse murmurait et se plaignait avec raison que le prix auquel on avait mis la croix d'argent, le drap mortuaire et l'honoraire des acolytes, pour les enterrements, n'était point à la portée des pauvres, et que les riches seuls pouvaient se procurer une distinction qui ne devait point avoir lieu dans l'église

[1] « La confrérie du T.-S.-Sacrement, dit M. Carbon, était très ancienne à Cournonterral ; elle recrutait ses membres dans les classes aisées surtout, parmi les nobles et les bourgeois. Elle possédait des insignes qu'on déployait aux funérailles des confrères, ou de ceux qui, moyennant redevance, faisaient appel à leur concours ».

de Jésus-Christ, où tous les membres sont égaux et ne peuvent différer les uns des autres que par leurs vertus ; que la croix, ayant été payée des quêtes que ladite confrérie avait levées de son aveu, plus encore sur les pauvres que sur les riches, il était injuste d'imposer sur cet objet une taxe qui semblait exclure les uns et ne flatter que la vanité des autres ; qu'il était à propos de la modifier, de telle sorte que tout le monde pût se procurer la même satisfaction ; que, d'ailleurs, la croix, sortant plus souvent, elle rapport[er]ait beaucoup plus à la confrérie que quand elle sort[ait] pour les gens aisés, dont le nombre est infiniment moindre que celui des autres, et que par là, en apaisant les murmures, on disposerait encore les esprits à donner plus abondamment, lorsque les quêtes deviennent nécessaires, qu'ils ne le font depuis que la première taxe a été établie ; cette taxe, trop forte, et en quelque manière injuste, les ayant beaucoup refroidis, comme MM. les Prévôts l'ont éprouvé dans toutes les occasions.

» Là-dessus a été délibéré, d'une voix unanime, qu'on aurait la croix d'argent de ladite confrérie à tous les enterrements, tant des pauvres que des riches, pour la somme de vingt sols, le drap des morts pour cinq sols et les acolytes moyennant cinq sols, ce qui fera en tout trente sols ; le drap d'honneur sera payé à part, à la somme de trois livres ; au moyen de quoi l'on satisfera la justice,

on fera cesser les plaintes et on mettra tous les paroissiens à même de se procurer une consolation dont il paraissait messéant de les priver. MM. les Confrères du Saint-Sacrement se sont obligés eux-mêmes de se soumettre pour eux et pour leurs parents, en cas de mort, à la taxe qui vient d'être fixée pour tous les autres.

» Et ont signé : Fabre de Saint-Castor[1], curé ;

---

[1] « Dans l'acte de prise de possession de sa cure, notre poète écrit son nom patronymique par un *b* (*Fabre*). C'est ainsi, du reste, qu'il signa lui-même pendant quelques années: *Fabre, curé*. Mais, tandis que son écriture, ferme, très lisible et bien orthographiée, ne varie jamais pendant les sept années qu'il réside à Cournonterral, sa signature subit quelques modifications.

» D'abord le *b* de son nom est peu à peu transformé en *v;* voici de quelle manière: après avoir écrit cette lettre sans aucune boucle supérieure, comme dans l'écriture ronde, vers le commencement de 1775, il ajoute parfois une boucle à droite de la partie supérieure. Mais, au milieu de l'année 1776, il change la position de cette boucle de droite à gauche. De là à signer *Favre* avec un *v*, il n'y a qu'à écarter la boucle ainsi disposée, et c'est ce qu'il fait à partir de la fin de cette année, sans plus changer, car, dans la suite, il écrit toujours *Favre, curé*.

» En second lieu, nous voyons le titre complémentaire de *Saint-Castor* ajouté à son nom. Il faut dire, avant tout, que, pour son propre compte, il n'use de cette addition qu'avec la plus grande sobriété. Je n'ai relevé la signature *Favre de Saint-Castor* que six fois sur les registres de l'état civil: deux fois au mois d'avril 1775, au mois de juin 1776, au mois de

Ricome, Lavène, Fabre, Fraisse, Gazagne, Fabre, Deleuze, Bringuier, Pinède, Dedet, Clausson, Boissinet, Dumas, Malabouche, Tranchecoste. »

Cet aride procès-verbal prouve avec quel esprit d'égalité religieuse et de bon sens Favre s'acquittait de ses devoirs de prêtre. Son neveu dit, d'ailleurs, dans la lettre à laquelle nous avons déjà fait divers emprunts : « A présent que son zèle et quelques infirmités l'arrêtent, malgré lui, dans son cabinet, il combat les erreurs, et il vient d'achever un

---

janvier 1777 et enfin au mois de novembre 1778. Néanmoins ses paroissiens devaient se complaire à lui donner ce titre, puisque, dans le registre de la confrérie du Saint-Sacrement, le secrétaire signale toujours ainsi sa présence aux réunions de cette œuvre : *Messire Fabre de Saint-Castor*.

» Quels sont les motifs qui ont pu déterminer un homme d'esprit comme lui à faire subir à son nom ces diverses transformations ? Le champ reste ouvert à toutes les conjectures. D'autres, plus versés que moi dans l'histoire de sa vie, tireront des inductions plus probantes que celles que j'ai cru découvrir.

» Que l'on me permette de livrer les miennes, en les donnant pour ce qu'elles valent :

» En ce qui touche la substitution du *v* au *b* dans l'orthographe du nom, elle peut s'expliquer par la prononciation différente de cette lettre dans les différents idiomes languedociens. L'abbé Favre était natif de Sommières ; or nul n'ignore que, si le *v* n'existe pas à Montpellier, où il est toujours remplacé par un *b* dans la prononciation, il s'est, au contraire, parfaitement maintenu à Sommières. On se demande alors si notre poète, après avoir adopté par condes-

ouvrage qui a pour titre: *Réponse aux questions de Zapata*, et dans lequel j'ose dire qu'il triomphe des erreurs et des blasphèmes dont celui de son adversaire est tissu ».

A l'exception de sa spirituelle correspondance, on lit si peu Voltaire aujourd'hui que bien peu de personnes se douteront que Favre ait affronté le solitaire de Ferney dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre.

Les *questions de Zapata traduites par le sieur Tamponnet, docteur de Sorbonne*, parurent en 1767 [1],

cendance l'idiome de son pays d'adoption, c'est-à-dire Montpellier, dans l'orthographe de son nom, ne serait pas revenu, par la force de la nature et de ses premières habitudes, au langage de son pays natal.

» A côté de cette raison intrinsèque, il m'a semblé en découvrir une autre tout extérieure en parcourant les registres de l'état civil. A côté de sa signature, on voit souvent figurer celles de plusieurs habitants de Cournonterral qui portaient le nom de Fabre. Quelques-uns même, poussés sans doute par un sentiment d'extrême affection, vont jusqu'à imiter son écriture et son paraphe. N'a-t-il pas voulu, en signant *Favre*, donner à sa signature un cachet d'originalité propre à la distinguer et à lui donner en même temps le caractère d'authenticité exigé par de pareils actes? L'addition de la particule nobiliaire (*de St-Castor*) paraît être plutôt du fait de ses contemporains que du sien propre. Nous avons vu, en effet, dans quelle mesure limitée il en faisait usage, tandis que ses paroissiens la lui décernaient d'une manière constante.»

(Note de M. l'abbé Carbon, curé de Cournonterral.)

[1] *Œuvres complètes de Voltaire* (édition de Beaumarchais), tome XXXIII, pag. 400-425.

et constituent un des pamphlets que Voltaire publia dans les dernières années de sa vie Les formes étroites, sautillantes et sarcastiques, parfois licencieuses et parfois hypocrites, de ces pages donnèrent-elles à Favre l'idée d'en entreprendre la réfutation ? Obéit-il, au contraire, au désir de marcher sur les traces de l'abbé Guénée et des *Lettres de quelques Juifs portugais et allemands*, à la prière de Christophe de Beaumont ou à celle de l'évêque de Montpellier ? Autant de questions insolubles. Ce travail de polémique sur l'histoire hébraïque et les origines du christianisme a disparu depuis longtemps. On ignorerait même qu'il a été composé, si le chevalier de Saint-Castor n'en avait pas fait mention.

De la part que Voltaire occupa dans l'existence de Favre, il ne reste qu'une épigramme en vers français, sous forme d'épitaphe, où les écrits qui ont compromis la renommée du philosophe sont plus particulièrement visés, et une allusion assez transparente de l'*Odyssée*.

L'épigramme est ainsi conçue :

Ci-gît Arouet de Voltaire,
Des philosophes l'Amadis.
Si son âme est en paradis,
L'enfer n'était pas nécessaire [1].

[1] Thomas la rapporte dans son *Essai historique et descriptif*

L'allusion s'applique au roman de *Micromegas*, dont Favre suppose[1] que des scènes ont été dessinées dans une des salles du palais d'Alcinoüs par la reine Areté, et il en profite pour lancer les traits suivants à son redoutable antagoniste :

La rei a sabiè lou dessen.
Li aviè pintrat en miniatura
De bèus pourtrets contra natura
Coupiats, disoun, d'un autur
Que fai lou mestiè de mentur
E que, tout viel qu'es, nous regala
D'una jouina e lesta mourala.
Soun bijàrrou Micromegàs,
Ni sous vertuous Barrabàs,
Fasien pas pourtant granda mina.
Dins aquela pintura fina,
Neroun n'era pas acabat
E Julien era mancat :
Segu qu'Areta s'enuiava
Das pauretats que coupiava.
Ulissa sort d'aqui dedins,
Per anà veirè lous jardins :
— « Mau despiech, s'ou dis, la pintura !
Raprouchen-nous de la natura. »

Le trait est d'autant mieux dirigé que *Micromegas* est une satire de Fontenelle et des systèmes philo-

sur Montpellier, pag. 99, note 1, sans dire d'où il l'a tirée. Son authenticité n'étant pas suffisamment établie, nous n'avons pas cru devoir la classer parmi les poésies françaises de notre prieur.

[1] *Odyssée*, chant VII, v. 112-130.

sophiques de son époque, écrit sous la forme d'un voyage d'un habitant de Sirius et d'un habitant de la planète Saturne sur notre terre.

La *Réponse aux questions de Zapata* a été certainement composée à Cournonterral.

La poésie languedocienne n'eut peut-être qu'une part restreinte des loisirs de Favre dans cette localité. Autant qu'il est permis de l'affirmer, dans une biographie où les formules dubitatives sont presque toujours de rigueur, *lou Siege de Cadaroussa* a été composé à Cournonterral, mais ces présomptions ne s'appuient que sur des inductions.

Il est certain que l'*Odyssée* a dû être terminée à une époque postérieure au séjour de Favre à Castelnau. La dédicace à M. de Saint-Priest est signée, en effet, *lou Curat de Mountel, Vic e Cres e lou resta.* Or, c'est le 27 avril 1769 que notre poète prit, comme nous l'avons dit plus haut, possession du prieuré de Saint-Michel de Montels, et c'est

Lou quinze de janvié set cent souessanta-nòu,

alors que Favre résidait encore au Crès, qu'Ulysse apparut à notre auteur sous les traits d'un mendiant et lui demanda l'hospitalité d'abord, et un habillement languedocien ensuite [1].

---

[1] Une semblable invention se trouve dans l'*Eneido* de Bergoing, de Narbonne, qui, au XVIIe siècle, nous montre Didon allant réclamer de lui les mêmes services.

Le *Siege de Cadaroussa* débute par les vers suivants, dont deux mots (*long temps*) sont une allusion évidente aux veilles que dut coûter à l'auteur le travestissement des vingt-quatre chants de l'*Odyssée* :

Ieu qu'ai long tems sus moun vieuloun
Rasclat, en despiech d'Apoulloun,
A la sourdina e sans maliça,
La glouera dau famous Ulissa,
Ioi, sus un sujet pus nouvel,
Embe l'assistança dau ciel,
Enfatigable vieulounaire,
Vole ensajà moun saupre-faire.

Ce petit poème vient donc après l'*Odyssée* et on ne se tromperait guère en affirmant qu'il reçut sa forme définitive dans la petite ville où Raymond de Durfort avait placé notre poète. Il y avait, comme nous l'avons vu d'ailleurs, un vicaire et par conséquent quelques loisirs de plus qu'à Montels[1].

---

[1] Ce siège, que personne ne prend au sérieux, eut son moment d'importance comique dans le Comtat. Pendant les désastreuses années 1709-1710, les Avignonnais furent fortement éprouvés par la famine qui désolait la France. Le vice-légat Sinibaldo Doria, qui avait pris de sages et vigoureuses mesures pour parer aux nécessités publiques, fut averti que Caderousse possédait d'abondantes provisions de blé. Les gens de cette localité refusèrent de s'en dessaisir. Une première expédition, organisée contre eux, échoua, la

Les poésies françaises aujourd'hui perdues, mais dont Brunier nous a conservé la liste détaillée; le discours en vers libres sur les *Philosophes modernes*, la tragédie sacrée de *Théopiste ou le Martyre de saint Eustache*, le poème d'*Amphitrite* ou le *Pasteur maritime*, les fables, les cantiques, les traductions d'Horace, appartiennent peut-être à cette période de sa vie [1].

---

seconde, au contraire, se termina par une capitulation immédiate. Il ne semble pas qu'il y ait eu mort d'homme et on n'est pas certain, d'un autre côté, que les Avignonnais aient pu s'emparer des céréales qu'ils convoitaient. Caderousse fut cependant frappée d'une contribution de guerre et son territoire ravagé. L'abbé de Jarente-Cabanes, qui a écrit une lettre assez curieuse sur les exploits des Avignonnais, évalue plaisamment le carnage « à trois mille cinq cents poulets et à quantité de pigeons dont ces gaillards se sont farci le ventre, malgré le vendredi et le samedi, qu'ils ont franchi aussi cavalièrement que s'ils avaient été à la guerre de Flandre. » « Les pièces de lard qui étaient en ce lieu, ajoute-t-il, ont été voiturées en guise de cuirasses et, pour parler gothiquement, Caderousse ne s'en relevera pas de sa vie. »

Sur ces entrefaites le duc d'Ancezune, seigneur de Caderousse, se plaignit à Louis XIV et ce dernier au pape, qui donna l'ordre de restituer les prises qui avaient été faites et d'indemniser les gens de Caderousse, mais, comme le dit avec raison M. Joseph Roumanille dans sa préface provençale du *Siege de Cadaroussa,* on plaisanta longtemps de cette affaire dans la Provence, le Comtat et le Languedoc.

[1] M. Charles Bastide-Tieulle dans une pièce languedocienne, *A la mémoire de l'abbé Favre, ancien curé de Cour-*

Mais tout en se livrant à ces travaux littéraires, Favre n'en est pas moins obligé de se prémunir contre les intrigues des envieux, et surtout de soutenir de son influence et de ses relations le neveu sur lequel s'étaient concentrées ses affections et ses espérances.

C'est ce dont témoignent, d'ailleurs, avec un charme épistolaire très réel, quelques lettres trouvées par M. Léon Gaudin, dans les papiers manuscrits de la Bibliothèque de Montpellier [1].

La première de ces missives est adressée, le 28 mai 1774, au chevalier de Saint-Castor, alors en garnison à Amiens :

« A Cournonterral le 28e may 1774

» J'ai reçu hier, mon cher ami, la lettre que vous m'avez écrite d'Amiens. Elle m'a fait autant de plaisir que la précédente nous avait causé d'inquiétude, à votre mère et à moi. Vous pouvez continuer à les adresser chez M. Allut, qui vous salue.

---

nonterral (1773-1780), *le jour de son centenaire* (22 *mai* 1884), Montpellier, Firmin et Cabirou [1884], in-12, 8 pages, a fait allusion à quelques particularités locales du séjour de Favre à Cournonterral.

M. Bastide-Tieulle a trouvé depuis la preuve d'un prêt de six cents livres fait à la communauté de cette ville.

[1] Elles ont été publiées, *Revue des Langues romanes*, IV, pag. 276-292 (Année 1873).

M. et Mme de Saint-Priest, chez qui j'eus l'honneur de dîner hier, et qui prennent le plus vif intérêt à ce qui vous regarde, me firent part d'une lettre fort honorable pour vous que leur a écrite M. le chevalier de Pontécoulant. Ils me témoignèrent à ce sujet une satisfaction qui me combla de joie.

» Soutenez, mon fils, ces heureux commencemens. Animez-vous à bien faire, et honorez des protecteurs qui ne se démentiront point si vous ne les découragez vous-même. Je sens que les premières épreuves sont rudes et fatigantes, et qu'il seroit dangereux pour votre santé de pousser le désir de bien faire trop au delà du devoir; mais, sans en excéder les bornes, on peut le remplir avec distinction, quand on a l'amour de son état; le zèle et ensuite l'habitude rendent tout aisé. Si vous voulez réussir infailliblement, mettez Dieu de votre côté. Le préjugé le plus odieux et le plus funeste serait celui de penser que la profession que vous avez embrassée dispense des plus étroites obligations du chrétien. Souvenez-vous, au contraire, que c'est dans cette position, plus encore que dans toute autre, que les lumières et les secours de la religion sont nécessaires. Destiné au service d'un roi de la terre, n'oubliez point celui du roi des cieux. L'un et l'autre font le parfait militaire quand on sait les réunir, et je n'aurai jamais une grande idée de la probité de ceux qui

les divisent. Il est des vertus d'état dont la pratique vous est indispensable, et dont je vais légèrement vous tracer ici quelques règles : il faut aimer sa vocation, ou la regarder comme nulle et y renoncer. On se lasse bientôt de ce qu'on ne fait point par inclination. Tâchez donc de soutenir celle que vous avez témoignée jusqu'à présent pour le parti des armes. Ayez pour vos supérieurs, quels qu'ils soient, ce respect et cette docilité qu'exigent la discipline et la subordination ; faites plus encore, allez au devant de tout ce qui peut leur faire plaisir, et proposez-vous en tout de mériter leurs bontés et leur confiance. Quelques démarches ne suffisent pas ; mais la constance les obtient infailliblement. Faire sa cour avec persévérance est un moyen sûr de gagner et, s'il est permis d'user de cette expression, d'apprivoiser les hommes, surtout quand le cœur est de la partie. On fait alors les choses de si bonne grâce que ce piège innocent devient pour eux inévitable. Ayez pour vos égaux cette douceur, cette déférence, qui fait le charme de la société. Point d'humeur, point d'amour-propre ; cédez aisément, mais sans bassesse. On se tire mal d'affaire quand on a l'imprudence de s'entêter, et on perd tout le fruit d'une bonne conduite passée, lorsqu'on s'engage trop avant pour des minuties.

»Soyez tout à tous et point d'intimité particulière, au moins marquée. Cette préférence expose à des

inconvénients sans nombre et occasionne les événemens les plus fâcheux; c'est là peut-être, de tout ce que je vous ai dit, ce qui mérite le plus une attention scrupuleuse et continuelle de votre part. M. de Saint-Priest me fit la grâce de me dire qu'il vous avait donné ses conseils; quoique je sois bien persuadé que vous ne les avez pas oubliés, ils sont pour vous d'une telle conséquence que je crois devoir ici vous les répéter. Leurs objets sont l'économie; pour en sentir la nécessité, vous n'avez qu'à vous représenter la médiocrité de vos ressources. La privation du jeu suit du même principe. La régularité des mœurs; ah! mon cher fils, armez-vous sans cesse contre les vices opposés: on n'est plus bon à rien quand on se permet à cet égard la moindre faiblesse, et c'est échouer de la manière la plus indigne dès qu'on a cédé le moindre empire à cette passion funeste; c'en est fait, le cœur se flétrit, l'âme se dégrade, et les objets de la plus noble ambition ne présentent plus rien de flatteur. Nous ne le voyons que trop tous les jours: on n'est ni bon ami, ni bon parent, ni bon citoyen, moins encore bon militaire, quand une fois on a donné dans cet écueil; c'est le naufrage de tous les biens et la sentine de tous les maux.

» M. de Saint-Priest regarde comme très-mal fondée la crainte de vos messieurs pour la réforme des gardes du roi. Ainsi, je crois que vous pouvez

vous rassurer à ce sujet... Adieu, mon cher ami, prends courage ; tout va son petit train ordinaire chez nous, à l'ennui près. Nous ne parlons jamais que de toi avec ta tendre mère ; elle t'embrasse un million de fois. Ne nous laisse jamais dans la peine sur ton sort, écris-nous souvent... Adieu ; je suis toujours ton bon oncle et le plus affectionné de tes amis.

» FABRE, p[re].

» *A M.* DE SAINT-CASTOR, *garde du roi dans la compagnie de Luxembourg, en garnison en Picardie (Amiens).* »

Le 19 juin 1775, Favre raconte au chevalier, dans une lettre charmante, une visite faite quelques jours avant à M. et M[me] de Saint-Priest, alors en villégiature à Château d'O :

« Nous voilà, s'il plaît à Dieu, bientôt au terme de votre absence, mon cher fils ; quoique ce terme, tout prochain qu'il est, paraisse encore bien éloigné à notre tendresse, ce sera encore à Cournonterral que vous nous rejoindrez. Si je n'eusse pas joué de malheur à mon ordinaire, j'avais lieu de me promettre que ce ne serait pas là que se ferait notre réunion : il n'a pas tenu à M. et M[me] de Saint-Priest, à MM. nos grands vicaires, à M[gr] de Malides, notre évêque, et à mille honnêtes gens qui ont tous été forcés comme

moi[1], que ce fût dans un poste plus paisible, plus avantageux et plus lucratif. Mais j'espère que le sort cessera de me persécuter, et que nos protections corrigeront la maligne influence de ma mauvaise étoile. Si vous passez à Paris avant votre retour ici, ne manquez pas d'y saluer Mgr de Malides. Cette démarche de votre part lui est due et vous sera utile. Il a de très bonnes intentions; il est sage de ne rien négliger pour les entretenir. Je vis hier M. le comte de Ganges; il a fait de vous, à tout le monde, l'éloge le plus flatteur. Tâchez de ne le point démentir, et forcez par votre bonne conduite les curieux à se taire et nos bons amis à agir pour votre avancement. Je vous assure qu'ils n'y ont jamais été mieux disposés qu'aujourd'hui. Je ne puis vous cacher que j'ai fait faire à votre mère une démarche qui lui coûtait, mais dont elle a lieu de s'applaudir et de se féliciter. Je voulus qu'elle se déterminât à venir avec moi à Château-d'Eau remercier M. et Mme de Saint-Priest de la protection constante et très décidée dont ils nous honorent; elle le fit. Je vous assure, mon fils, qu'elle y reçut un accueil tel qu'on ne l'eût peut-être pas fait aux personnes de la plus

[1] Cette influence, plus forte que celle de l'évêque de Montpellier et de l'intendant de la province, nous semble être celle du tout puissant et fastueux Dillon.

haute considération. La scène est très récente ; elle est de mardi passé, et trop intéressante pour ne pas vous en faire part. Votre mère jouit d'une santé si brillante, elle a repris un embonpoint si piquant que, si je ne la voyais tous les jours, j'y serais trompé moi-même, et j'imaginerais qu'elle s'est arrêtée à l'âge de vingt-cinq ans ; il semble, en vérité, que les années ne coulent pas pour elle. Ce jour-là elle se mit dans un état de décence, qui, s'il n'allait pas jusqu'à la parure et à l'élégance, était au moins dans toutes les règles du bon goût. M. et Mme de Saint-Priest la virent avec tant de surprise, la reçurent avec tant de marques d'inclination et d'amitié, lui firent tant de politesses, que je n'ai jamais été témoin d'un spectacle plus flatteur pour moi.

» Ma lettre serait trop longue si j'entrais dans le détail de cette scène délicieuse. Vous en tirerez tout le fruit, s'il plaît à Dieu, à votre retour, car vous y avez gagné. Elle a beaucoup sollicité pour vous, et la solliciteuse ne pouvait être plus au gré des protecteurs. M. de Saint-Priest lui a promis de la meilleure grâce du monde et avec toute l'effusion de sa sincérité ordinaire, qu'il s'occuperait de votre avancement et qu'il espérait de ne pas s'employer sans succès. « J'irai l'année prochaine à Paris, lui dit-il, et je ne négligerai aucune occasion de l'épauler de tout mon pouvoir : ce furent là ses termes les moins expressifs »..........

Partez, mon fils, le plus tôt qu'il vous sera possible. Notre impatience augmente à mesure que l'époque de la consolation et du plaisir approche. Vous trouverez ici M. le Chevalier de Saint-Priest qui m'a parlé de vous avec le ton de la véritable amitié. Je crois que vous le verrez dans peu avec un bâton d'exempt, dans votre compagnie; nouvel ami qui ne vous sera pas inutile, et à qui vous ne devez pas manquer de donner ici toutes les preuves de votre bon cœur et d'un sincère attachement. Adieu ! mon cher fils; ouvrez votre cœur à la joie. Si vous nous aimez, comme nous n'en doutons pas, le repos et les plaisirs d'une tendresse réciproque vous dédommageront bientôt de vos peines et nous de nos chagrins. Adieu! nous t'embrassons bien tendrement en idée : juge de ce qu'il en sera quand nous pourrons le faire dans la réalité. C'est une mère, c'est un oncle dont tu connais les sentiments invariables, qui t'attendent. Adieu !»

Le chevalier de Saint-Castor avait plus que jamais besoin des conseils et du courage de son oncle. Débarrassé du « vénérable Delort » qui avait essayé de le « barbouiller à l'évêché » et qui n'avait recueilli de « ses impostures », de « ses souplesses » et de « ses bravades » que la disgrâce, Favre goûta quelques instants de repos relatif. Sa lettre du 7 avril 1777 raconte ces incidents et y mêle de discrètes allusions à un projet de mariage.

Les souhaits du poète s'accomplirent et le chevalier de Saint-Castor épousait, quelque temps après, une jeune veuve d'Amiens (?). Mais cette union, qui semblait devoir apporter la fortune au chevalier, lui valut tout d'abord de longues contestations judiciaires de la part des parents de sa femme, et un procès qui paraît avoir été gagné par elle devant le Parlement de Paris.

« Cournonterral, le 7e avril 1777.

Je ne doute pas, mon cher ami, que ton voyage n'ait été pénible ; la rigueur du tems que nous essuyions ici et qui dure encore nous a tenus, ta mère et moi, dans des alarmes continuelles sur ton compte, jusqu'à l'heureux moment où nous avons reçu de tes nouvelles. Une gelée cruelle a désolé tellement la campagne dans ces cantons, que la feuille des muriers est entièrement morte, et que nous pouvons y regarder la vendange comme déjà faite. Te voilà arrivé, après bien des fatigues, au pays des nouvelles fatigues. Je te plains, et j'eusse souhaité de tout mon cœur prolonger pour toi les huit jours de délices que tu as goûtés à Paris ; c'est autant de pris en passant. Mais, mon ami, nous éprouverons toujours dans cette vie, que le sort y est très libéral pour les peines et d'une économie qui tient de la lésine dans la distribution des plaisirs. Ce que tu m'apprends des bonnes intentions de Mme la baronne me réjouit

d'autant plus que j'y vois au moins les tiennes, et que, si toute autre chose manque, l'essentiel reste : je veux dire ton amitié pour un oncle qui en connaît tout le prix. Donne-toi tous les mouvements que tu pourras, je ne t'en aimerai pas davantage ; mais, si tu viens à réussir, c'est toi seul qu'il sera question de féliciter. Je voudrais bien que le malheur qui me suit ne s'étendît pas jusqu'à toi, et que ce fût ce que j'ai de plus cher au monde qui pût rompre l'enchantement. Le cher monsieur de Laage te manque ; c'est une perte que je ressens comme toi-même : on se console plus aisément de celles de la bourse que de celles du cœur, surtout quand on est capable, comme toi, de faire la différence du prix des vertus et des sentiments d'avec celui du métal....

» Nos affaires avec le vénérable Delort tirent à leur fin, et, malgré ses impostures, ses calomnies, ses souplesses, ses lamentations et ses bravades ; malgré le soin qu'il avait eu de me barbouiller à l'évêché, j'ai lieu de croire que la conclusion ne lui sera pas honorable. On m'a délivré de lui, c'est toujours quelque chose de gagné ; et j'ai eu l'avantage de le convaincre de tant de mensonges et de turpitudes devant M. Leherissey, qu'il est à la veille d'être aussi avant dans les bonnes grâces des supérieurs ecclésiastiques qu'il l'était dans celles des supérieurs de son corps. Il s'était, en dernier lieu, tellement brouillé avec notre prédicateur, que la

principale querelle est aujourd'hui entre les mains de ces deux généreux champions. Fasse le Ciel qu'ils ne poussent pas trop loin leur ressentiment monastique; mais, comme l'un est de Moissac et l'autre d'Avignon, on a lieu d'espérer que les choses se passeront sans risque et sans scandale. On m'a envoyé à sa place un ecclésiastique d'un certain âge, qui me paroît très-raisonnable et très-sensé, *videbimus infrà*. Agis toujours pour les affaires en question, ménage ta santé; aime-nous toujours comme nous t'aimons, ta mère et moi. Adieu! mon ami; je ne sais quel nom te donner qui te convienne mieux.

» FAVRE DE ST-CASTOR, p^re^.

» *A M. le Chevalier de* ST-CASTOR, *garde du roi dans la compagnie de Luxembourg, en garnison en Picardie; Amiens.*

En nous éloignant d'Amiens, une des dates précises de Favre va nous donner peut-être la clé des malchances qui pesèrent sur sa vie :

Quoiqu'il eût été probablement composé en 1765, Favre ne se décida à faire paraître le poème d'*Acidalie* que dans la seconde moitié de l'année 1777 ; le juge-mage Faure [1] lui en visa le *permis*

[1] Le juge mage était un des personnages importants de l'organisation administrative de Montpellier. Faure fut installé le 20 mars 1755 et décéda le 1er décembre 1777, dans la vingt-deuxième année d'exercice de sa charge.

à la date du 22 juillet, et Jean-François Picot, imprimeur du roi à Montpellier, l'édita sous la forme d'un in-8° de 40 pages. C'est la seule pièce qui ait été publiée du vivant de notre auteur ; il ne la signa même pas, mais l'écriture du manuscrit, aujourd'hui déposé à la bibliothèque du Musée Fabre, ne permet pas de suspecter l'authenticité de cette attribution. On lit après le poème une cantate intitulée : *Le Temps et la Vertu*, puis l'apologue du *Torrent* et du *Ruisseau*.

Acidalie contient, sous toutes les formes possibles, l'éloge de Saint-Priest, et la cantate *le Temps et la Vertu*, qui le continue, fut peut-être exécutée au cours des réjouissances publiques qui eurent lieu à l'occasion de l'inauguration des arcades du Peyrou. Le point capital que révèle la comparaison du manuscrit et de l'imprimé n'est autre que la brouille survenue entre l'abbé Favre et le puissant archevêque de Narbonne. J'ai signalé déjà la substitution du nom de Guignard de Saint-Priest à celui de Dillon, mais ce n'est pas là le seul témoignage de cette mésintelligence. Pour en apprécier l'étendue, il n'est pas inutile de citer les passages du manuscrit déposé à la bibliothèque du musée Fabre et de les placer en regard des mêmes passages modifiés par l'imprimé de 1777.

Comme je l'ai dit plus haut, Ledus annonce que sa fille Acidalie, la personnification de la fontaine de Saint-Clément, restera cachée dans une grotte

jusqu'au temps où Dillon[1] et Saint-Priest viendront l'en faire sortir :

Manuscrit	*Imprimé* (page 20)
» Longtemps une grotte [profonde	» Longtemps une grotte [profonde
Doit dérober cette beauté	*Dérobera* cette beauté
A la pénétrante clarté	A la pénétrante clarté
Du dangereux flambeau du [monde,	Du dangereux flambeau du [monde,
Mais un jour elle montera	Mais un jour elle montera
Sur le trône immortel du [monde,	Sur le trône immortel de [l'*onde*
Où Neptune l'élèvera.	Où Neptune l'*appellera*.
» D'un triomphe à jamais [durable,	» D'un triomphe à jamais [durable,
Digne de la fille d'Iris,	Digne de la fille d'Iris,
Apprends l'époque mémorable	Apprends l'époque mémora- [ble :
Et rends le calme à tes esprits :	. . . .

[1] Comme beaucoup de familles de l'ancienne France, l'archevêque de Narbonne était d'origine irlandaise ; la Normandie avait été cependant le premier berceau de Dillon, « les chefs de cette famille, dit M. Galibert (pag. 8 et suiv.), avaient pris part en 1066 à la bataille d'Hastings et contribué à la conquête de l'Angleterre.... Leur maison était trois fois pairesse du Royaume-Uni sous les titres de vicomtes Dillon, comtes de Roscommon et lords Clombrock.... En 1688, le père de notre archevêque, Lord Dillon, ne pouvant plus défendre, en son pays natal, ni sa foi, ni son souverain, avait émigré avec Jacques II et partagé la généreuse hospitalité que Louis XIV accorda à ce prince.... N'écoutant que le sentiment de sa dignité et de son dévouement, il réalisa

» Tel que le Nord vit Abaris
Enrichir ses tristes contrées
Et, par des accents inouis,
Eclairer les peuples surpris
Des régions hyperborées,
» Tel, et mille fois mieux
[reçu,
Un pontife, un primat issu
Du plus noble sang d'Hiber-
[nie.
Honorera l'Occitanie

» Tel que le Nord vit Abaris
Embellir ses tristes contrées
Et, digne vainqueur des esprits,
Éclairer les peuples surpris
Des *nations* hyperborées.
» Tel *un jour l'illustre Saint-*
[Priest
Charmera la Septimanie
Et, digne élève d'Uranie,
Servira Minerve et Thémis.

---

les débris de sa fortune et réunit à Saint-Germain un grand nombre de pauvres émigrés irlandais, noble exemple qu'imitèrent Lord Rooth, son cousin le comte Clare, Lord Moncastel ainsi que le duc de Fitz-James. Ces gentilshommes, mettant en commun leurs dernières ressources, formèrent une légion irlandaise qu'ils offrirent toute équipée à Louis XIV. Depuis cette époque et pendant plus d'un siècle, les troupes irlandaises rivalisèrent de courage, de fidélité et de dévouement avec les soldats français. En 1690, Lord Dillon prit le commandement d'une division de ces troupes désignée sous le nom de *Royal Dillon* et ne l'abandonna qu'en 1733 épuisé de fatigues. Il avait fait les campagnes de Flandre, s'était distingué à la bataille de Castiglione (1706), où il fut promu au grade de lieutenant général; il avait battu les troupes de Savoie devant Briançon (1709), s'était emparé de Kayserslautern sur les Autrichiens (1713), et avait pris part à toutes les campagnes qu'occasionna l'établissement de Philippe V sur le trône d'Espagne.

» Après la mort du père, le fils aîné prit le commandement du « *Royal Dillon* » et périt à Fontenoy sous les yeux de Louis XV, en repoussant avec ses Irlandais une

Choisi pour arbitre des loix
Par la souveraine puissance,
Je le vois tenant la balance
Où l'honneur pèse tous les droits,
Prononcer avec assurance
Entre les peuples et les rois.
L'intérêt du meilleur des princes

---

colonne anglaise qui venait de rompre nos lignes; « son frère cadet lui succéda et mourut comme un brave à la bataille de Lawfeld gagnée sur les Autrichiens; puis vinrent les petits-fils.... Pendant la guerre de l'indépendance d'Amérique, D'Estaing et Rochambeau n'eurent pas de lieutenants plus dévoués que les deux jeunes Dillon; dans la campagne de 1792, les deux frères Dillon (Arthur et Théobald) furent du nombre de ces généraux de la monarchie qui.... rendirent à la France.... l'Escaut, la Moselle et le Rhin.... »

L'un et l'autre périrent déplorablement; le premier fut massacré par ses propres soldats; le second, accusé d'avoir préparé l'évasion du jeune Dauphin fils de Louis XVI, fut envoyé à l'échafaud en 1794. Une des filles de ce dernier épousa le général comte Bertrand et suivit son mari à Sainte-Hélène pendant la captivité de Napoléon Ier.

L'armée et la diplomatie comptaient, il n'y a pas longtemps encore, des descendants de Lord Dillon.

Sans vouloir excuser les dettes de l'archevêque de Narbonne, on est, comme je l'ai dit plus haut, en droit de croire qu'il en avait contracté un grand nombre pour aider les malheureux Irlandais que la persécution religieuse conduisait en France, et qui tous considéraient les Dillon comme la providence de leur détresse commune.

Devient le fruit de ses travaux
Et ses mains versent à grands
[flots,
Sur la plus belle des provinces,
Mille bienfaits toujours nou-
[veaux.
» Nos yeux ont encor vu
[paraître
Du haut des célestes remparts
Un sage[1] dont, avant de naître,
Les vertus charment nos
[regards,
Minerve admire sa sagesse,
Cerès approuve la largesse,
Qu'il fait de ses trésors épars.
A ce protecteur des beaux-arts,
Apollon rit avec tendresse;
Il est l'oracle de Thémis
Et, comme ceux de la déesse,
Du Ciel, qui pour lui s'inté-
[resse,
Tous les secrets lui sont
[commis
» Ce sage et ce pontife
[aimable
Viendront, dans un temps
[limité,
Des ennuis de l'obscurité
Affranchir ta fille adorable.
Les vœux d'une illustre cité
Porteront leur main secourable
A marquer la place honorable
Où doit triompher la beauté.»

Vois pour ta fille qui se lasse
D'une trop longue obscurité,
Vois comme il se prête avec
[*grâce*
Aux vœux d'une *noble* cité.
Regarde et d'un œil enchanté
Suis la main *qui marque la* place
Où triomphera sa beauté.

[1] Une note du manuscrit dit ici : « L'illustre M. de Saint-Priest, l'intendant de la province. »

Acidalie fait ensuite à Neptune le récit des visions qui la consolaient au fond de la grotte où elle était prisonnière :

Manuscrit (pag. 16-17).

Tantôt l'admirable primat,
Tantôt l'illustre magistrat,
Qu'annonçait le divin oracle,
A mes yeux offraient en spec-
[tacle
Leurs vertus dans tout leur
[éclat.
Du sein d'une cité riante,
Je voyais leurs mains bienfai-
[santes
Des peuples combler les désirs
Et cette main qu'on idolâtre
M'élever moi même au théâtre
De ma gloire et de leurs plai-
[sirs.

Imprimé (page 21).

Cent fois l'illustre magistrat
Qu'annonçait le divin oracle
Parut me montrer en spectacle
Ses vertus dans tout leur éclat.
Au sein d'une cité riante,
Je voyais *sa* main bienfaisante
Des peuples combler les
[désirs,
Et cette main qu'on idolâtre
M'élever moi-même au théâtre
De ma gloire et de leurs plai-
[sirs.

Manuscrit (page 18).

Si le plus digne des primats
Qui les protège [les peuples]
[et qu'ils adorent
Si le plus grand des magistrats
Que comme leur père ils
[honorent,
Si ces deux âmes des États
Leur prêtent l'appui qu'ils
[implorent,
Déesse, n'y viendrez-vous pas?

Imprimé (page 23).

Si le plus grand des magistrats
Qui nous protège et qu'on
[adore,
Comme nous vous tendait les
[bras,
Pourriez vous résister encore,
Déesse, et ne viendriez-vous
[pas ?

Acidalie (pag. 26) parle ainsi de sa surprise à la vue de l'aqueduc et de la promenade du Peyrou :

Quelle main sûre a pu construire
Cette file immense d'arceaux,
Où sans cesse le doux zéphyre
Rafraichit l'air que je respire
Dans le plus pompeux des berceaux ?

La page 20 du manuscrit nous révèle qu'au moment de l'inauguration de l'aqueduc on avait placé sur le Peyrou, à l'extrémité des arcades, un lion rappelant celui qui figure dans les armes de Dillon ; la devise latine du prélat : *Dum spiro, spero*, n'a pas été oubliée par le poète ; mais l'imprimé de Picot ne garde rien de ces détails :

Manuscrit (pag. 20-21).

Pareil à celui de ma mère,
L'arc qui terminait ma carrière
Était gardé par un lion
Qui, tandis qu'il respire, espère;
Emblème dont l'expression,
Au spectateur qui l'examine,
Découvre l'illustre origine
Et les droits du sang de
[Dillon....
J'arrive et je reçois soudain
De ce triomphe un nouveau
[gage.
Vers moi... vous le dirais-je
[enfin ?
Le plus auguste aréopage
Avançait au son de l'airain.

Imprimé (page 26).

J'arrive et je reçois soudain
De *mon* triomphe un nouveau
[gage :
Le plus auguste aréopage
Avançait au son de l'airain.
A leur tête d'un air divin,
Marchait ce *magistrat*, ce sage.
Auteur de mon heureux destin
Et digne objet de mon hommage.
Jaloux, *flatté* de leur suffrage,
Il me montrait avec la main
Et souriait à *son* ouvrage.
Saisi d'une aimable fureur,
Un peuple joyeux se rassemble
Et mille voix chantent ensem-
[ble

A leur tête, d'un air divin,
Marchaient ce pontife et ce sage,
Si dignes du choix du destin.
Saint-Priest, mon onde et leur bonheur.

L'imprimé de 1777 ne fait jamais grâce à l'éloge de l'archevêque-duc de Narbonne, et soit que le bon sens de l'intendant de la province eût imposé un frein aux ardeurs laudatives du poète, soit que celui-ci eût compris lui-même que ses exagérations dépassaient toutes les limites, les éloges adressés à M. de Saint-Priest ont été atténués.

La raison de ces suppressions [1] est encore une énigme. Le spirituel abbé avait-il blessé le tout-

[1] Le manuscrit contient, en outre, un passage sur Giral qui a été supprimé dans l'impression de 1777. L'héroïne du poème parle de la manière suivante de l'homme dont le nom est inséparable de la promenade du Peyrou :

Mais ma voix manque d'harmonie
Et je vous peins trop faiblement,
Du plus superbe monument,
Les traits et la grâce infinie.
Quelque jour un heureux génie,
Pour les exprimer noblement,
Aura le pinceau d Uranie
Ou, sur le luth de Polymnie,
Les chantera plus dignement.
Qu'il manifeste à tous les âges,
Giral, ce que tu fis pour moi ;
Ta main m'assura leurs suffrages;
Il est juste que tu partages
La gloire que je tiens de toi.

puissant archevêque ou avait-il été desservi par des jaloux ? Force nous est de constater, sans en donner l'explication, une rupture dont Favre souffrit toute sa vie, quelle qu'ait été la bienveillance dont l'entourèrent l'intendant de la province de Languedoc et les trois évêques qui se succédèrent sur le siège épiscopal de Montpellier [1].

Le chevalier de Saint-Castor était, au mois d'avril

[1] A la mésintelligence que nous supposons avoir existé entre l'abbé Favre et le président des États de Languedoc, on peut objecter que la date du manuscrit d'*Acidalie* n'est pas connue et que celui-ci, au lieu d'être antérieur à l'imprimé, pourrait bien avoir été rédigé postérieurement et constituer une édition revue et augmentée de l'imprimé de 1777.

Les passages concernant Dillon seraient alors des additions faites après coup.

Ce système paraît condamné par les raisons suivantes :

Si l'imprimé de 1777 est le premier jet de l'auteur, comment se fait-il que Favre y ait oublié un personnage aussi important que le président des États ?

Comment se fait-il qu'il n'ait songé à réparer cette omission que postérieurement à l'année 1777, c'est-à-dire trois ou quatre ans, peut-être plus, après l'événement ?

Comment supposer enfin qu'un homme de l'esprit de Favre eût imaginé de corriger cette omission par une refonte de son œuvre qui devait, par cela même, aggraver l'inconvenance, involontaire ou non, de son premier oubli ?

Une lecture attentive du manuscrit de la bibliothèque du Musée Fabre montre qu'on est devant une œuvre plus

1777, garde du roi dans la compagnie de Luxembourg, en garnison à Amiens, dans la Picardie. Au commencement du mois de janvier 1781, son oncle lui écrit au « port d'Auvillars » par Valence d'Agen. C'est entre ces deux dates que se place une requête adressée par le chevalier à un évêque dont le nom et le siège sont inconnus. Elle

abondante et moins correcte que celle de 1777. Le poème y a perdu çà et là, au point de vue du charme et des détails, il y a gagné quelque chose en rectitude et parfois en prudence mondaine. Je n'en citerai pour preuve que les premiers vers de l'épisode du chasseur qui découvre la fontaine de Saint-Clément. *Les sens affaiblis* du personnage — c'est ainsi que s'exprime le manuscrit — font place dans l'imprimé à une affirmation beaucoup moins précise :

Manuscrit (pages 17-18).

Un chasseur beau comme Adonis
Et plus généreux que Narcisse
Cherchait à ses sens affaiblis
Les secours, alors bien chéris,
De quelque naïade propice ;
Il soupirait, je l'entendis,
Un doux mouvement que je fis
Lui décela mon onde pure.
Frappé de son tendre murmure ;
Il accourut et je le vis
Sur le bord de ma grotte obscure.

Imprimé (pages 22-23).

Guidé par les tendres amours,
Un chasseur beau comme Narcisse,
Après mille et mille détours
Près de moi cherchait le secours
De quelque naïade propice :
Il soupirait, je l'entendis ;
Quelques mouvements que je fis
Agitèrent mon onde pure.
Attiré par ce doux murmure
Il accourut et je le vis
Sur le bord de ma grotte obscure

sollicite pour Favre « un bénéfice ou une pension» et rappelle, en outre, de la manière la plus touchante tous les soins qu'il avait pris de son neveu :

« Le sieur Favre de Saint-Castor, mon oncle, âgé de 53 ans [1], à présent curé de la paroisse de Cournonterral en Languedoc, sert dans l'état ecclésiastique depuis vingt-six ans avec toute l'exactitude et la distinction qu'un homme religieux, observateur des devoirs de son état, doit y apporter.

» Quant à ses talents, ils sont reconnus pour avoir fructifié dans toutes les différentes places qu'il a occupées.

» Mgr de Villeneuve, dernier évêque mort, connu par son zèle et sa piété distinguée, l'avait toujours employé avec succès, même dans les cas les plus épineux : il l'accompagnait dans ses missions ; il soutenait avec ce digne prélat le poids de la chaleur et du jour, et ne se rebutant jamais par les plus grands obstacles, il les surmontait avec une louable constance.

[1] Il y a incompatibilité entre les cinquante-trois ans d'âge et les vingt-six de profession ecclésiastique indiqués par le chevalier. Favre naquit en 1727, et son ordination est, comme nous l'avons dit plus haut, du 23 septembre 1752. La première indication fixerait cette lettre à l'année 1780 et la seconde à l'année 1778. 1780 est probablement la date réelle, le chevalier ayant dû se rappeler mieux l'âge de son oncle que l'époque de son ordination.

» Y a-t-il eu quelque sermon d'éclat, M. Favre en a toujours été chargé et il a laissé l'auditoire dans l'admiration de ses talents autant qu'il l'était de son zèle à remplir ses devoirs.

» A présent que son zèle et quelques infirmités l'arrêtent, malgré lui, dans son cabinet, il combat les erreurs et il vient d'achever un ouvrage qui a pour titre: *Réponse aux questions de Zapata*, ouvrage dans lequel j'ose dire qu'il triomphe des erreurs et des blasphèmes dont celui de son adversaire est tissu.

» Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, dont il a l'honneur d'être connu, a encouragé ses talents par une lettre qui prouve tout le cas que ce digne prélat fait de ses lumières, et Mgr le cardinal de Bernis, connu partout par ses lumières et son esprit, l'a honoré d'un commerce réglé.

» Quant aux vertus qu'il a apportées dans la société, sa conduite envers moi en est la preuve. Après avoir perdu un père dans le plus bas âge que son inconduite a fait mourir pauvre, il m'a accueilli, m'en a servi lui-même d'une façon digne du père le plus tendre, et l'état que j'ai, je le tiens de lui.

» Mais son peu de fortune le mettant dans l'impossibilité, non seulement de pouvoir m'être utile, mais même de pouvoir vivre avec décence, j'ose supplier Votre Grandeur de vouloir bien lui accorder ou un bénéfice ou une pension. Si c'est un

bénéfice, il le desservira avec le même zèle qu'il a eu jusqu'à présent, et s'il faut une approbation ou des certificats de son évêque, il les a trop bien mérités pour qu'il ne les lui accorde pas; et Mgr de Durfort, aujourd'hui archevêque de Besançon, qui avait rempli la place de Montpellier avant Mgr de Malide, et qui l'honorait de son estime particulière, ne les refusera pas ».

Le 8 janvier 1781, Favre écrit à son neveu et, détail non encore expliqué, le nomme « M. de Maret »:

« J'ai lu avec plaisir, mon ami, la copie de l'arrêt rendu par la Cour du Parlement de Paris, en faveur de ton aimable épouse, ma chère nièce. J'aurais bien voulu l'avoir lors de ma première visite à M. de St-Priest; mais je lui en ferai part demain, en lui portant son étrenne ordinaire pour la nouvelle année. Les vœux que je fais pour lui sont sincères; mais vous ne doutez pas, vous autres, ou vous seriez injustes, que ceux que je fais pour vous ne soient assez ardents pour mettre le ciel en feu. J'ai tant à vous dire là-dessus et sur mille autres choses qu'il ne m'est pas loisible de le confier au papier. Partez au plus tôt possible, mes chers enfants; venez puiser chez moi et m'y rendre des consolations dont nous avons tous besoin. Là, nous concerterons mieux ce que nous avons à faire pour nous tirer de peine. Venez surtout rendre à une tendre mère une santé qu'elle ne peut recouvrer en votre absence; elle a besoin



de ce remède, que je regarde comme spécifique. Où vous êtes-vous confinés, bon Dieu? Pourquoi ne pas pousser plus près de nous, afin de nous rejoindre avec plus de promptitude et moins d'embarras? Narbonne, Béziers et d'autres endroits plus voisins encore, ne valaient-ils pas le trou de la Gascogne où vous vous êtes exilés? Venez au plus tôt; ce n'est pas de là qu'on fait ses affaires; les ressources de toute espèce sont ici plus abondantes. Ecoute, toi, grand garçon, je ne puis te souffrir là-bas; tu t'y rouilles, et les circonstances, les obstacles que vous avez à vaincre, les ressorts qu'il faut remuer, les résolutions qu'il faut prendre, demandent de ta part plus d'énergie. Ne manquez pas de venir tous deux, et, dès ma lettre reçue, marquez-moi quels sont vos désirs et vos besoins. En attendant, mille tendres embrassemens à Madame, à notre chère enfant, que vous aurez soin de remettre en des mains sûres, jusqu'à ce qu'elle nous donne la satisfaction de passer entre les nôtres.... Adieu, mon cher ami; adieu, ma chère nièce; adieu, mon adorable et trop jeune Adélaïde; quand aurai-je le bonheur de vous voir unis à moi par le corps comme je vous le suis par les plus tendres sentiments du cœur?

» FAVRE DE ST-CASTOR.

» A Celleneuve, le 8e janvier 1781.

» *A* M. DE MARET, *capitaine à la suite de la cavalerie, chez Madame* FONTAN; *au port d'Auvillars, par Valence-d'Agen* ».

Malheureusement l'arrêt du Parlement de Paris ne termina pas les difficultés suscitées par ce mariage. Une missive de Favre, datée du 12 mars 1781, montre que son neveu avait séjourné à Bordeaux avant de se fixer dans une ville moins « dispendieuse ».

L'éloge de la femme du chevalier ressort avec beaucoup de délicatesse des termes mêmes de la lettre :

« Tu dois, mon ami, un remercîment à M. le prince de Tingry, pour une lettre qui t'était adressée de sa part à Montpellier, en date du 8e février. Je t'en envoie la copie...

» Je suis charmé d'apprendre que vous quittez une ville aussi dispendieuse que l'est Bordeaux, pour passer dans une autre où vous trouverez, s'il plaît à Dieu, moins de trouble, autant d'agréments, et plus d'aisance. Tu te rapproches, d'ailleurs, d'un ami dont l'affection t'est connue et ne peut t'être que très utile dans les circonstances présentes. Assure-le, de ma part, de toute la reconnaissance dont un cœur sensible peut être capable. La fermeté de Mme de M... m'enchante.

» Elle a raison de ne se point laisser abattre par des revers trop violents et trop cruels pour être durables. Je ne vois pas, il est vrai, que vous touchiez encore au terme de vos épreuves. L'éloignement des lieux ne permet pas de se le promettre de sitôt; mais la Providence, qui conduit tout,

vous y fera arriver un jour. Implorez avec moi son divin secours; soyez en garde contre toute faiblesse qui pourrait l'aigrir : aimez-vous l'un et l'autre, et aimez-vous bien, cela est juste et je ne crois pas que le ciel le désapprouve, *sed pudice*[1]; c'est le moyen d'obtenir son assistance et de n'avoir un jour qu'à le bénir de ses bienfaits. Dis à ton aimable moitié tout ce que tu sais que je sens pour elle : c'est lui faire connaître mon cœur que de lui exprimer ce qui se passe dans le tien ; avec cette différence pourtant que tu dois l'aimer avec toute la vivacité de l'amour et que je l'aime avec toute la tendresse de l'amitié. Comme ce sentiment n'a rien d'alarmant pour elle, fais-lui entendre, je te prie, qu'elle daigne le payer de quelque retour. Adieu, mon ami, veille à sa conservation, à son bien-être, et ménage-toi, si tu comptes mon

[1] Un trait presque semblable se lit au cours de l'éloge des femmes de Montpellier, dans le poème d'*Acidalie :*

Ce n'est pas que, de l'allégresse
Elles ignorent la douceur,
C'est une dette que le cœur
Paya toujours à la jeunesse,
Mais l'amour ne les intéresse
Que quand ses jeux, pleins de candeur,
Imaginés par la tendresse,
Sont modérés par la pudeur.

(Ms., pag. 25-26).

repos et ma santé pour quelque chose. Adieu, ta mère va très bien et vous embrasse comme le bon vieux oncle. »

A Celleneuve, le 12[e] mars 1781.

FAVRE DE SAINT-CASTOR.

Au cours de ces difficultés, des procès et des préoccupations qui assaillaient à la fois le chevalier de Saint-Castor et sa femme, Favre s'en était personnellement créé de très aiguës en quittant la cure de Cournonterral où s'étaient écoulées les années vraiment fécondes de sa vie.

Le prieuré de Sainte-Croix de Villeneuve était occupé alors par Eymeric, prêtre érudit et distingué qui a laissé un traité *De la Légitime autorité de l'Église*. Le poste étant devenu vacant, Favre y fut nommé. La collation lui en fut faite par Malide, en sa qualité de procureur fondé de Gabriel-François Moreau[1], évêque de Mâcon, abbé commen-

[1] « Moreau (Gabriel-François), né à Paris le 24 septembre 1721, dit la *Biographie* Hoefer, mort à Autun le 8 septembre 1802. Issu d'une famille de robe, il fut conseiller-clerc au Parlement de Paris et pourvu en 1737 d'un canonicat dans l'église métropolitaine. Évêque de Vence en 1759, il passa le 29 novembre 1763 au siège de Macon. Il fut, après le concordat de 1801, appelé au siège d'Autun et mourut quelques mois après. Le premier consul, qui était plein d'estime pour ce prélat, avait demandé pour lui au pape le chapeau de cardinal. On a de Moreau : *Oraison funèbre de Ferdinand VI et de Marie de Portugal, roi et reine d'Espagne ;* 1760, in-4°. *Oraison funèbre du duc de Bourgogne ;* 1761, in-4°. »

dataire de l'abbaye d'Aniane, de laquelle dépendait le prieuré de Celleneuve. La décision de Malide souleva immédiatement les protestations de Jean Barescut, curé de Cambous, gradué nommé sur l'abbaye royale de Saint-Sauveur d'Aniane, demandant que le poste de Favre lui fût réservé. Barescut ne fut point écouté, mais Favre put dire, dans une lettre du 7 juillet 1781, qu'il avait acheté son bénéfice pour trois années, grâce aux seules avances qu'il avait dû faire la première :

« Je n'ai reçu que jeudi passé, 5e du courant, ta lettre datée du 26e juin dernier. Ces délais sont fâcheux et nous font tort. J'apprends que ta situation est gênée et j'en suis au désespoir, sans en être surpris ; vous seriez moins malheureux si tout le monde avait pour vous la même bonne volonté que moi, ou si mes facultés répondaient à mon inclination. J'en suis encore aux mêmes enseignes avec ceux qui en veulent à mon bénéfice que j'ai acheté pour trois années, par les avances qu'il a fallu faire la première. Je ne sais comment tout ceci tournera ; mais tout au moins l'affaire, qui ne fait que menacer encore, a tout l'air d'être fort longue, si elle vient à s'engager sérieusement. Si mes compétiteurs laissent encore passer trois mois, il ne sera plus question de rien ; ceci m'a tellement inquiété, ainsi que ta mère, que notre santé en est considérablement altérée. Mais laissons là cette affaire et parlons des vôtres, qui m'affectent infini-

ment davantage.... Il ne me reste qu'un parti à vous proposer : tout tend à votre ruine; je le vois, c'est ici un jeu où l'on veut vous perdre et vous faire, pour ainsi dire, périr à petit feu. Votre plus juste est de venir chez moi et d'y rester jusqu'à la fin de la guerre; qu'elle dure ou non, nous en attendrons la fin avec patience. Madame de..., qu'on n'y connaît point, y passera pour une nièce de ta mère qui la sera venue voir, et nous nous y donnerons, en attendant, les consolations dont nous avons besoin et que la seule amitié peut procurer. Si ce parti, que je souhaite que vous preniez, vous convient à l'un et à l'autre, assurez le sort de notre chère petite Adélaïde, faites-moi un état de vos dettes et marquez-moi promptement ce qu'il faut pour le voyage, en me donnant ici le temps de respirer. J'espère que le Ciel me mettra à même de pourvoir à tout, et de vous aider efficacement à terminer vos peines et les nôtres. Qu'au reste, des ombrages et des craintes ridicules ne vous arrêtent point; la prudence les dissipera, et j'espère que le repos et le plaisir en prendront la place. Embrasse tendrement de notre part, mon ami, une épouse qui t'achète cher et qui te coûte infiniment moins qu'elle ne vaut, une fille que nous adorons et qui manquera quelque temps à notre joie. Assure Madame de L'Ostande de toute l'affection de sa cousine et de la mienne, et crois toujours comme un article de foi que la pru-

nelle de nos yeux ne nous est pas plus chère que l'aimable étourdi à qui j'adresse ma lettre.

»FAVRE DE ST-CASTOR ».

Les mécomptes des années 1780-1783 ne diminuaient guère l'incessante, parfois inquiète activité de Favre. Le *Sermon de Monsieur Sistre* vit peut-être le jour à Cournonterral, et il peut en avoir été de même d'un manuscrit du *Tresor de Sustancioun*, largement remanié et complété par deux dédicaces, l'une en vers latins, l'autre en vers français au chevalier de Saint-Priest; mais l'*Eneida*, une des œuvres les plus considérables de notre prieur, a été, sinon commencée, du moins terminée à Celleneuve, ainsi que l'indique assez clairement le manuscrit autographe de la Bibliothèque de Montpellier.

Il n'est pas de pièce plus populaire et plus universellement connue que le *Sermon de Monsieur Sistre, prieur de Saussan*. D'où vient le thème d'une facétie qui valut parfois à notre auteur le titre de Rabelais languedocien? Les uns ont songé à la génuflexion et au baisement de la terre, que font le prêtre et les fidèles à l'évangile de la Passion[1]; d'autres, aux disciplines que se donnaient

[1] Un récit très authentique publié (*Armanac mount-pelieirenc per l'annada 1894*, pag. 20-21) par M. A. Roux, l'auteur du *Testament d'un sarra-piastras*, prouve que, si cette

jadis les processions de flagellants en certains diocèses de l'Espagne et du Midi de la France. Les romans écrits de l'autre côté des Pyrénées, pendant

---

partie du rituel n'a pas donné naissance au thème du *Sermon de Monsieur Sistre*, elle a été du moins mise à contribution par l'imagination populaire :

I'a d'aco qranta e quauques ans, ere encara un drolle ; tout escàs s'acoumençave de servì la messa dau brave capelan qu'aviam alor, e qu'es encara sus sous viels ans capelan de cantoun pas lion dau Clapàs.

Per souissa e campaniè, aviam un brave ome que fasiè milhou virà la boutelha que la campana, farcejaire couma pas degus, mais tant serious, quand pourtava soun coustume rouge, que lous enfants avien pòu ren que de lou veire.

Quand noste capelan aviè una dinnada, mancava pas de couvidà Briscalha que preparava la taula e ramplissiè las boutelhas. Mais tant-ben aviè soun couvert aquel jour à la taula dau capelan.

Una annada que l'avesque de Mount-peliè, Mounsegne Thibaut, era vengut counfirmà lous enfants dau vilage, seguet de dinnada à la cura, e, couma de juste, Briscalha seguet de la festa.

Au dessert, se charret de fossa causas, e l'avesque, que sabiè que lou souissa era un farcejaire, vouguet tene counversacioun emb el.

— « Sias estat souldat, moun amì ; avès fach las campagnas d'Africa ; soulide, devès n'avedre vist de duras, e surtout n'avedre aprés de bonas !...

— De que voulès, mounsegne l'avesque, siei pas gaire estat à l'escola, e ai una pichota cabossa. En tout aco, belèu, vous dirai de causas que sabès pas, tout avesque que sias.

— Parlàs, moun amî ; vous escoute.

les trois derniers siècles, sont assez coutumiers de récits où l'on montre des étudiants qui, pour toucher les jeunes filles de leur choix, s'attachent sur les épaules des chairs saignantes ou des peaux d'animaux fraîchement tués et les frappent sans relache, à l'aide de lanières garnies de petits clous. On veut bien, d'autre part, nous assurer que les habitants de diverses parties de la Lozère n'ont pas abandonné l'usage de se fouetter en procession les parties supérieures du corps, et d'aggraver ces flagellations devant les croix du chemin ou dans l'église qui est le but final du pélerinage. On comprend que par une dévotion mal entendue, par l'ardeur de confrères trop zélés, souvent même à la suite de plaisanteries indiscrètes ou intéressées, beaucoup de

— « Vous que sias avesque, reprenguet Briscalha, digàsme quante jour de l'annada la gleisa es leu mai en seguretat?»

Mounsegne Thibaut se gratet l'aurelha, prenguet una presa à sa bela tabatieira d'argent, e... pouguet pas respondre à la questioun.

— « Es lou jour de la Passioun, diguet lou souissa.

— E couma ? » demandet l'avesque.

— « Sabès be que, quand disès la Passioun, avans d'estre à la fin, davalàs, vous clinàs lou front, e fasès un poutoun au sòu. Tout lou mounde fai be couma vous ?

— Oi, moun ami. Eh be?...

— Eh be, couma voulès que l'enemi prengue la gleisa, quand toutes lous canouns soun abracats vers la porta !. . »

L'avesque n'a ris long tems, e lou capelan n'en ris encara.

flagellants aient pu porter à ses dernières limites une nudité déjà largement abusive et donner ainsi naissance à des récits d'une littérature absolument *sistrienne*, s'il est permis de créer ici un pareil adjectif[1].

L'Eglise gallicane, plus rigide que ses sœurs d'Espagne et d'Italie, avait, de très bonne heure, réagi contre ces pratiques, et l'*Historia flagellantium* de l'abbé Boileau, docteur en Sorbonne et frère du satirique, en contient à la fois la description et la censure. La traduction française de cet ouvrage, publiée à Amsterdam en 1732[2], le fit descendre du clergé et des classes lettrées dans la petite bourgeoisie et le peuple, mais, pas plus que

[1] H. Roux-Ferrand, à la page 65 des *Souvenirs de quelques promenades dans le Gard* (Paris, Hachette, 1837, in-16), parle, mais sans références bien précises, de processions avignonnaises formées de « jeunes gens des deux sexes, *nus en chemise, tellement*, dit une vieille chronique, qu'*on ne vit jamais si belle chose* ». Il assigne à ces processions la date de 1589.

On pourrait également alléguer, parmi les sources probables du fameux sermon, l'exposition et le *Paga-te d'aqui* des banqueroutiers montpelliérains attachés au verrouil de l'église Saint-Firmin durant le moyen âge.

[2] *Histoire des flagellants où l'on fait voir le bon et le mauvais usage des flagellations parmi les chrétiens, par des preuves tirées de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise, des Papes, des Conciles et des auteurs profanes*, traduite du latin de M. l'abbé Boileau, docteur de Sorbonne, seconde édition. Amsterdam, MDCCXXXII.

l'original, elle ne pouvait atteindre d'un seul coup des pratiques profondément enracinées dans les habitudes des siècles antérieurs. On s'explique donc que l'Eglise d'alors, et à plus forte raison ceux de ses membres qui voisinaient avec le jansénisme, n'aient pas dédaigné, pour discréditer tout à fait ces « disciplines d'en bas », de recourir aux thèmes de la raillerie vulgaire. L'esprit ecclésiastique du temps, plus hospitalier et plus large que le nôtre, accueillait sans trop y regarder des brocards que l'on regretterait de rencontrer aujourd'hui sous une plume sacerdotale. D'autre part, nombre d'évêques et de prêtres n'hésitaient point à qualifier de grossiéreté et de corruption tels usages acceptés sans difficulté sérieuse dans les diocèses situés par delà les Alpes et les Pyrénées. Les droits du clergé à l'emploi du satirique et du burlesque avaient été, enfin, naturalisés dans le midi de la France par une longue succession de poètes et de rimeurs, restés la distraction préférée des châteaux seigneuriaux, de la ville et du village. Les noms de Dom Guérin (de Nant)[1] et de Dom

[1] Dom Guérin (de Nant), l'auteur du *Testament de Couchard* et du *Dialogue de l'ombre de M. l'abbé de Nant avec son valet Antoine*, entra dans l'ordre des Bénédictins sur la fin de sa vie. Une partie de ses poésies rouergates a été publiée pour la première fois par MM. le docteur E. Mazel et Hilarion Vigouroux. La seconde partie des mêmes poésies a été,

Bernard Grimaud [1], de Jean Chapelon [2], de Jean de Valès de Mountech, des Pères Cléric [3], Vigne et Lacombe, des abbés Peyrot, Sage, Girardeau,

---

quelques années après, mise à jour par M. E. Mazel seul. C'est à ce dernier que l'on doit la trouvaille d'une imitation de la neuvième satire d'Horace (Voyez plus haut, pag. VIII).

[1] Religieux bénédictin, et prieur d'Aucamville. Après avoir publié, en 1659, son *Dret cami del cel dins le pays moundi o la bido del gran patriarcho Sant Benoist* (qui ne contient pas moins de douze mille vers), Grimaud édita en 1664 une *Granoulratomachio*, restée aussi populaire dans le pays toulousain que le *Siege de Cadaroussa* dans le bas Languedoc. Le docteur Noulet (*Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France aux XVIe et XVIIe siècles*, pag. 114) a dit de la dernière production de Grimaud : « Il nous souvient d'en avoir entendu dans notre jeunesse de longues tirades, que des vieillards récitaient sous le nom de *Sermon des rats et des grenouilles* ».

[2] Prêtre sociétaire de Saint-Étienne, dont la vie fut aussi recommandable que les vers. Ceux ci sont encore assez fréquemment réimprimés dans le Forez.

[3] Valès de Mountech suivit, en qualité de doyen des aumoniers militaires, Louis XIII dans la campagne qu'il fit en Italie, afin « de maintenir le duc de Nevers en possession des duchés de Mantoue et de Montferrat contre les prétentions opposées de l'Empereur, du roi d'Espagne et du duc de Savoie ». Le docteur Noulet, à qui nous empruntons ce détail, a été le dernier possesseur des manuscrits complets de Valès. Parmi ses œuvres, très incomplètement éditées sous Louis XIV, figure une traduction des satires de Perse, ainsi que celle des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile. Il traduisit d'abord et parodia ensuite l'*Enéide*. Par une coïnci-

Martin, Jean Coste et Brugié, ne sont ni les moins connus ni les moins attachants de l'histoire littéraire du Midi pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Favre n'avait donc pas de raison grave pour s'abste-

dence assez singulière avec l'œuvre de Favre, il ne parut en 1648 que les quatre premiers chants de ce travestissement. Les huit autres, qui étaient en la possession du docteur Noulet, sont, depuis la mort du savant méridionaliste toulousain, passés en des mains inconnues.

Pierre Cléric, l'auteur du *Placet as Pouliciens*, sur la malpropreté des rues de Béziers, et des *Freros quistous*, qui sont la satire des ordres mendiants, appartenait à la compagnie de Jésus. Il en est de même du limousin Lacombe, de qui la *Moulinado* s'apparente souvent à Favre au double point de vue de l'agrément et de la facilité du vers.

Le Père Vigne, qui fut, en août 1792, une des victimes de la Révolution à Aix-en-Provence, faisait partie de l'ordre des Minimes.

Claude Peyrot prieur de Pradinas en Rouergue; Sage, Jean Coste, de Béziers; Antoine Brugié et Girardeau, l'auteur probable des *Macarienes*, relevaient, au contraire, du clergé séculier.

Avant de mourir à Montpellier, avec le titre d'« homme de lettres », l'auteur de la *Partido de mar*, l'abbé Marc-Antoine Martin, de Ceilhes, près Béziers, avait appartenu au prieuré de Saint-Barthélemy-d'Arnoye, à l'ordre des capucins, au clergé séculier et, enfin, au clergé constitutionnel.

On voit, par ces divers noms, que les milieux ecclésiastiques les plus différents participèrent, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, aux libertés de langage reprochées parfois au prieur de Sainte-Croix de Celleneuve.

nir de rimer en languedocien la facétie qui avait dû lui être racontée à Cournonterral, encore que l'*Apologie pour Hérodote* de Henri Estienne eût, deux siècles avant lui, donné du même conte[1] une version trop sommaire, mais qu'il est essentiel de placer sous les yeux du lecteur :

« Lequel conte récité par Erasme (comme j'ai dit) j'accompagnerai d' vn qui vient tres bien à ce propos, et m'a esté donné en payement ou plustot en eschange de cestuy-là par vne damoiselle de Lorraine, se sentant bien assez priuée de moi. C'est qu'vn qui preschait en vn village du dit pays de Lorraine, apres auoir remonstré a ses

[1] Par l'intermédiaire du docteur Adelphe Espagne, M. William-C. Bonaparte-Wyse en fit l'objet d'une communication à la *Société pour l'étude des langues romanes*, mais les droits de la première constatation sont depuis longtemps acquis à Raymond Martin et à ses *Loisirs d'un languedocien* (Montpellier, Sévalle 1827, in-8°).

Ce recueil, qui est précédé d'un « Essai historique sur le langage vulgaire des habitants de Montpellier », donnant, sous son n° 14, trois extraits de Favre, contient, pages 289-292, une imitation en vers français du *Sermon de Monsieur Sistre*. C'est la plus ancienne que l'on connaisse.

L'histoire narrée dans l'*Apologie pour Hérodote* fut reprise à la fin du dernier siècle par Robbé de Beauveset (1712-1792) et ensuite par Jean-François Guichard (1731-1811) ; mais, si le thème reste identique dans les vers des deux rimeurs, rien n'y décèle l'imitation du *Sermon de Monsieur Sistre*.



auditeurs, qu'ils iroyent en enfer s'ils ne s'amendayent: Et quel pensez-vous, dit-il, que soit enfer? Voyez-vous ce trou-la? il est bien puant, mais le trou d'enfer est encore plus puant. Or il faut noter que ce trou qu'il monstroit, estoit le derriere du sonneur de cloches du village qui s'estoit accordé avec lui de jouer ceste farce[1] ».

En réalité, l'abbé Favre a utilisé, soit à Cournonterral même, soit plutôt à Celleneuve, ainsi qu'on le verra plus loin, le thème probablement localisé à Saussan par celui qui en est devenu le principal personnage.

Le « Sistre » du conte n'est point, en effet, imaginé pour rimer plus aisément avec le village de Vauvert-sur-le-Vistre où il était né. On trouve à Saussan un « prieur » nommé Georges Istre (par corruption Georges Sistre) qui y exerça le ministère paroissial de 1708 à 1732, sous le titre de vicaire-perpétuel. Istre mourut à Montpellier en 1739.

Simon lui-même n'est pas une invention de Favre: il a bel et bien vécu, et le registre des décès de Saussan porte fréquemment sa signature. Il

---

[1] *Apologie pour Hérodote ou traitté de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*. Lyon, 1592, livre I, chap. XXXVI, pag. 465.

était traçeur, c'est-à-dire maçon de son état, et il mourut le 24 août 1721[1].

La possibilité, pour le *Sermon de Monsieur Sistre*, d'avoir reçu sa forme actuelle à Celleneuve plutôt qu'à Cournonterral, semblerait découler d'un pas-

---

[1] Ces détails résultent d'une enquête locale ouverte en 1883 par le Comité du premier centenaire de la mort de Favre et d'une lettre à nous adressée, le 4 janvier de l'année suivante, par M. l'abbé Duviols, curé de Saussan :

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

Malgré toutes mes recherches, je ne puis vous donner que de faibles détails sur M. Georges Istre, prieur de Saussan.

Je lis d'abord dans le registre de l'époque : *Controlé pour serv. à la paroisse de Saussan pendant l'année 1708 seulement, et à payer en double droit 30 sols l'année dernière 1707 : attendu que le registre n'a pas été controlé. M. Istre, nouveau curé, ayant protesté de se faire rembourser vingt sols par les héritiers de M. Maduron, son prédescesseur. à Montpellier le 16 Mars 1708, reçu quarante sols*. signé (*Illisible*).

Donc, M. Istre serait venu à Saussan en 1708.

Plus loin je lis encore : *L'an mil sept cens dix-huit et le vingt-huitième du mois de janvier, Françoise Nouguière, veuve en secondes noces de Monsieur Antoine Istre, mon père, agée d'environ quatre-vingts ans, décédée le jour d'hier, a été ensevelie au cimetière de céans ; présents :* srs Pierre BONNIER et Martial LINGÉ, *signés avec nous*. — Signés : M. LINGÉ, BONNIER, ISTRE, vicaire perpétuel de Saussan.

Dans le même registre je trouve encore la sépulture du fameux Simon : *L'an que dessus* [1721] *et le vingt quatrième du mois d'août, Antoine Simon, trasseur, âgé d'environ soixante-onze ans, décédé le jour d'hier, a esté enseveli au cimetière de*



sage de l'*Eneida*, où l'on trouve l'écho du prône qui nous occupe et des détails qui auraient pu être ajoutés à l'histoire du curé de Saussan.

---

céans ; présents : *s*[r] *Martial Lingé et s*[r] *Louis Arles, signés avec nous*. — M. LINGÉ, L. ARLES, ISTRE, v. p. de Saussan.

Ici je ferai remarquer que tout le monde attribue le sermon en question à M. Favre, et depuis quatre ans que j'ai été envoyé comme curé à Saussan, j'ai toujours entendu dire aux anciens du pays qu'il en était l'auteur. Au reste, tout ce qui est raconté dans cette pièce correspond très bien à la réalité, soit pour le banc des Simons, qui se trouvait, il n'y a pas longtemps encore, tout près de l'ancienne porte à côté du bénitier, soit pour sa femme Louise, qui, au dire de tous, était la gouvernante du Curé. Il est facile de constater les rapports fréquents qui devaient exister entre M. Istre et Simon, car le plus grand nombre d'actes ou de délibérations se trouvent signés Istre et A. Simon.

Voici enfin le dernier acte signé par M. Istre :

L'an mil sept cent trente deux et le quatrième jour du mois d'août Jean Cournut, agé de quatorze jours, décédé le jour d'hier, a esté enseveli dans le cimetière de céans ; présents : *s*[r] *Jacques Gontier, premier consul et s*[r] *Jean Coulondre, signés avec nous.* — Signés : GONTIÉ, COULONDRE, ISTRE, v. p.

Le registre porte encore un acte de l'écriture de M. Istre qui n'est point signé : *Sépulture de Jeanne Michele, V*[e] *d'Antoine Linger, du premier jour de septembre 1732*, époque à laquelle M. Sabatier serait venu remplacer M. Istre. M. Istre demeura-t il à Saussan ? Je l'ignore ; certains disent qu'il séjourna ici, d'autres le nient ; toutefois, une mention de décès que j'ai sous les yeux est ainsi conçue :

L'an mil sept cent trente neuf et le vingt et sept ou le vingthuit du mois d'août, mourut, et fut enterré à Montpellier

Il s'agit de la rencontre que la flotte d'Enée fait du cyclope Polyphème :

Dau tems que lachava aquel mot,
Au grand plesì das gents de Troia,
Per rabatre un pau nostra joia,
Polifema, embe sous esclops,
Tira de fioc, chapla de rocs ;
Se trova un chaine, lou desquilha,
Se servìs d'un pin per bequilha,
E nous mostra l'estuit d'un iol
Pus large e pus founzut qu'un triol.
» Chacun de veire aquel infama,
— « Dieu garde moun cor e moun ama, »
Disen tout bas en nous segnant,
E, sus aco nous n'elouegnan
Lou pus lestament qu'es poussible.
» En idoulant d'un toun terrible,
A la mar lou grand bourniquel
Anava lavà l'escraussel
Que li avien fach, dins sa visita,

M. Georges Istre, prêtre et mon prédescesseur immédiat dans la vicairie de Saussan. — Signé : SABATIER, v. p.

Daignez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

P. DUVIOLS.

Cette lettre fut publiée dans le *Journal illustré du Centenaire de Favre*. Montpellier, Grollier et fils, 1884, in-folio, p. 29.

Sus lou front Ulissa e sa suita.
De l'abima lou pus proufound
Lou gusàs toucava lou found,
E de l'aiga ounte trepilhava,
Tout escàs soun cueu se moulhava.
» Ah ! ma bela Dama, ounte sias,
Quand moustret aquel gros cueulàs,
N'auriàs pres las ancas bourrudas
Per dos mountagnas das pus rudas,
E la rega qu'era au mitan
Per lou refectouer de Satan.
Lou tout pudent, poudès be creire,
Mais pourtant una causa à veire,
Car aco soun de raretats
Que pertout se rencontroun pas,
Trop urous lou naturalista [1]
Que n'en poudriè prene una vista;
Dieu sap coussì se carrariè
E couma vous ou couflariè.
» Nautres que metian mens de glouera
A brilhà dins parelha istouera
Qu'à fuge en nous tapant lou nas,
Sans prene regla ni coumpàs,
Per saupre au juste quinta talha

[1] Dût le lecteur trouver l'induction plus subtile qu'il ne convient, le mot de *naturalista* reporte par la pensée à Broussonnet, qui fut un des élèves de l'abbé Favre et à sa curieuse *Histoire naturelle de quelques espèces de moines* publiée en 1784.

Aviè tout aquela quincalha,
En tant pau de bruch que pouden,
Meten à la vela, e prenen
Embe nautres Achemenida.
» Lou moustre, qu'aviè bona ausida,
Miracle quand noun nous aget
De la façoun qu'arpateget.
» A mesura que se courbava,
Lachet un pet qu'empouisounava,
E que cuget embousounà
L'Italia e lou mount Etnà.
La mar n'en ferniguet de crenta,
E sus la plaja, à beles trenta,
Lous coumpagnouns d'aquel pudent
S'assembleroun dins lou moument[1].

[1] Avant de quitter le *Sermon de Monsieur Sistre*, remarquons que le manuscrit de la Bibliothèque de Montpellier est d'une écriture tout à fait différente de l'écriture de Favre. Ses caractères dialectaux ne sont pas semblables à ceux des manuscrits autographes du poète; le texte de la pièce est enfin loin d'être conforme au texte traditionnel que tout le monde connaît en Languedoc.

On pourrait, à première vue, se croire en présence d'une satire locale et personnelle, comme les ecclésiastiques du dernier siècle s'en permettaient souvent, et supposer qu'une copie anonyme (celle que l'on conserve à la Bibliothèque de Montpellier) en fut donnée à l'abbé Favre, lorsque sa nomination à la cure de Cournonterral et ensuite au prieuré de Celleneuve, l'eut directement rapproché de Saussan. Trouvée dans les papiers de notre poète, au moment de sa mort,

On terminerait volontiers l'*Eneida de Cela-nova* au récit des noces de Didon et d'Astyanax, mais les derniers vers du quatrième livre indiquent que Favre ne l'entendait pas de cette façon et qu'il se proposait de rimer en languedocien l'établissement du fils d'Anchise en Italie. Aurait-il suivi jusqu'au bout la trame épique de Virgile? L'aurait-il modifiée ou compliquée par des transformations semblables à celles que venait de prendre sous sa plume les amours de Didon et d'Enée? On ne peut que se poser la question. Ce qui, dans tous les cas, ne prête pas à doute, c'est l'abondance extrême d'un travestissement qui n'en est pas toujours un, car l'auteur s'émeut bien souvent et marque alors d'une empreinte personnelle, parfois même d'une véritable fleur de poésie, des détails où Scarron et ses imitateurs méridionaux n'auraient vu qu'une matière à de burlesques inventions.

Favre, d'ailleurs, semble avoir moralement fléchi dans cette œuvre : sa plaisanterie légère, mais incisive et nette, dans *Jan-l'an-pres*, l'*Odyssée* et le

elle lui aurait été attribuée gratuitement par le premier éditeur.

Telle fut d'abord la conjecture qui nous parut la plus probable. Nous y renonçâmes en 1895, à la suite d'un ensemble de constatations qui ne laissait aucune place au doute.

Siege de Cadaroussa devient amère, intensive et pessimiste ; il raille plus souvent que de coutume et de raison les femmes et les jeunes filles, le clergé séculier et le clergé régulier ; qu'il fût ou ne fût point gallican, l'Eglise, ou pour mieux dire quelques-uns des abus de la Cour de Rome, n'échappent point à la causticité de ses rimes, détail qui, à cette époque, n'était point exclusif d'un catholicisme réel et sincère[1].

Au total, les pages hâtives et un peu forcées de l'*Eneida de Cela-nova* attestent, avec le désir de distraire l'intendant de la province de Languedoc, de donner peut-être satisfaction aux tendances de son entourage en matière ecclésiastique et disciplinaire, la trace des soucis incessants du poète, des découragements qui le gagnaient aux approches de la vieillesse, ou lorsqu'il constatait l'inutilité des efforts qu'il avait faits pendant si longtemps pour triompher de sa « mauvaise étoile » et mieux asseoir l'avenir de son neveu[2].

---

[1] Il nous paraît utile de noter ce détail, de crainte que l'on ne fût tenté d'en exagérer la portée.

Ceux qui ont lu les *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, par les abbés Banier et Lemascrier, savent mieux que personne que le clergé français du XVIIIe siècle traitait souvent de très haut, parfois même comprenait mal, les habitudes et le tour d'esprit des clergés de l'Espagne et de l'Italie.

[2] L'*Eneida* a pour la première fois fait partie de l'édition

Le manuscrit du *Trésor de Substantion* soulève moins de questions de détail que le *Sermon de Monsieur Sistre* et l'*Eneida*.

Il existe deux rédactions de ce vaudeville. La

---

que Martin donna des œuvres de Favre, mais il s'en faut de beaucoup que le texte en soit complet.

Non content de substituer, comme à son ordinaire, les formes du langage de Montpellier à celles du langage de Sommières, Martin, agissant probablement à l'instigation du libraire Virenque, qui ne se souciait point d'ajouter les frais d'un cinquième volume à ceux des quatre déjà publiés, supprima tous les détails épisodiques que comportait le manuscrit de la Bibliothèque du Musée-Fabre, le seul qui soit de la main de l'auteur.

C'est ainsi que des vers bien connus du premier chant :

Ieu que noun cante ni noun sible
Que quand i'a quicon de terrible,
Temouen la vila qu'au Coumtat
Assieget un vice-legat,
Ome à faire man bassa à taula
Sus vint capous de Rocamaula,
Ioi vau cantà lous petassauts,
La malurança e lous assauts,
Qu'aget un prince de Frigìa
En caminant vers l'Italìa...

jusqu'aux vers sur Romulus et Remus :

De sa raça, una relijousa,
Pecaire, touta vergougnousa,
Escullarà dins un maset
Remus embe Roumeluset....

l'édition de Virenque a fait sur le texte du Musée-Fabre une

plus connue est celle qui a été popularisée par une foule d'éditions, qui a été deux fois illustrée par Edouard Marsal et représentée de temps à autre sur les divers théâtres de Montpellier. Elle con-

---

économie de plus de deux cents vers.

Martin et Virenque ne pourraient être innocentés de ces mutilations que si l'on découvrait un manuscrit autographe moins complet que celui que nous venons de citer.

A titre de spécimen, voici l'un des morceaux qui manquent à l'édition dont il s'agit:

Avès-ti pas vist quauquas fes,
Quand dous pelucards se soun pres
Per lous pèusses dins una plaça,
Couma li vai la populaça?
Tout s'enfioca, tout li courrìs
E, sans saupre de que s'agìs,
A cops de trinca, à cops de pala,
La batesta ven generala.
Mais s'adounc quauqu'un d'un grand er,
Per esemple, un ancien frater,
Se mostra davans sa boutiga,
Fin de garguil e de coutiga!
Tout s'enfugìs ou fai l'acord,
De la pòu qu'an de soun raport.
Antau seguet lèu dissipada
Das vents la troupa espaurugada,
Quand veget Neptuna, irritat
Dau nectar que li avien gastat!

Ils ont été publiés pour la première fois, pag. 79 de l'« Armanac mount-pelieirenc » de 1894, sous le titre de *Lous dous pelucards*.

stituerait le dernier mot de l'auteur, si l'on pouvait être certain que Brunier n'en a pas modifié les couplets et les scènes. Sur la langue, tout au moins, le doute n'est pas permis : le rédacteur en chef du *Véridique* a précédé Martin dans la voie de défiguration dialectale et littéraire qui devait aboutir à l'édition publiée par Virenque en 1839.

A côté de cette rédaction du *Trésor*, se trouve celle dont la Bibliothèque du Musée-Fabre possède le manuscrit. Elle a été copiée par notre prieur à l'intention du chevalier de Saint-Priest, fils de l'intendant de la province de Languedoc. Deux dédicaces la terminent, — l'une en vers latins, l'autre en vers français — qui ont été, plus peut-être que le manuscrit lui-même, négligées par les romanistes et les bibliographes.

On trouvera le second de ces envois à la fin de notre quatrième volume ; les vers latins, les seuls que l'on connaisse de Favre, sont ainsi formulés[1] :

SUPERIORIS OPUSCULI EQUITI MELITENSI[2] NOBILISSIMO
DE SAINT-PRIEST, DEDICATIO

Ingenii cum gaza tui superaverit annos,
Et tibi sit, puero, mens cumulata viri :

[1] Il ne peut guère être question d'alléguer les quelques vers latins glissés par Favre dans la dédicace de l'*Odyssée*.

[2] L'ingéniosité des éloges que Favre adresse à la famille de Saint-Priest sort très rarement des limites de la recon-

Tantaque prœclarâ teneas ab origine ; nostri
Vix sinis obsequii pignus olere nugas.
Parce tamen, quid ? Aristophanem gens attica tempsit,
Quamvis eximio conspicienda sale ?
Nondum sperne jocos : œtati consule risu :
Do puerile senex, mitte senile puer.

---

naissance personnelle. Il ne déroge à la règle qu'à propos du frère de l'intendant, François-Emmanuel, comte de Saint-Priest, lieutenant-général des armées du roi, ambassadeur à Constantinople, puis à la Haye, enfin ministre-secrétaire d'État et ministre de l'Intérieur dans les cabinets constitutionnels de Louis XVI :

D'aquì faudrà faire un tour à Bisança.
Ben li riren de veire lou turban
Pres couma un rat jout lou capel de Franca,
Malta à la Porta encantà lou Divan
E, dins sa cour, un cretien d'empourtança
Dech ans de suita enclausì lou Sultan !

François-Emmanuel de Saint-Priest avait produit en 1752 ses titres de noblesse pour entrer dans l'ordre de Malte ; de là la mention : *Malta à la Porta* et l'exemple suivi par son neveu aux environs de l'année 1780.

Pendant son ambassade à Constantinople, il avait largement contribué à la conclusion du traité par lequel la Turquie céda la Crimée à l'impératrice Catherine II. Telle fut l'origine de la grande faveur dont il fut plus tard l'objet en Russie. Ses enfants en bénéficièrent avec lui.

Voir la publication, par M. de Charpin-Feugerolles (*Revue Lyonnaise*, 4e année (1884), tom. VII, pag. 1 et suiv.), des *Souvenirs du comte Armand de Saint-Priest,* fils de l'ambassadeur de Louis XVI à Constantinople.

Aussi bien que sa paraphrase française, le *puerile senex* laisserait croire que cette copie du *Tresor* vit le jour à Celleneuve. C'est, d'ailleurs, celle que nous suivons plus loin en la complétant au bas des pages par les variantes de Brunier [1].

Des lettres que Favre écrivit à son neveu, la dernière que l'on possède est du 19 janvier 1782. Elle montre que le chevalier de Saint-Castor avait adressé à son oncle une missive qui se ressentait forcément de la période de tracasseries judiciaires créée autour de lui :

« Quelqu'amers que soient pour moi les reproches que tu me fais sur mon silence, je te les pardonne ; mais je ne te passe pas également certaines craintes que tu ne peux concevoir qu'avec la dernière injustice, et dont tu n'as pas craint de me régaler. Ah ! mon ami, laisse dévorer quelques chagrins prêts à finir à un cœur dont tu pris possession pour l'éternité en naissant, et ne le déchire pas toi-même, tandis que son silence est un témoignage de sa tendresse pour toi.

[1] Quelle que soit sa date récente, le texte envoyé au chevalier de Saint-Priest ne saurait prétendre au titre de dernier et définitif manuscrit de l'auteur. Favre fut toute sa vie en travail perpétuel de révision et de correction sur lui-même. Nul n'a plus constamment suivi le vers de Despreaux :

Polissez-le sans cesse et le repolissez.

»J'ai pris vivement part à la perte que Madame de M... vient de faire dans la personne de M. son grand-père. Je connais trop les sentiments de cette âme bien née pour douter un moment de l'impression que cette triste nouvelle a dû lui faire. Ce qui pourra peut-être aider à sa consolation, dans les circonstances présentes, c'est qu'elle et toi vous trouverez plus d'acheminement à votre repos et un obstacle de moins à surmonter pour y parvenir.

»Je fis voir dernièrement à M. de Saint-Priest la copie de l'arrêt rendu en faveur de Madame de M... et de sa fille au Parlement de Paris. Voici de mot à mot ce qu'il me dit à votre sujet: «Leur séjour à la petite ville où ils sont est un temps perdu, et ils pourraient le mieux employer. Leur affaire demande du mouvement et de l'énergie. Avec un titre aussi sûr et aussi légal que cet arrêt, il ne dépend que de Madame de M... de se faire payer par le procureur fondé de sa partie adverse, mais il faudrait pour cela qu'elle se rendît elle-même à Paris pour en presser l'exécution. Il faut encore qu'elle s'empare de sa fille, dont elle est tutrice naturelle et qu'on ne peut lui refuser, non plus que les 1200 fr. de pension, sous aucun prétexte. Le sort de cet enfant est d'autant plus important pour la mère, qu'en cas de mort elle est son héritière naturelle, si l'enfant décédait après le père. Pour votre neveu, je lui vois perdre sa place dans les gardes du corps, s'il ne va servir au quar-

tier. Je sais fort bien que leur voyage en Amérique est inévitable, mais il n'est rien moins que pressant ; qu'ils fassent leurs affaires en France, et je me fais fort, après un quartier de service, d'obtenir du prince de Tingry un nouveau congé aussi long que celui qu'il a eu, et qui est sans doute près d'expirer.»

»Voilà, mon ami, sur quoi je vous prie de méditer sérieusement l'un et l'autre. Quant à moi, l'avis me paraît prudent, mais je crains qu'il ne soit pas de votre goût. Quoi qu'il en soit, venez entre mes bras, mes chers enfants ; je vous enverrai l'argent nécessaire pour votre voyage sur votre prochaine réponse ; nous nous consulterons ici en bons amis, et je tâcherai d'épargner à ma chère nièce tous les désagréments des démarches que les conjectures semblent exiger qu'elle fasse. En attendant, vous pourrez charger Mme Fontan du précieux dépôt de la jeune Adélaïde, et je serai très-exact et très-ponctuel à fournir à son petit entretien, comme à vous racquitter avec cette dame, si vous lui devez. Je vous veux un peu de mal de ce que vous ne m'éclaircissez jamais sur l'état de vos finances. Il devait vous venir quelque argent de deux côtés ; dis-moi, mon ami, si vous en avez reçu. Un peu de détail, je te prie, sur cet objet : la médiocrité de ma fortune et surtout l'état actuel et critique de mes affaires l'exigent. Allons, mes chers enfants, un peu de courage ; il nous

en faut à tous, mais j'en ai assez bonne provision pour vous en donner...

»Je vous crois un peu joués par les parents de M. de M...; mais venez vous convaincre ici tous deux que vous ne l'êtes point et que vous ne le serez jamais par les tiens. Venez, ta mère et moi, nous ne vivons que par cette douce espérance. Adieu, prompte réponse, bon voyage ensuite, et la joie amènera la santé à toute la petite colonie. Comme je te suppose entre les deux objets les plus aimables et les plus aimés, cent brassades de notre part à droite et à gauche. Adieu.

»FAVRE DE St-CASTOR.

»A Celleneuve, le 19e janvier 1782.»

Tant de soucis et de préoccupations expliquent mieux que de longs commentaires les railleries un peu forcées de l'*Eneida de Cela-nova* et les retours mélancoliques que Favre fait vers des temps plus heureux. Il dut être confirmé dans ces dispositions par la fin de la mère du chevalier de Saint-Castor qui mourut le 20 février 1782, peu de temps avant le départ de son fils et de sa bru pour les colonies[1]. Ceux-ci avaient, en partant, laissé leur

[1] La veuve d'Etienne Fabre se nommait Catherine Lapointe. Il n'y a pas de traces dans les registres de l'état civil que le chevalier de Saint-Castor soit venu à Celleneuve à l'occasion de la mort de sa mère.

petite fille Adélaïde entre les mains de Madame Fontan. Favre la fit venir au presbytère de Celleneuve, où elle resta jusqu'au décès de son grand-oncle, survenu le 6 mars 1783, entre onze heures du soir et minuit, à l'âge bien peu avancé de cinquante-cinq ans.

Les circonstances de cette mort ne peuvent être omises, car elles sont la consécration d'une vie usée tout entière au service de sa famille et de ses proches. Déjà gravement atteint, l'abbé Favre fut appelé pendant la nuit pour porter les derniers sacrements à l'un de ses paroissiens. N'écoutant que son devoir, il se leva, alla visiter le moribond et contracta à son chevet la maladie qui devait l'emporter lui-même. Le malade en réchappa.

Voici l'acte de décès dressé à Celleneuve :

« L'an que dessus [1783], et le 8e de mars, messire Jean-Baptiste Favre de Saint-Castor, prieur-curé de Sainte-Croix de Celleneuve, âgé de cinquante-cinq ans, décédé le 6 du dit mois, entre onze heures et minuit, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise, a été inhumé dans le chœur de l'église, sous le banc des chantres. Présents : MM. les curés de Lavérune et de Grabels, et le Révérend Père Jean, capucin, vicaire de la dite paroisse, Pioch, curé de Juvignac, etc.[1] »

[1] Le successeur de Favre à Celleneuve fut J.-B. Claparède. Nommé le 10 mars 1783, il donna sa démission au bout

Aucune inscription extérieure ne fut placée sur la tombe. Cent trois ans après, le 19 juillet 1886, le Comité du premier centenaire de la mort du poète, ayant à sa tête Camille Laforgue, Hyacinthe Verdaguer, l'illustre auteur de l'*Atlantide*; l'abbé Paul Henry, délégué de l'évêque de Montpellier; l'abbé Avinens, curé de Celleneuve; Justin Pépratx, de Perpignan; Joseph Pin y Soler, de Barcelone, et celui qui écrit ces lignes, fit dresser l'inscription suivante sur une des faces intérieures de l'église, à l'endroit même où la tradition disait que le poète avait été enseveli :

---

d'un mois et fut remplacé, le 14 avril suivant par J.-P. Caffarel, curé de Castelnau, le même peut-être qui, en 1763, avait succédé à l'auteur du *Trésor de Substantion*.

« A la mort de Favre, sa nièce fut probablement confiée à une sœur du poète qui tenait une couture sur le plan de l'Om à Montpellier. Dans l'intervalle, le neveu et sa femme moururent en Amérique (Paulinier) » ; la sœur de Favre mourut aussi. La Révolution survint. « Jeune, jolie, bien faite, douée d'une voix ravissante, Adélaïde de Saint-Castor n'eut que trop d'occasions d'écouter les voix de la séduction. Elle quitta Montpellier. Longtemps après, elle y repasse, loge à l'hôtel du Midi avec un grand train de luxe et convie à diner avec elle les bons paysans qui étaient allés la chercher à Pau dans son enfance et l'avaient choyée pendant son séjour à Celleneuve. C'est la dernière trace qui reste d'elle et c'est à cela qu'aboutirent tous les soucis, toutes les sollicitudes du bon curé pour sa famille » (Note communiquée par M. Léon Gaudin).

Tout lou tems qu'ai viscut en aqueste terraire
Ai soustat dins son dòu, dedins soun michant sort,
Paire, maire, nebout, sorre e cougnada e fraire;
Ai ensegnat sa vìa à l'enfant dau pescaire,
Dau bouirac, dau marchand, dau pastre e dau lauraire
E, davans m'adralhà vers lou celeste port,
Vers lou lum que jamai counouguet damoussaire,
Pregue lou soubeiran e juste counsoulaire
De gardà soulament memoria de ma mort !

(Février 1895). Alph. ROQUE-FERRIER.

NOTE ADDITIONNELLE

Les notes que l'on vient de lire et les textes qui suivent représentent ce que l'on connaissait de la vie et des œuvres de Favre au moment où la publication de celles-ci fut décidée par la *Société des langues romanes*. Quatorze années s'étaient écoulées entre l'impression du premier volume et l'apparition du troisième, lorsque des recherches entreprises à Montpellier et sur d'autres points du Midi permirent de supposer que, si les manuscrits retrouvés par Brunier avaient disparu, leur perte n'était pas irrémédiable. La collection, d'ailleurs incomplète, du *Véridique*, qui existe à la Bibliothèque du Musée-Fabre, mit d'abord entre nos mains des « Pensées diverses », quatre Odes d'Horace en vers français, une dédicace de l'*Odyssée* à Sancho-Pança, un prologue pour les *Soirées de la Vaunage*, ainsi qu'une polémique anonyme sur les mérites respectifs de Favre et du comte Daru, en tant que traducteurs du poète de Tibur [1]. Une trouvaille faite le 6 mai 1892 chez M. Joseph Calas, libraire à Montpellier, nous fit connaître, en même temps que les vers languedociens de Brey, de Guilleminet et de Ratte, un nouveau texte de l'*Odyssée* et un autre du *Trésor de Substantion*, probablement copiés dans les bureaux de l'intendant de la province de Languedoc [2]. La bibliothèque

---

[1] Voyez *Félibrige latin*, tom. II, pages 5 et suivantes (année 1891).

Ces trouvailles avaient été annoncées en 1890 par l'une des chroniques du même périodique, tom. I, pag. 215-216.

[2] Voyez *Félibrige latin*, tom. X, pag. 39-44 et 129-134.

municipale de Narbonne nous apporta son contingent de révélations. Enfin, grâce à M. Armand Bories, il nous fut donné de parcourir, en mars 1895, deux volumes manuscrits faisant partie de la collection autographe, et jusqu'alors absolument inconnue aux méridionalisants, des « Œuvres de Saint-Castor » — tel était leur titre — copiées par l'auteur lui-même pendant les loisirs de ses dernières années [1].

M. Bories nous communiquait, en outre, trente et une lettres écrites par Favre au chevalier de Saint-Castor, du 4 juillet 1774 au 29 juillet 1782 [2], une lettre à Malide et un portrait nouveau découvert à Paris.

Il était alors impossible de rééditer les trois volumes imprimés de 1878 à 1892, en conformité du plan dressé deux ans avant la première de ces dates.

Toutefois un ensemble de documents si considérables, ainsi que l'étendue des variantes qui en résultaient pour quelques-unes des œuvres du poète languedocien, nous imposait le devoir de joindre à l'édition entreprise sous les

---

[1] Les résultats de cette trouvaille furent rendus publics le 21 mars 1895 en séance ordinaire du *Félibrige latin*.

La presse locale les signala presque immédiatement en reproduisant le procès-verbal de cette réunion. Voyez l'*Eclair* et le *Petit Montpellier* du 25, la *Dépêche* du 26 et la *Vie Montpelliéraine* du 31 mars, le *Petit Méridional* du 1er avril et la *Revue des langues romanes* du mois de juillet.

[2] Celle de ces lettres où il est fait mention du passage à Montpellier de Joseph II et du comte de Provence (depuis Louis XVIII) a été reproduite dans le *Montpellier* (no du 18 octobre 1896).

J'ai, en outre, dans une des séances du *Félibrige latin*, fait une communication orale sur des vers français écrits par Favre à l'honneur de Louis XVI.

auspices de la *Société des langues romanes*, une édition complémentaire, comprenant, avec les œuvres inconnues en 1890, celles qui, à l'exemple de l'*Opera d'Aubais,* ont subi de trop grandes modifications pour ne pas être rééditées en entier[1].

Il nous est agréable de dire ici qu'après avoir largement pourvu à la bibliophilie de l'édition première, MM. Camille Coulet et fils ont bien voulu promettre aux méridionalistes l'édition complémentaire des œuvres languedociennes et françaises du prieur de Celleneuve.

En un temps où les publications méridionales ne rencontrent pas toujours l'intérêt qu'elles méritent, la décision des libraires-éditeurs qui ont mis leur nom au bas des réimpressions de d'Aigrefeuille et de Platter, des mémoires de Delort et des savantes recherches de Mlle L. Guiraud, ne saurait être trop signalée.

A raison des questions assez compliquées qu'elles soulè-

[1] Le texte de l'*Opera d'Aubais*, tel qu'il est reproduit plus loin, émane de Brunier, et aucun manuscrit, autographe ou non, n'avait jusqu'en 1895 permis de contrôler son exactitude.

On peut voir par le texte publié *Félibrige latin,* VI, 202 et suiv., que, si l'intrigue et les personnages du vaudeville restent les mêmes, le dialogue, surtout dans les premières scènes, a subi de si profondes modifications qu'il est difficile de ne pas y voir une pièce nouvelle.

L'imitation des procédés de Molière est évidente dans la scène initiale, et le grand comique ne l'aurait pas désavouée. Il y aurait certainement reconnu une partie de son « bien ».

Sur d'autres points, le dialogue acquiert des qualités de force et d'ironie intensive. qui relevèront encore, s'il est possible, la bonne opinion que l'on avait de Favre comme prêtre et comme lettré.



vent, il nous a paru sage de réserver à l'édition complémentaire : 1° La traduction de la première satire d'Horace, reliée avec l'un des manuscrits de la Bibliothèque du Musée-Fabre, quoique son authenticité ait été justement contestée par Martin ; 2° les *Observations sur le poème de l'Agriculture*, de Rosset (voyez plus haut, p. XXXV), et enfin 3° l'étude de la langue et de la graphie de notre poète qui oscillèrent constamment entre le langage de Sommières et celui de Montpellier, mais qui, grâce aux dernières découvertes, sont désormais assises sur des documents indiscutables, s'appliquant aux périodes les plus diverses de sa vie

Nous ne saurions terminer ces lignes sans reconnaître tout ce que l'édition actuelle doit à M. Léon Gaudin, à ses vastes connaissances comme à sa constante et persévérante amitié. M. Gaudin a bien voulu fournir une part très large des renseignements qui constituent notre notice, des textes nouveaux qui la suivent (*La pastorale de la naissance de Jésus-Christ*, par exemple) et des indications qui nous mirent sur la trace des manuscrits trouvés de 1890 à 1895. Qu'il nous soit permis de joindre à l'expression d'une gratitude déjà vieille d'un quart de siècle le regret que le savant bibliothécaire de la ville de Montpellier se soit vu forcé de décliner, au nom des plus impérieuses obligations de travail, l'honneur que lui avait fait la *Société des langues romanes* en le chargeant avec nous des intérêts littéraires du prieur de Celleneuve. Le catalogue des livres de la ville de Montpellier y eût perdu peut-être quelques-uns des volumes qui l'ont classé parmi les répertoires les plus précieux de la science bibliographique ; l'édition des œuvres de Favre y eût certainement gagné !

(31 août 1900). R.-F.

L'OPERA D'AUBAIS



EPITRA DEDICATOUERA

A MADAMA LA MARQUISA D'AUBAIS

Embe plezì, Madama la Marquisa,
Chacun vous rend soun oumage à sa guisa,
Lous uns de lion, lous autres, pus erous,
Per vous l'oufrì soun pus proche de vous.
Ieu, per malur, de la premieira banda,
Sus lou papiè vous mande moun oufranda.
Proujet ardit, quoueque ben naturel.
Mais que voulès? un camì tant nouvel,
Per vous moustrà jusqu'ounte vai mon zela,
M'a counvengut, amai siè bagatela;
Me soui sounjat que tout autre mouien
A moun dessen servirià pas tant ben
Qu'aquel d'aquìs; aicì couma resounc,
E crese pas que degus s'en estoune:

— « Aquela Dama, ai dich, parlant de vous,
A força esprit, n'a pas mens de bon goust,
E ieu pas res; cepandant de ie plaire,
Ai resoulut. De que faudrà dounc faire?
Un madrigal? un pichot sounet? noun.
Soui pas prou fin..... Se vau, dau bèu jargoun,
Per sa louanja enboucà la troumpeta,
De vint badals pagarà ma sourneta;
Dirà'n francés : *Maudit soit l'écrivain!*
Il était gris, c'est un effet du vin;
Car, de quel droit cette maudite bête
Par ses fadeurs vient me rompre la tête?
Aurié resoun : usen d'autres ressorts;
Nostre patouès es un drolle de cors;
Ela aima à rire e cercarà pas nouesa
As premiès vers d'una musa patouesa.
Acò's ben dich; un tour ouriginal
Vòu cent fes mai qu'un coumpliment banal;
E lou francés n'en fournis pas pus d'autres.
En coumpliments vous an tout dich à vautres,
E tant souvent que vous i' acoustumàs.
Es vrai, Madama, es vrai qu'ou meritàs;
Mais tel anfin d'alhurs pot estre en plaça
Que de ma part aurié michanta graça.
Un Vaunajòu n'es pas un grand douctou;
A be bon cor; mais, vostre servitou,
De que servìs lou bon cor sans la lenga?
Ie cau be jougne un tant-si-pu d'arenga.
L'arenga es bona à vous faire patì,
E moun dessen es de vous divertì.

Que faire dounc? » — « Bauchàs, m'a dich Talla,
Per l'amusà fai una coumedia
Dins toun jargoun; que sous propres vassals
Vengoun jougà lous rolles principals.
Aquel mouien es lou soul per ie plaire. »
— « Ouidà! i'ai dich : atendès, la vau faire. »
E, sus lou champ, tout ben examinat,
Me ie soui mes; l'ouvrage es terminat.
Era per vous, jujàs se l'ai fach vite!
Es ben courtet, mais acò's soun merite;
Car, se pot pas un pau vous egaià,
Long-tems au mens pot pas vous anuià.





ACTURS.

Mestre REINAU, pera de Pierrota.

Dona COUDERTA, mera de Jaqueta.

GRABIELA, amiga de Jaqueta.

JAQUETA, amourousa de Pierrota.

PIERROTA, galant de Jaqueta.

ANTOUENA AUBERT, galant de Grabiela.

PARRANETA, amourousa de Cadet Barrau.

Cadet BARRAU, galant de Parraneta.

Mestre NICOULAS, l'aubois.

La scena es à Aubais, dins la bassa-cour dau castel.



L'OPERA D'AUBAIS

SCENA PREMIEIRA

Mestre REINAU, Dona COUDERTA.

COUDERTA.

DISSIAS, Mestre Reinau, pioi que lou rencontre ou fai, soui ben en aise de vous dire que vole pas pus veire vostre fil à moun oustau.

REINAU.

Pardì, Couderta, me deviàs dire acò pus lèu! E de que ie ven querre?

COUDERTA.

Noun sai. M'imaginave au coumençament que, couma vous e ieu nous sen toujour voulountats,

me venié veire sans counsequença. Acò eroun mai de caressas, mai de badinages... que save ieu tout ce que me fasiè ? Ieu, que lou regardave couma un enfant, soufrissiei tout per coumplasença. Cepandant, aqueste matì en revenent de la plaça, l'ai trouvat dins la boutiga que toucava la man à ma filha. Certa! embe ieu, tant qu'auriè vougut; mais embe ma filha, acò passa la ralhariè.

REINAU (*à part*).

Aquel pilhard me dounarà de laguis *(aut)*. Que voulès, Dona Couderta, acò soun d'enfants. La jouinessa aima pas que de fadejà; e pioi quinte mau i'a aquì ?

COUDERTA.

Coussì! quinte mau? Una filheta, pecaire, que n'a pas que sege ans, espausada emb un ouvriè que n'a vint, malaperga!

REINAU.

E digàs, un jouine ome que n'a pas que vint ans, emb una femna de.... vole pas dire vostre age, que vous fachariàs.

COUDERTA.

Vous entende, moun bon ami; mais vostre fil

risca pas res embe ieu; e se jamai veniàs à l'establì, vous counselhariei de lou maridà emb una femna d'un certen age; acò l'empacharié de faire força fouliès.

REINAU.

Saique vou'n acoumoudariàs.

COUDERTA.

Ieu, dise pas acò, per ce que vous e ieu nous s'en proumesses que.... mais anfin.

REINAU.

Anen, vejan, acabàs.

COUDERTA.

Moun Dieu! l'on sap pas: vous poudès venì à me mancà; sès d'un age que i'a tout à cregne, e se saviàs dins quinte estat me trove quand vène veusa! acò's quicon que passa l'imaginacioun. Ai agut tres omes, que chaca fes que m'en mourissiè un, cresiei que m'en coustesse la vida.

REINAU.

C'et-à-dire, qu'ara n'en voulès un que dure: eh be, tenès, acoumouden-nous: prenès moun garçou e bailàs-me vostra filha.

COUDERTA.

Nimai noun ou fariàs ce que me prepausàs aquì. Counouisse vostre feble per ieu; vous dedirés.

REINAU.

Noun farai; au countrari, soui charmat qu'acò vengue de vous.

COUDERTA.

Aça, anen, que faire ? pioi qu'ou voulès tant fort, me i'apause pas; savès que jamai vous ai pas res refusat. Aicì Pierrota: parlàs-ie; entremens ieu vau resoudre Jaqueta. Fasès tout ce que pourrés de vostre coustat, e n'agés pas lagui.

SCENA II.

REINAU, PIERROTA.

PIERROTA.

Air : *Tiens voilà ma pipe.*

Ieu vole Jaqueta,
La vole e l'aurai ;
Aquela filheta
Me reven lou mai.
Per laguià moun paire,
Toujour l'aimarai....

Ai mardì, que vese ieu ? descampen.

REINAU.

Pierrota, moun fil, escoutàs.

PIERROTA.

Pleti?

REINAU.

Vous coumençàs despioi quauque tems à menà la vida d'un libertin.

PIERROTA.

E de que fau?

REINAU.

Quand noun seriè que ce que cantaves aquì, de que sies pas capable de faire?

PIERROTA.

Ah! boutàs, foulira! cansous soun cansous?

REINAU.

Oui, mais noun pas vostras façouns. De que fasiàs de matìs, embe Jaqueta, dins la boutiga de Dona Couderta?

PIERROTA.

E.... risian.

REINAU.

Risiàs, malerous?

PIERROTA.

Ai, mardì! voulès que vous digue que plouravian, e n'es pas vrai ?

REINAU.

Veja, Pierrota, ieu te vole tirà de las michantas coumpagnas que te gastoun : te vole establì; mais una jouina filha couma Jaqueta es pas capabla de te renjà. Te cau una femna pus madura. Dona Couderta, per exemple, te refusariè pas.

PIERROTA.

Ou crese ; mais sifèt ieu ela.

REINAU.

Per que ?

PIERROTA.

Per tau que n'aime pas las antiquitats ; e pioi, i'a long-tems que vous e ela.....

REINAU.

Te responde que te la cede embe plesì. Es vrai qu'es vielha ; mais tant mius, n'en seràs pus lèu delivrat ; e, de soun argent n'auràs una à ta fantasiè. D'aquì ailai, seràs un pau pus routinat.

PIERROTA.

Oui, mais d'aquì ailai me faudrà patì couma un diable. La vole pas, vous dise. Se saviàs sou-

lament en de que s'espausa despioi que s'es messa acò en testa, n'en parlariàs pas pus de ges de façouns. Es una vergougna.

REINAU.

Coussì ! de que i'es arrivat ?

PIERROTA.

Aquela repapiaira ou a dich à tout lou mounde. Ier au souer, Antouena l'acoutissiè tout ie cridant:

Air : *Cahin, caha.*

Dona Couderta,
Ount es vostra resoun ?
Per seguì Cupidoun,
Emb un jouine garçoun
Qu'es fresc couma un peissoun,
Vous sès pas proun alerta.
I'anariàs tout panardejant,
Ma paura coumaire !
Que diantre anàs faire ?
Poudès pas pus plaire
Qu'emb un enterraire.
De que voulès fa d'un galant (*bis*) ?

E de matìs, qu'es sourtida per anà querre de fioc, Cadet ie cantava en passant :

Air : *Un Cordelier du grand couvent.*

Cresès-ne lou Cadet Barrau,
Escoutés pas vostra marrota ;

Vou'n repentiriás couma cau,
Quand auriás espousat Pierrota.
Aquel ouvriè
Vous prendriè,
E alerta,
Dona Couderta,
Coussì vous fretariè!

Vous dise que la farien venì baucha, s'acò n'era pas dejà fach.

REINAU.

Mais, moun enfant.....

PIERROTA.

Mais, moun paire,

Ieu vole Jaqueta,
La vole e l'aurai;
Aquela filheta
Me reven lou mai.

REINAU.

T'assegure que Dona Couderta ni ieu permetren pas acò.

PIERROTA.

Eh be, savès de que farai?

REINAU.

Que que fagues, sen mestres, e tendren bon.

PIERROTA.

Acò veiren.

Per laguià moun paire,
Toujour l'aimarai ;
E per tuà sa maire,
Ieu, m'engajarai.

REINAU.

Vai, faras ce que te plaira; mais n'en seràs lou pus perdent, e veiren quau deu gouvernà de tus ou de ieu.

SCENA III

PIERROTA, soul.

Aquelas gents viels noun soun bons que per fa passà de michants mouments as jouines. Regardàs de que vòu que ieu fague d'aquel sabourun de Couderta. Aquì, certa, un poulit present de noças. Lou bon Dieu m'enlevesse pus lèu d'aqueste mounde que de sounjà aquì. Ah! mardinches, aicì Jaqueta : aube acò reviscoula, noun pas sa pudenta de maire!



SCENA IV

PIERROTA, JAQUETA.

PIERROTA.

E, bon jour, moun amigueta.

JAQUETA.

Bon souer, Pierrota.

PIERROTA.

De qu'as? sembla que siès trista. Quaucus t'a fach quicon?

JAQUETA.

Acò's pas res.

PIERROTA.

Oh! diga-me de qu'as; n'eres pas couma acò pioi.

JAQUETA.

Ma maire, que vòu absoulument qu'espouse toun paire.

PIERROTA.

E apeles acò pas res! De que diantre ẹs aqueste patrifassi? Touquen-nous la man, ma chera filha;

la mema causa me ven d'arrivà : moun paire pretend qu'espouse ta maire. Aquesta n'en vòu ben quatre. E de qu'as dich, tus?

JAQUETA.

Pas res; me soui messa à plourà.

PIERROTA.

Ount anaves ara?

JAQUETA.

A Bouissieira, acò de ma tanta, que belèu aurà pietat de ieu.

PIERROTA.

Avai! baucha, demora à toun oustau. Ben belèu te faran pas res faire per força?

JAQUETA.

Noun, segu.

PIERROTA.

Encara mens à ieu, t'en responde. Mais, diga, ieu soui un pau curious; avoua-me quau te fa refusà moun paire.

JAQUETA.

T'ou cacharai pas, segu, mai que tus me digues davans per que vos pas ma maire.

PIERROTA.

Air : *On en est quitte pour la peur.*

Nioch e jour per tus souspire;
E jamai per un sourrire
Tus noun adoucisses moun sort;
Mais tus soula as ma tendressa.

JAQUETA.

Elàs! la mema feblessa
S'es emparada de moun cor.

PIERROTA.

Air : *Ieu soui Janet.*

Per quau?

JAQUETA.

Per tus.

PIERROTA.

Ai! la bona nouvela!
Pode pas pus.
Per quau dises?

JAQUETA.

Per tus.

PIERROTA.

Noun, se pot pas;
Me parles de per rire,
Me vos atrapà.
Es-ti ben vrai?

JAQUETA.

Couma tus ieu souspire
E toujour t'aimarai.

PIERROTA.

AIR :

A la fin te siès renduda
A moun tendre empressament.

JAQUETA.

Oi, per tus ere nascuda,
Ou vese à moun chanjament;
Mais dedins nostres afaires
N'en sèn pas pus avançats,
Car dependen de dous lairres
Que nous escoutaran pas.

PIERROTA.

AUTRE AIR :

Tu m'aimes e ieu t'aime tus :
Coumten d'abor aquì dessus.
L'amour, ma chera amiga,
Es proun engenìous
Per nous tirà d'entriga ,
Se prenen sas liçous.

Reva, tus, à quicon; ieu, de moun coustat, cercarai atabé. Vejan quau aima milhou de nautres dous; acò se counouisserà emb aquel que devignarà lou premiè.

JAQUETA.

Air des Joûtes.

Prengues pas aquel mouien
Per esprouvà ma tendressa,
Per ce que t'aime trop ben.
Soui troublada de tristessa.
Tout ce que pode faire,
Moun amì, per te coumplaire,
Es de t'assegurà
De fa tout ce que te plairà.

Mai que siege ouneste.

PIERROTA.

Oi? eh be, bouta, aquì ni'a prou; laissa-me pensà un pau : per exemple, se.... noun.... mais.... nani. Foucha! Ah! bon! ara ie soui. Saves be, Jaqueta, que ieu ai restat quauque tems à Mountpeliè, e qu'aquì s'en vei de tout biais. Ce que te vau dire rëussiguet à dous qu'eroun dins la mema pena que nautres; quau sap se n'auren pas lou mema bonur?

JAQUETA.

E vejan, fai vite; de qu'es acò?

PIERROTA.

Escouta, moun paire t'aima-ti ben?

JAQUETA.

Que trop, saique; coussì?

PIERROTA.

Anfin, ou veiràs. Te lou fau pas d'abor rudejà; mais, quand te parlarà de mariage, se lou veses ben amourous, diga-ie que coumence per te dounà tout soun ben.

JAQUETA.

Nimai noun ou farà; es tant estacadàs!

PIERROTA.

Fai pas res; quand lous viels soun ansin baus, s'alargoun, amai siegoun vilens: mais s'acò manca trouvaren quicon mai. Crese pas pourtant que noun n'en siegue la dupa, mai que tengues bon. Veja-l'alai que ven: souven-te de ce que te dise. Ieu n'en vau faire autant acò de ta maire que m'escaparà pas; e bouta, pioi lous veiren venì. Querela-me à mesura que m'en vau, car nous a vist, e quaucus i'a dich que t'aimave.

SCENA V.

JAQUETA, REINAU.

JAQUETA.

Anàs, insoulent, agachàs un pau aquel pilhard, à quau crei de parlà? Se toun paire ou saviè, vilanieirota, crese pas que noun te tratesse couma ou merites.

REINAU.

Qu'es acò, Jaqueta, de que t'an fach?

JAQUETA.

Ieu vous responde, Mestre Reinau, que vostre fil es quicon de ben ensupourtable; e de que vòu?

REINAU.

Bouta, ie metrai ordre *(à part)*. Bon! ela l'aima pas el.

JAQUETA.

Fasès-me aquela graca, au noum de Dieu! aïsse talament sas manieiras que me fariè fugì lou peïs.

REINAU.

Que lou fugigue el. Save pas de quau ten jamai ieu noun soui estat antau.

JAQUETA.

Ou crese, au contrari.

AIR :

Disoun que dins vostre jouine age
N'i'aviè pas un dins lou vilage,
Ni pus poulit, ni miel aprés;
Que tout lou mounde vous aimava,
Qu'en res vous noun sias entreprés.

REINAU.

Cepandant quicon me mancava.

JAQUETA.

E de que?

REINAU.

Tus, ma chera filha, que siès venguda trop tard, malerousament.

JAQUETA.

Digàs dounc que vous sès vengut trop lèu. S'ere de vostre tems me parlariàs pas ansin.

REINAU.

Si: te responde que se t'aviei adounc counouguda, t'auriei aimada touta ma vida.

JAQUETA.

De qu'es aicò, Mestre Reinau? vous moucàs de ieu, ou oublidàs l'age qu'avès!

REINAU.

Moun Dieu! soui pas tant viel, e se saviès ce qu'ai enveja de fa per tus, belèu me trouvariès pas tant desagrëable.

JAQUETA.

Acò se pot; esplicàs-vous.

REINAU.

AIR :

Me voudriè coustà
Tout ce qu'ai à Langlada,
De pas rebutà
La jouve que m'agrada,
Ieu i'ou proumetriei
Amai i'ou dounariei;
E se ne cau mai
Save ounte lou prendrai.

Veja, Jaqueta, acò's ce qu'ai de pus bèu; se me vos, es tieu.

JAQUETA.

E ma maire, de que diriè?

REINAU.

Ta maire serà fachada, se me refuses. Crese qu'ela sounja à faire couma ieu. Antau, crei-me, toun pus quite es de proufità de l'oucasioun; mais de qu'es aicò?.... sembla que ploures.

JAQUETA.

Sans doute; vesès pas que se ma maire se marida me laissarà pas res, qu'ou dounarà tout à soun ome?

REINAU.

N'es proun capabla; es per acò que deves sounjà à tus: que dises?

JAQUETA.

Dise que, se me voulès, fau faire couma ela, me dounà tout ce qu'avès?

REINAU.

Santadine! tout ce qu'ai; e moun garçoun?

JAQUETA.

Vostre garçoun, acò lou tendrà milhou dins soun devé; e s'es sage, ieu serai pas ingrata envers el.

REINAU.

Mais vos qu'ara ieu me mete tout nut?

JAQUETA.

Per que faire? serés pas lou mestre de tout, quand seren maridats, jusqu'à la fin de vostres ours?

REINAU.

Mais, te, ma filha, t'ou assegurarai per countrat de mariage.

JAQUETA.

Nani, ou vole ara; autramens,

AIR :

Poudès, moun cher coumpaire,
Cercà milhou;
Vesès per vous coumplaire
Qu'ieu fau ben prou;
Coumprene que voulès trouvà
A vous amusà
Per pioi me troumpà.
I'a res à fa,
Pecaire!
I'a res à fa.

Adissiàs, Mestre Reinau *(Ela fai semblant de s'enanà)*.

REINAU.

Escouta: veni dounc; ta maire vòu que me prengues, faudrà be que i'oubëigues.

JAQUETA.

RONDEAU.

Dounàs-me vostre ben,
Ou i'a pas res à faire;
Que que digue ma maire
N'avançarés pas ren;
Dounàs-me vostre ben.

REINAU.

Te, que dianche! t'en done la mitat. Mardì! à moun age que l'on siegue tant bau?

JAQUETA.

RONDEAU.

Tout ou pas ren.
Amai venguessoun per me batre;
Tout ou pas ren.
D'aquì jamai me tirarien.
Anàs, fasès lou diable à quatre,
M'en en farés pas ren rebatre.
Tout ou pas ren.

Me sembla que quand un viel, per tant riche que siegue, espousa una jouina filha, l'acheta pas trop cher en ie dounant tout ce qu'a; e m'imagine ben que tout lou proufit que ie fai trouvà, vòu pas lous plesìs que ie fai perdre.

REINAU.

N'en sies toujour sus ma vielhessa. Deves dounc veire per aquì qu'acò serié trop pagà lou pau de tems qu'auriei à vieure embe tus.

JAQUETA.

Autant ben, per acò, n'en vole pas que la mitat.

REINAU.

Eh be, souet, à la garda de Dieu.

JAQUETA.

Oui; mais me cau be l'autra mitat per la pena qu'aurai de vieure embe vous.

REINAU.

Vostre varlet..... Quinta chalanda vous me sès!

JAQUETA.

Adissiàs, Mestre Reinau.

I'a res à fa,
Pecaire!
I'a res à fa.

REINAU.

Aça, n'en farai ce que voudràs; mais au mens n'en parlesses pas à ta maire.

JAQUETA.

RONDEAU.

Barjan pas tant,
Quand s'agis d'aqueles afaires,
Barjan pas tant.
Quaucas fes quand nous rencountran
Disen proun à nostres fringaires,
Mais quand sen embe nostras maires
Barjan pas tant.

Entremens que çai a pas degus, anàs-vous-en, vous lou premiè, acò de Moussu Grifoun, lou noutari; ieu vau passà deçai, e ie soui autant lèu couma vous: mais, chut! quau es acò?

REINAU.

I'a quaucus?

JAQUETA.

AIR:

Antouena Aubert embe Grabiela
Soun aqui darriès rescounduts,
Ai! se nous avien entenduts!
N'auriei una doulou mourtela.
Venoun e risoun, sen perduts.

Ou diran à ma maire; anàs vite ounte vous ai dich.

SCENA VI

ANTOUENA, GRABIELA, JAQUETA.

ANTOUENA.

Saique Mestre Reinau te consoulava, Jaqueta?

JAQUETA.

De de que?

GRABIELA *à Antouena.*

Avai, demora de repaus, cavalisca!

JAQUETA.

Per que? laissa-lou dire.

GRABIELA.

E vai! n'ou saupràs que trop lèu.

JAQUETA.

Oh certa! Antouena, fasès-me aquel plesì, digàs-me de que s'agis? Vous sauprai mai de grat de m'ou dire que de m'ou cachà.

GRABIELA.

E, moun Dieu, ma chera, t'arriva pas à tus que ce que me penja à l'aurelha. Saves pas que lous omes soun toutes de traites?

ANTOUENA.

Air *des Hulla.*

Nautres vous sen ben oublijats;
Mais cresen pas
D'estre ansin fachs;
E que fariàs la diferença
D'aqueles que savoun aimà,
Das autres que per vous troumpà...

GRABIELA.

La sota engença!

Vai, crese que quau n'en vei un lous vei toutes.

JAQUETA.

Mais, anfin, examinarés acò pioi. Levàs-me de pena.

GRABIELA.

Veja, Jaqueta, serië fort inutille de t'en faire un misteri : aven trouvat Pierrota, ara mema, que revenië fort countent d'acò de Moussu Rafla, embe ta maire; lous aven un pau seguìs, sans faire semblant de res. Antouena, diga-ie, tus, ce qu'aven ausit; car ieu n'ai pas lou cor.

ANTOUENA.

E certa! acò n'anava pas mau. Ta maire nous a fach coumprene que venië de ie dounà tout soun ben, e el ie proumetië de l'espousà quand voudrië.

JAQUETA.

I'a pas qu'acò? Bon! res noun empacha que noun dansen, aqueste souer, toutes ensemble. Ai per aquì quicon à faire : soui fachada de vous quità; mais nous reveiren lèu. Bon! aiçò s'entancha.

SCENA VII

ANTOUENA, GRABIELA.

ANTOUENA.

Ai! veja soun er! Pardì! poudian be tant marcandejà per ie dire ce que se passava; sembla qu'acò la rejouïs.

GRABIELA.

Fai ben; prend soun partit couma una filha de sen deu faire.

ANTOUENA.

Save pas : peracò s'aimavoun ben embe Pierrota; per aquì fau que i'age quicon, crei-me.

GRABIELA.

De que vos que i'age? El la trahis e fai mau; ela s'en counsola e fai ben.

ANTOUENA.

Mais se ieu te jougave lou mema tour, fariès antau quand t'ou anounçarien?

GRABIELA.

Air : *A la santé du compère.*

Save ce que deuriei faire,
Mais noun pas ce que fariei.
Belèu me chagrinariei,
Belèu un autre fringaire
Me counsoularié de tus.
Save pas, anfin, pecaire!
De que dire aquì dessus.

ANTOUENA.

Eh be, n'en parlen pas pus.
N'ages pas pòu d'estre jamai dins aquela pena.....

Bon! aicì Parraneta embe Cadet Barrau, que nous cercoun per anà à la font dau Travès; mais, mardine! avien proumés de menà l'aubois, cepandant lou vese pas venì.

SCENA VIII.

ANTOUENA, GRABIELA, PARRANETA, CADET.

CADET.

Eh be, Antouena, coussì la menes?

GRABIELA.

Per aquì.

PARRANETA.

Sies ben erousa d'avedre afaire emb un naturel couma acò. Antouena es sage e tranquille, e aqueste es un dragàs, que n'en pode pas estre mestressa.

CADET.

E taisa-te, qu'Antouena es pas mousit, noun plus. N'aven fach quauqu'una ensemble, à Junàs e au Cailà, ounte nous faguet veire soun saupre faire.

ANTOUENA.

A perpaus, t'en souvenes d'aquel souer que sian mountats à la cambra de Jana?..... Soun paire

venguet emb un lum e un bastou, e nautres, gilha! Es vrai que ieu roullere toutes lous escaliès; mais, peracò, seguere lèu levat, diga?

CADET.

Oh! quinte ouvriè!

GRABIELA.

Oi, vanta-lou ben, que faguet aquì un bel cop! Laissen tout acò alai, fasès-me aquel plesì!..... Ount es l'aubois?

PARRANETA.

Lou menavian, e Pierrota l'a arrestat; mais a dich que vendriè toutara. Entremens, se voulès; dansaren un bralle.

ANTOUENA.

Anen, va! baila-me la man, Parraneta; e tus, Grabiela, arrapa-me aquela. Quau canta?

PARRANETA.

Ieu.

AIR : *de la Farandouna.*

Bouleguen ben
Dedins nostra jouinessa,
Bouleguen ben
Entremens qu'es lou tems,

Car pioi belèu dedins nostra vielhessa
Regretarian
Lous plesìs que perdrian.
Bouleguen ben, etc.

Ah! tenès, veja-lous aicì que venoun. Pierrota pareis ben countent.

GRABIELA.

Chut! cridés pas. Dona Couderta i'a dounat tout soun ben per que l'espousesse; mais savès be quau es lou coumpaire : n'en dis una e s'en sounja una autra.

SCENA IX.

ANTOUENA, CADET, GRABIELA, PARRANETA, PIERROTA, L'AUBOIS.

PIERROTA.

Vous ai pas gaire fach languì, couma vesès. Aça, Mestre Nicoulàs, comte sus vous. Per vautres, espere be que vendrés manjà vostra part de las drageiras.

CADET.

Disoun qu'ara as be de que las pagà.

PIERROTA.

Aubé, Dieu mercì.

GRABIELA.

Anàs, n'en voulen pas ges!

PIERROTA.

Per que?

GRABIELA.

Per ce que ses un traite.

PIERROTA.

E bouta, veni-n'en toujour querre ta part. Save ce que vos dire : i'aurà be de gents que las trouvaran amaras, mais serà pas Jaqueta dessegu. Anàs soulament faire un tour, e venès lèu, veirés d'afaires toutes nòus.

L'aubois joga, e lous acturs sourtissoun en dansant.

SCENA X.

PIERROTA soul.

Crese pas que se pogue veire de gents pus baus que lous viels quand soun amourouses. L'on ie fariè faire l'aubre drech, s'eroun prou degajats per acò. Cepandant van estre ben mouquets, se Jaqueta a rëussit couma ieu; mais acò ie cau; faren pas que ie rendre la parelha. Coussì, mardinche! levà lou ben de sous enfants per lou dounà à quauqu'un

mai! tant s'en seriè se s'eroun pas adressats à nautres! mais lou ciel ou a permés, per lous guerì de de sa fouliè.

AIR :

En voulent nous levà
Nostre ben e nostra esperança,
En voulent nous privà
De ce que poudian desirà;
Nous an fach una avança
Que vai fort ben,
Embe nostra quitança
Se trovoun sans ren.

Mais encara i'a pas res à dire. Fau saupre couma Jaqueta aurà fach embe moun paire. Veja l'aicì que ven en risent : bon!

SCENA XI.

PIERROTA, JAQUETA.

PIERROTA.

Eh be, Jaqueta, ounte n'en siès embe toun pretendut?

JAQUETA.

Laissa-me prene alé, n'en pode pas pus dau rire. Aquel paure ome, avans de se rendre acò dau noutari, es anat cargà soun abi nòu, a fach frisà sa perruca, e te l'aven vist venì emb una coucarda

rouja à soun capel; pioi, dins lou tems que Moussu Grifoun escriviè, aquel viel estequit m'a fach mai de grimaças, mai de proutestaciouns... Ai, moun Dieu, qu'es sot, qu'es pudent! A la fin tout acò a sinnat, el e lous temouens; e ieu, après i'avedre dich gramecìs, me soui despachada de te jougne.

PIERROTA.

T'a pas seguida?

JAQUETA.

Si be das iols; mais crese qu'es anat veire se ma maire era presta, per anà faire dressà lous articles de nostres mariages.

PIERROTA.

Aça, ara n'aven qu'à tene bon, e sen mestres. Que que fagoun, diga couma ieu.

JAQUETA.

Siegues pas en pena.

Air : *L'amour est de tout âge.*

Vese prou que nostre bonur
Depend ara de moun courage;
E meritariei moun malur
Se sousteniei pas toun ouvrage.
Siegues tranquille aquì dessus,
Repausa-te sus ma tendressa;

Embe tout autre qu'embe tus
N'ai pas ges de feblessa.

PIERROTA.

AIR :

Auriès-ti jamai cresegut
Que lou bonur que nous espera
Nous seguesse tant lèu vengut,
E d'una tant drolla manieira?
Eles cresien de nous troumpà,
Mais lous anan ben atrapà,
Quand ie diren :
Nautres aven
Vostre ben ;
Fasès ara ce que voulen.

JAQUETA.

AIR :

Crese que s'esperoun pas
Emb aquela revirada.
Mais, te, venoun à grand pas ;
Ma maire es endimenchada.
Ai ! ai ! ai !
Ai ! ai ! quinta aubada
Ieu essugarai.

PIERROTA.

As pòu? Sinne que m'aimes pas gaire.

JAQUETA.

Ieu, t'aime pas, miserable! ou anan veire quau aima milhou de nautres dous.

SCENA XII

PIERROTA, JAQUETA, Mestre REINAU, Dona COUDERTA.

COUDERTA.

Air : *Turulureta.*

Pierrota, vite anen-nou'n
Acò de Moussu Grifoun ;
Veni, laissa aquì Jaqueta,

PIERROTA.

Turulureta,
Turulureta,
Latanturulureta.

COUDERTA.

E de que vos que i'ane faire sans tus ?

PIERROTA.

A perpaus, ie sounjave pas.

COUDERTA.

Fau be qu'acò siegue, moun enfant.

PIERROTA.

Es vrai, sounjave pas que vous e ieu aven pas pus res à faire acò das noutaris.

COUDERTA.

Coussì ! m'as pas proumés de m'espousà ioi mema ?

PIERROTA.

Sifet ; mais despioi ai fach reflexioun qu'ere trop jouine per vous.

REINAU.

Amai saique tus, Jaqueta, auràs fach aquela reflexioun ?

JAQUETA.

Noun pás, certa ! au countrari, me soui imaginada....

REINAU.

Bon ! benit siè Dieu ! De que ?

JAQUETA.

Que vous sias trop viel per ieu.

REINAU.

Efectivament, aco fai una granda diferença. Dona Couderta, aquestes enfants se moquoun de nautres. Parlàs un pau à vostra filha (*à part*). Mardì ! de qu'ai ieu fach ?

COUDERTA.

Digàs, vous, quicon à vostre garçoun (*à part*). Grand Dieu ! la sota bestiassa que ieu soui estada !

REINAU.

Escouta, esfrountat; se fas pas ce qu'as proumés, t'en repentiràs touta ta vida.

PIERROTA.

E de que farés ? me levarés vostre ben ? Savès be que n'ai pas pus res à ie pretendre, e que l'avès tout dounat à Jaqueta.

COUDERTA.

Coussì, Mestre Reinau, vous avès fach aquela foulié ?

REINAU.

Que trop ! mais i'a pas res de desesperat : moun fil ie pot revenì.

PIERROTA.

Bouta, Jaqueta, n'ages pas pòu ; tus sies countenta dau ben de moun paire, e ieu n'ai prou d'aquel de ta maire.

REINAU.

Ai, ai ! Couderta, amai vous avès fach la mema soutisa ?

COUDERTA.

Laissàs-me en repaus, que save pas pus ounte soui. Pierrota, moun fil, ara que t'ai tout dounat, me vos trahì ?

PIERROTA.

Vesès, vous vole pas ges de mau, au countrari, gramecìs; mais vole Jaqueta, per punì moun paire dau tour que m'a jougat. S'era pas acò, vous auriei presa.

REINAU.

Jaqueta, après ce qu'ai fach per tus, me vos metre au desespouer?

JAQUETA.

Dieu m'en garde! lou bon Dieu vous counserve; mais vole Pierrota, per me venjà de la cruautat de ma maire : ela soula es causa qu'ai chanjat de sentiment.

REINAU.

Eh be, chut, pacjença! que de nostra vida noun vous maridàs.

JAQUETA.

Sen pas pressats; mais, entremens, vous metren à la carrieira.

COUDERTA.

Insoulenta! quau me metrà à la carrieira?

JAQUETA.

Pierrota.

REINAU.

Quau es que me sourtirà de moun ben?

PIERROTA.

Jaqueta.

REINAU à COUDERTA.

AIR :

Vejaquì ce que me coustàs.

COUDERTA.

Es be milhou vous que m'arrouïnàs.
Vesès un pau d'aquel matràs.
La sota bestiassa !...

REINAU.

Mais, vielha lourdassa,
Per de que noun m'avertissiàs
Dau bèu proujet que vous meditaviàs ?

Mema er :

Nous serian be gardats d'acò...

COUDERTA.

Fau, per ma fe, que segàs un grand chot,
Vesiàs-ti pas que tout aiçò
Era nostra perta ?

REINAU.

Mais, Dona Couderta,
Tout couma ieu, vous avès tort,

COUDERTA.

Anàs, toujour ses estat un butor.

Que noun me disiàs quicon, avans de vous engajà tant groussieirament !

REINAU.

E quau dianche vous auriè creseguda tant baucha couma ses estada ?

COUDERTA.

Per que vouliàs pas qu'ou seguesse autant couma vous, viel gusàs ?

REINAU.

Ieu soui un gusàs, vilena !

COUDERTA, *i'escampa sa perruca.*

Ieu soui una vilena, malerous !

REINAU, *l'arrapa as pèusses.*

M'as escampat ma perruca, mais ta coifa ou pagarà, sourcieira !

COUDERTA.

Ai de mous pèusses ! atend, atend, viel couquì ! *(se penchinoun).*

PIERROTA.

T'esfraies pas, Jaqueta, acò's pas res; aicì de gents que lous dessapartiran.

SCENA XIII

E DERNIEIRA.

TOUTES LOUS ACTURS.

CADET.

Ai, cadedinche, aicì i'a de gents que dansoun, e

degus noun ie canta. Nicoulàs, veni ie jougà un er.

L'AUBOIS.

Oh! ma foue! ieu save pas aquela bourelha.

GRABIELA.

Acò sembla Mestre Reinau e Dona Couderta : coussì vautres lous laissàs faire?

PIERROTA.

Vos qu'empachen paire e maire de fa ce que ie plai?

ANTOUENA.

Acò's ben dich : fau toujour avedre de respec per sous parents. Bouta, Nicoulàs, joga-ie quicon.

(L'aubois joga e lous coumbatants se separoun.)

CADET.

Qu'es aiçò, Mestre Reinau? sias ben en trin.

AIR :

Coussì vous penchinaviàs
Embe vostra anciena amiga!
Oh! grand Dieu! se vous vesiàs!
Vostre nas sembla una figa.

REINAU.

Crese pas
Qu'ela se planiga
Qu'ieu n'ai pas bon bras.

COUDERTA.

Ah! voulur, m'as debranlat toutas mas dents, mais te la done pas.

PARRANETA.

D'ounte ven vostra querela?

REINAU.

Aquela vielha rossa.....

COUDERTA.

Es pas vrai; l'escoutés pas, aquel ivrougna.

REINAU.

Se t'arrape tournà...

COUDERTA.

Veni.

ANTOUENA.

Aquì n'ia prou per ioi; pausàs-vous. Acò's tout ce que se pot faire per de gents de vostre age.

CADET.

Pierrota, diga-nous. tus, per que se soun esterigoussats antau.

JAQUETA.

Veja : Mestre Reinau m'a dounat soun ben, e ma maire a dounat lou sieu à Pierrota, per que lous espousessian; ara que sen mestres, lous voulen pas.

CADET.

I'a pas res de pus juste ni de pus naturel. Coumprene per que se penchinavoun tant aderré. Escoutàs, Mestre Reinau, vautres avès un remedi tout simple en tout aiçò.

COUDERTA.

Quinte? Cadet, dounàs-nous un bon counsel, vous qu'avès tant d'esprit.

CADET.

Vesès, à vostra plaça, ieu coumençariei per me lià la testa de tout acò.

REINAU.

Vai-me au diable, tus e toun avìs!

CADET.

Escoutàs jusqu'au bout, se voulès. Pioi, permetriei pas que Pierrota e Jaquetà se maridessoun que quand aurien counsentit que vautres n'en faguessiàs autant.

COUDERTA.

Saique ie faudrà be venì. Que disès, coumpaire?

REINAU.

Oi, ara que n'aven pas, entre toutes dous, per faire una aiga boulida.

JAQUETA.

Qu'acò vous inquiete pas. Se prenès aquel partit, vous laissaren mestres de tout tant que vieurés.

REINAU.

Aça, anen; que faire? Crese, Dona Couderta, que nostre mariage era escrich dins lou ciel.

COUDERTA.

Oh! qu'adioc. Nous sen toujour tant aimats!

PIERROTA.

Jaqueta, nautres farian milhou de faire escrieure lou nostre acò d'un noutari.

JAQUETA.

Va; mais, davans, proufiten de l'aubois, per nous rejouï, après tant d'enquietudas.

L'aubois joga, toutes dansoun, e pioi cantoun aquestes couplets.

CADET.

Fau que la noça siè lou plat
Lou pus drolle d'aqueste mounde;
En lou tastant l'on n'es fachat,
E i'a pas res que s'en abounde:
Tau n'en dis ioi de mau sans fin;
Que ie tournariè deman de bon matin.

GRABIELA.

Crese pas que s'en siegue vist
Dins la Vaunaja una pus crusa ;
Mais sen d'un tems e d'un peïs
Que lous enfants an tant de rusa !
Un viel, en voulent lous dupà,
Ie dona lou biais per se faire atrapà.

PIERROTA.

Ben belèu doutaràs pas pus
Que noun t'aime, ma chera amiga !
Après tout ce qu'ai fach per tus,
I'a pas persouna que noun diga
Que, dins tout aqueste tracàs,
Moun amour soulet nous tira d'embarràs.

JAQUETA.

Ieu t'aviei be proun avertit
Que tout acò noun me laissava
Ges de libertat dins l'esprit,
A força que m'espaurugava.
Mais ara que riscan pas ren,
Recounouisseràs se t'aimave pas ben.

COUDERTA.

I'aviè long-tems, Mestre Reinau,
Qu'atendian aquesta journada.
Vous ses lou marit que me cau,
E toujour m'avès adourada.

Per estre erous en amitiès,
Fau pas se fretà que de nostres pariès.

REINAU.

Ieu seriei pas fachat d'aiçò,
Mais una causa me tracassa :
Per Jaqueta e moun esquipò,
Noun ai qu'una vielha carcassa ;
Me sembla qu'aco's ben pagat
L'avantage qu'ai d'estre mau ragoustat.



IMITACIOUNS



IMITACIOUNS

LA FAM D'ERISICTOUN.

Moussu lou chivaliè Nasoun
Dis qu'un certen Erisictoun
Assoumet à cops de manaira,
A trenta passes de soun aira,
Una Nimfa qu'aviè soun nis
Jout la racina d'un pudis,
En tuant aquela inmourtela
Aget tort, s'ou faguet esprès;
Mais se n'ou saguet pas qu'après,
Ma foue, per una bagatela
Ie faliè pas faire un proucès.
Per malur per lou paure diable,

La Nimfa aviè servit Cerès ;
Aquesta lou juget coupable,
E ie proumetet qu'à sous frès
Tirariè resoun de l'enjura.
Changet pourtant de sentiment ;
E, couma n'aviè pas l'argent
Qu'aurien coustat la proucedura,
Grefiè, proucurur, avoucat,
Se viret d'un autre coustat.
Lous grands en parelha avantura,
An recours à l'autouritat ;
Tau faguet ela. Una Oreada,
Galhardassa e plena de sen,
Per soun ordre seguet mandada,
Ounte veirés dins un moument.
— « Escouta, ie diguet, ma filha,
Fau que me fagues un plesì,
Per l'ounou que, dins ta familha,
Avès agut de me servì.
Au founs glaçat de la Scitìa
(Car sabe la geougrafìa),
Ai legit qu'on trove un endrech
Ounte tout es rede de frech.
Aquì trouvàs la Secaressa
La Sterilitat, la Tristessa,
Lou Tramblament e la Doulou,

La Raja e la Palla-Coulou,
Courtisans de la Fam-canina
Que sus tout lou peïs doumina.
Fau qu'aquela reina d'aquì
(Amai n'en serà pas fachada;
Car ben brafarà, Dieu mercì),
Se rende aicai d'una gambada;
E que, per punì lou couquì,
Ie vengue alargì la tripalha,
Talament que, per lou nourrì,
Faugue cent fes mai de vitalha
Que Cerès noun n'en pot fournì.
Counvene que la Tessalìa
Es un pau lion de la Scitìa;
Mais qu'acò te fague pas pòu:
Per avedre lèu fach toun viage,
Pourràs prene moun equipage,
E causiràs moun milhou biòu. »
  Lou biòu n'era pas una rossa;
Tant vous revalet lou carrossa,
Qu'anfin en Scitìa arrivet.
Mais sus lou Caucasa ataulet;
Carrossa e biòu, tout davalet.
La Nimfa grimpet touta soula
A la cima d'aquel roucàs.
Ben i'en vauguet d'estre sadoula

De ce qu'aviè manjat en bas.
D'aquì veget, dins un armàs,
La Fam que, d'una oungla pounchuda,
Derrabava emb enquietuda
Quauquas espignas d'arjalàs.
Quinte plesì per la gouluda
S'aviè trouvat de gramenàs!
Mais lou camp n'era pas prou gras:
Noun se ie vesiè que de peiras
E quauque pau d'espargoulieiras,
Cent fes pus secas que d'alun;
Mais d'espargous, pas la co d'un.
Aquì la Fam, touta enintrada,
Magra, pallassa, esfoulissada,
La maissa toujour en traval,
Las dents negras couma un cremal,
Pus rouvilhadas que lou ferre,
Toutes lous jours anava querre
Lou lendeman dau carnaval.
La pel de la galavardassa
Era seca couma un chassìs;
Dous petàs negres per tetìs
Penchavoun de sa petrinassa
Couma dous anguilous roustits.
De soun ventre aviè be la plaça,
Mais de ventre n'aviè pas gis,

Dous grosses os à sas dos ancas
Regagnavoun couma dos brancas,
E l'on auriè près sous talouns
Per de viels manches de vieulouns.
  Disoun que la jouina Oreada,
Entre que l'aget devistada
(Car de l'acoustà noun auset).
Dins quatre ou cinq mots ie cridet
Lou sujet de soun embassada,
E tout de suita descampet.
Mais, per lou pau qu'aquì restet,
Se sentissiè tant afamada
Que, se n'aviè pas agut pòu
D'estre de Cerès mautratada,
I'auriè goubat d'una maissada
E soun carrossa amai soun biòu,
Couma un frater envala un iòu.
Mais, en Nimfa ben avisada,
Se sounget de gagnà peïs;
E, quand se seguet escartada,
Sentiguet pas tant d'apetìs.
  La Fam que per una gulada,
Cabussariè dins lous anfers,
De se veire antau couvidada,
Courrìs, s'entancha, fend lous ers;
Era vielha, mais degajada,

E, couma se l'avien fouitada,
Tant sautet, tant doublet lou pas
(La graissa l'enpachava pas),
Que, sus la fin de la journada,
Arrivet dins lou peïs bas,
Ounte Cerès l'aviè pregada
De venì faire un bon repàs.
Èra venguda de Scitìa,
Sans manja, jusqu'en Tessalìa;
Jujàs be qu'aviè mai besoun
D'un regagnou que d'un sermoun.
Mais, elàs! à soun arrivada,
Chaca porta seguet peilada.
Per bonur, la d'Erisictoun
Que couchava au premiè saloun,
Se trouvet pas que cadaulada,
E la Fam intret sans façoun.
Aquì dedins, lou poulissoun
Qu'aviè tuat l'Amadrìada,
Ou la Drìada ou la Naiada,
Rouncava à double carilhoun:
— « Oh! oh! sentisses à jamboun,
Ie diguet la Brafa encantada;
Ma part, gus, ou d'una dentada
Te rousigue l'os dau croupioun ».
Ni per aquela.... Nostre ibrougna,

Trop ocupat de sa besougna,
Se destourbet pas d'un moument.
La Fam, sans autre coumpliment,
S'estend sus el couma la rougna;
Das cinq grifas de chaca pougna
Vous l'embrassa amourousament;
E pioi, sans avedre vergougna,
Vous ie bufa dins lou paumard
L'esprit dau verme galavard.
Après aquel tret de tendressa,
D'aquì fugiguet la diablessa,
Sans veire soulament Cerès
Que i'aviè fach barrà sa porta,
Dins soun rouiaume que savès;
E s'era estada la pus forta,
Auriè fach quicon de travès.
  Dins lou tems qu'ela descampava,
Erisictoun que roupilhava,
Se sentiguet tant chatoulhat
Dau verme que lou rousigava,
Que creseguet d'estre ataulat;
Faliè veire coussì badava,
En se virant de tout coustat.
Lou paure diable s'entanchava
Sussava, machava, brafava;
Auriàs jujat qu'era pressat.

E de que diriàs qu'envalava,
En se dounant aquel tourment?
Pecaire! envalava de vent.
Mais seguet ben autra drilhança
Quand lou som ie duret pas pus.
Era riche couma Cresus;
Mais ie fauguet tant de pitança
Que lou vespre seguet un gus.
Lou mati, à soun tua-verme,
Manget sous biòus, sous chis, sous cats;
Pioi, per dejunà fort e ferme,
Brafet l'argent de quatre mas,
Amai ne seguet pas pus gras.
A dinnà, fripet, sans res dire,
Tout lou resta dau ben qu'aviè,
Amai lou malerous disiè :
— « Ai fach un dinnà de per rire ».
Lou souer, au diable! tant manget,
Que de tout coustat s'endeutet;
E cepandant, quand s'anet jaire,
N'era pas sadoul, lou manjaire.
Lou lendeman, nouvel afaire :
Soun apetis aviè crescut;
Mais lou credi s'era perdut.
Ah! digàs-me un pau couma faire?
Metrà, filha d'aquel voulur,

Lou soul moble que ie restava,
Seguet la dupa d'un malur
Que lou paire soul meritava.
Pretendoun que la vendeguet.
Miracle! quand noun l'envalet.



EPIGRAMAS DE MARCIAL.

(*Nubere vis Prisco, non miror, Paulla: sapisti*, etc.)

Tus fas ben de voulé Priscus;
El fai milhou de te voulé pas tus.

(*Eutrapelus tonsor, dum circuit ora Luperci*, etc.)

Ieu n'aime pas de bailà moun visage
Au barbiè de nostre vilage;
Quand lou segound coustat emb prou pena es toun-
Lou pèu de l'autre es revengut. [dut,

—

Lou barbiè de nostre vilage
Vous escorcha pas lou visage;
Mais, avans que segoun tounduts,
Lous pèus soun tournà revenguts.

—

Lou frater de nostre vilage
Nous rasa prou ben lou visage;

Mais, davans que l'age toundut,
Lou pèu es tournà revengut.

—

Blaise es tant long qu'avans que vous age toundut,
Lou pèu de vostra barba es tournà revengut.

(*Nubere Paulla cupit nobis, ego ducere Paullam,* etc.)

Vole pas ara Paula, es vielha; la prendrai
Quand aurà quauques ans de mai.

—

Paula vòu que l'espouse e ieu n'ou vole pas,
Es vielha; la prendriei, s'aviè quauqu'an de mai.

(*Carmina Paullus emit: recitat sua carmina Paullus,* etc.)

Paul acheta de vers, couma sieus lous repeta:
A resoun; soun be sieus d'abor que lous acheta.

(*Quid, recitaturus, circumdas vellera collo?* etc.)

D'ounte ven que, quand declamàs,
Autour de vostre col metès aquelas pelhas?
Fasès milhou, laissàs-nous-las
Per atapà nostras aurelhas.

(*Septima jam, Phileros, tibi conditur uxor in agro,* etc.)

As dejà dins toun camp enterrat set marits.
As lou milhou camp dau peïs.

(*Si memini, fuerant tibi quatuor, Aelia, dentes,* etc.)

Quatre dents e pas mai, ma bela Simouneta,
Ournavoun i'a vint ans vostra bela bouqueta.
Una certena tous dos vous n'escamoutet,
De la mema façoun l'autre parel sautet;
Toussissès nioch e jour, ara riscàs pas gaire;
La tous, d'aquel coustat, n'a pas pus res à faire.

Thais habet nigros, niveos Lecania, dentes,
Quæ ratio est? emptos hæc habet, illa suos.

Madoun mostra un puant negre couma la pega
E lou rastelië de Lisoun
Es d'una blancou que fai lega:
Fau sans fachà degus, n'en dire la resoun:
(*La fin manque.*)



IOCHIEMA SATIRA D'ORAÇA.

(*Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum,* etc.)

Ieu soui istat un souc de figuieira cabiau.
Lou menusiè diguet: —« Es una paura esclapa;
N'en pourràs pas jamai faire un ban couma cau,
Es prou bon per un Dieu, n'en fau faire un Prìapa».

De fet, seguere mes au mitan d'un jardin,
Per chassà lous aucels que fasien de ravage,
E per empachà lou larcin
Das voulurs que souvent lou metien au pilhage.
Aquel endrech era, autras fes,
Un cementeri sans muralha,
Ounte enterravoun lous varlets
E touta sorta de canalha,
Couma Garguilha e Noumentan,
Que soun toutes dous morts de fam.
Dessus una peira plantada,
N'avien escrit la longou, la larjou,
Per que chaca vesin, emb sa man ben lavada,
N'en prenguessa pas un cantou,
E qu'antau sautessa pas tout.
Davans pudissiè qu'empestava;
Mais despioi que me li an plantat,
Persouna noun li an enterrat,
Pas soulament un paure esclava.
L'on li vei pas pus, per bonur,
Aucel, cadavre, ni voulur.
Li a pourtant dos vielhas sourcieiras
Que, se me poudiei boulegà,
Per li bailà las estrivieiras,
Vous las fariei ben descampà.
Un souer, embe mila grimaças,

Vous las vegere toutas dos
Que cercavoun d'erbas e d'os,
Per ne coumpausà sas fougassas.
Canidìa, embe sous peds nus,
La testa touta esfoulissada,
Lourda, palla, desfigurada,
Urlava, embe sa camarada,
Couma una vaca de palus.
Pioi toutas dos emb las ounglas grateroun
Tant qu'anfin fagueroun un trau,
Ounte bougeroun lou sang caud
D'una fedassa que sanneroun.
Es couma acòs que fan mountà
Lous esprits infernaus que voloun counsultà.
Li aviè dous omes, vers Sagana,
Un de cira, l'autre de lana,
Que lou darniè pus grand e dedins lou transport,
Menaçava l'autre de mort.
Dins lou tems qu'aquelas sourcieiras
Sounavoun, en cridant, las negras fielandieiras,
Que de chis, de serpants, fasien per tout lou guet,
La luna venguet rouja e se rescoundeguet.
Se quauqu'un prouva qu'ieu mentisse,
Vole que lou darniè das gus,
Regardàs se m'assujetisse,
Couma Pedaça e Voranus,

Me metoun jout sous peds e me cagoun dessus.
Lou resta seguet tant terrible,
Que n'ause pas ou racountà,
Crenta de vous espouventà
Per un recit que serié trop orrible.
Vous dirai soulament qu'aneroun, de councert,
Derrabà toutas una mouta,
E que li fiqueroun dessouta
La barba d'un viel loup e las dents d'una serp,
E qu'adoun la troupa damnada
Venguet dounà la serenada
A l'ome de cira enflamat
Que seguet d'abor counsumat.
Avien trop lassat ma paciença,
Per poude pus long-tems retenì ma vengença.
Vous li faguere un pet que las espauruguet,
De tant ben que garroutiguet.
Aurìàs rist de las veire courre;
E Sagana surtout qu'en toumbant sus soun mourre
Se coupet la darnieira dent.
Per fet d'acò, petere ben!



NOVIEMA SATIRA D'ORAÇA.

(*Jbam forte via sacra, sicut meus est mos*, etc.)

Un jour que passave au carrau,
Un pau lagnat de çertenas pensadas,
Seguere acoustat per un bau
Que me faguet des ou douge coutadas;
Pioi m'arrapa la man, en me disent: — « L'ami,
Eh be, coussì vous vai? » — «Vesès, ben, Dieu mercì,
Ie dise, tout surprés d'una tela avantura,
Car à pena sabiei soun noum,
Adoussiàs. » — Aquela figura,
En vesent que m'en vau, me seguìs sans façoun.
Ieu me vire vers el e ie cride : — « Coumpaire,
Avès besoun de ieu? de que fau faire? »
Moun ome me respond : — « Vesès, ieu soui savant ».
— «Tant miel, n'en soui charmant, ie dise en requieulant;
Vous n'estime lou double », e pourtant, per ma fista,
De vous lou quità 'n blanc, era touta ma vista.
Fasiei ben per acò tout ce que se poudiè :
Anave vite, plan, mais el m'acoutissiè;
Dejà jusqu'as talouns sentissiei que susave:
— « Ah! que ses urous, me sounjave,
Encoumparable Mestre Brun,

De poude, sans virà cervela,
Soustene d'un tel empourtun
La counversacioun eternela!»
El cependant restava pas
De boulegà sa lenga à barjà toujour presta :
Parlet de Mount-peliè, de toutas sas bèutats,
De sas carrieiras, das Estats,
De tout ce que ie veniè 'n testa;
Couma veguet que ie disiei pas ren:
— « Coumprene, me diguet, li a dejà quauque tems
Que vous cercàs sans ieu de seguì vostra routa,
Mais desabusàs-vous, per me fa bancarouta
Fau poude m'escapà e vous tene trop ben;
Vous seguirai pertout, la pena es inutilla. »
— « M'en anarai ben soul; m'en vau d'aqueste pas,
Veire un de mous amìs que vous counouissès pas.
E, d'alhurs, couma resta à l'autre bout de vila,
Sans prepaus vous fatigariàs. »
— « Aboutàs, marche couma un diable,
Dieu mercì, soui pas pigre e pioi
Ce que li a de ben favourable,
N'ai pas res, per bonur, à faire de tout ioi. »
Quand ausiguere aquela antiena,
Que me paresquet fort vilena,
Vous baissere l'aurelha autant mourtifiat
Couma un ase qu'an trop cargat.

Mais el recoumencet encara :
— « Disoun qu'avès per bons amìs
Cavalié e Moussou Claris,
Dous bons sujets, mais sans lius dire : gara !
Me flate que dins vostre esprit,
Esfaçarai lèu soun credit
Car per lous vers, d'abor que vole oubrì ma vena,
N'en fau mai que degus emb bèucop mens de pena ;
Per dansà, n'ai pas moun egau,
E, de segu, cante pas mau ».
Era dejà tems qu'ieu parlesse :
— « Mais, Moussu, li diguère, avès-ti de parents,
Pera, mera, quauqu'un anfin que s'interesse [tems.
A vostra vida » ? — « Oh, nou, soun morts despioi long-
Lous ai messes davans... » — « Ah ! bourrel, me soungere,
M'enterraràs ben ieu. » — N'ere pas qu'un enfant
Quand anere moustrà ma man
Emb una Bemia que troubere :
— « Riscàs pas de mourì, s'ou me diguet, moun fil,
Ni dau pouisou, ni d'un cop de fusil ,
Ni de tous, ni de pluresìa,
De gouta, ni d'idroupisìa,
Mais tel barjaire un jour vous troubarà
Que soun caquet vous tuarà.
Lorsque serés d'un certen age,
Cresès-me, tenès-vous en lion,

Car de parelhas gents lou mourtel vesinage
Vous proudiriè pas ren de bon ».
Cependant una oura sounava
Quand tout d'un cop moun ome, en fasent un grand:
Me diguet que se recordava [— « Ai »
Que faliè qu'anesse au palai,
Ounte soun proucès l'apelava :
— « Sans acò, s'ou dis, lou perdrai.
Mais per sourtì d'aquel afaire
Espere que vous ie vendrés,
E, se m'aimàs, m'ajudarés. »
— « Ieu, l'avès ben troubat, pecaire !
En proucès entende pas res. »
— « Eh ben ! quau faudrà dounc que quite,
Vous ou moun proucès? » — « Quitàs-me. »
— « Oh! n'ou farai pas, per ma fes. »
E tout disent acò, se mes à marchà vite.
Couma n'ere pas lou pus fort,
Ie cede e tournà lou seguisse.
Mais, per faire aquel sacrifice,
Soufrissiei lou meme suplice
Qu'un criminel que menoun à la mort.
El recoumencet de pus bela :
— « Coussì ! Menard, aquel que dedins Mount-peliè
Es apelat Moussu lou grand fermiè,
Disoun qu'es un ome de testa,

Que causìs fort ben sous amìs
E que surtout, embe resoun, fugìs
Lous empourtants couma la pesta,
Que jusqu'à la Fourtuna a sauput se traçà
Un camì dificille e remplit de prudença,
Se me li voulès presentà,
Veirés, per vous servì, se manque d'elouquença.
Vole pas ie venì que per vous segoundà,
E vous proumete ben que, sans gaire tardà,
Afeblirai la councurrença
D'aqueles que pourrien un jour vous suplantà ».
— « Doucament, ie respoundeguere,
Dedins aquel oustau, tout vai ben autrament;
Sans briga me i'entrouduiguere;
E chacun fort tranquillament,
Seloun ce qu'es ie ten soun reng. »
— « Acò's trop fort; s'ou dis, e parés pas cresable. »
— « Es pourtant vrai. » — « Me done au diable
Se noun desire encara mai
De lou connouisse que jamai. »
— « Bon, n'avès qu'à voulé, vou'n coustarà pas gaire.
Un ome couma vous pourrà pas que ie plaire.
Es dificille un pau, mais se rend as vertus
E vòu mai que degus. »
— « Oh! per me faufilà, sabe proun de rubricas,
Las negligeren pas; à força de presents,

Ie gagnarai sous doumesticas,
E se soui rebutat, prendrai milhou moun tems :
Quand sourtirà, sus soun passage,
Couma à vous me presentarai,
Vogue ou noun, pertout lou seguirai ;
Que que n'en coste, un ome sage
Deu se metre au dessus de tout
E poussà la fourtuna à bout »...
Era encara à soun verbìage,
E m'ensourdava emb soun devìs,
Quand vegere un de mous amìs
Que counouissiè lou persounage,
M'arreste tout de suita e ie demande esprès :
— « Ounte anàs e d'ounte venès ? »
Tout d'un tems per un bras vers ieu lou poutirave,
E de l'autre vous lou quichave,
Mais el era mens ebranlat
Que se l'agesse pas toucat.
Ie fasiei signe de la testa
Que me tiressa d'aquel pas ;
Vesiei ben à soun er que m'entendiè de resta,
Mais n'en fasiè pas ges de cas.
Preniè plesì, lou traite, à moun enquietuda.
Sa frejou me paresquet ruda.
Per lou toucà, faguere un autre esfort,
En arrajant de tout moun cor :

— « Me semblava qu'aviàs, coumpaire,
A me parlà de quauque afaire.
Cependant m'en disès pas ren ».
— « Ioi, s'ou dis, seriè pas lou tems,
Vouliè que venguessiàs per me causì 'na vesta,
Acò d'un Jasiòu riche e qu'a de poulits draps,
Mais es dissate e vole pas,
Per tant pau de suget li anà troublà sa festa. »
— « Ai, mardì, que ses scrupulous,
Quinta fiblessa ! acò n'es pas la mieuna. »
— « Que voulès ? chacun à la sieuna
E ieu soui pus discret que vous.
A dilus... ». Emb acò me quita.
Jamai jour n'es estat per ieu tant malurous !
Per bonur, de moun drolle eroun à la poursuita :
De cinq ou sieis uchès seguet envirounat.
Venguet tout palle en vesent sa partida.
Mais, dins lou tems qu'es enmenat
Que lou mounde s'amassa, crida,
E que toutes lou van seguì,
Ieu de quau soun desastre aviè sauvat la vida
Benissiei lous uchès e me mete à fugì.



ISTOUERA

DE JAN-L'AN-PRES



ISTOUERA

DE JAN-L'AN-PRES

TIRADA

DAS ARCHIVAS DE SOULORGUES

Un segnou de Lavaunage, en se retirant un souer à soun castel, ausiguet à dous cents passes davans el, un ome que s'escanava en cantant, e en repetant à tout moument, *la bona avantura, ô gué! la bona avantura*. La joia dau musicien ie faguet venì la fantasiè de lou jougne per saupre quinta bona avantura lou fasiè tant bramà per camìs. Per aquel efet fisset soun chival d'un cop d'esperou, e trouvet un

manant abilhat de negre, que pourtava sous quatre pèusses abatuts e una crespa penjada sus lou darriès descatalanat de soun capel. — « *L'ami,* li diguet en l'aprouchant, *le refrain que vous chantez ne cadre guère avec l'équipage ou je vous vois. Me feriez-vous le plaisir de me dire le mot de l'énigme?* » — « Ah? Moussu lou baroun, li respoundet lou vaunajòu, vous done bon vespre. Ses galhard? longamai. Lou fet es que vene d'entarrà ma femna, et vous caucioune qu'acò soulaja ben un ome. » — « *Cela peut être*, li repliquet lou moussu; *veux-tu me dire les raisons particulières que tu en as ?* » — « Acò soun pas de causas qu'on refuse à de gents de vostra façoun, respoundet lou peisan, e se voulès tene vostre chival un pau arrenat jusqu'à vostre castel, qu'es sus moun camì, vous dirai noun soulament moun istouera, mais aquela de moun paire, s'es lou dich. » — Lou moussu toupet aquì, e lou peisan coumencet soun recit couma l'anàs entendre :

— « Vous dirai, Moussu, que soui nascut à Soulorgues, noun pas d'una grand, grand familha, se voulès, mais prou passabla per l'endrech. Moun paire li plantet ped bourdou, e li levet boutiga de repetassaire embe l'aproubacioun das puissançàs, c'et-à-dire dau cònsou, dau marechal, e d'un capu-

chin que li venié faire toutes lous ans la queta de l'oli. Aquì se faguet tant cherì, tant admirà, anfin faguet tant ben e tant ben que venguet à bout de sous desirs, e que se li maridet emb una bastarda dau surgent de Cauvissoun. La maire e la filha vivien aquì retiradas couma dos viergetas, e de gents de creire m'an assegurat que ma maire era adounc la pus galharda jouve que li agessa dins tout lou cros dau païs. S'apelava Margot, e moun paire, davans Dieu siè, pourtava lou noum de Truqueta. Per ieu m'es arrivat couma as enfants de noublessa que portoun pas toujour lou noum de sa familha. M'apele Jan-l'an-pres; noun pas qu'acò siè noun plus lou noum d'una terra; car, essetat un ple vasou ounte ma maire tenié de basaric sus una fenestra, mas gents, quand ieu nasquere, poussedavoun pas una palada de terra en propre. Mais dins la suita vous esplicarai d'ounte me venguet aquel noum, que m'a toujour demourat despioi. Seguigan las causas per soun fieu.

» Margot, frescassa couma vous ai dich, mancava pas de calignaires; li aviè pas un jouine ome dins tout lou vesinat, que noun venguessa passà lou dimenche e las festas à soun entour. Tout acò l'acoutissiè, la badava, la pessugava, la roussegava deçai, delai, per cams, per vignas, per traversas,

sans faire mai de cas das autras filhas, que s'eroun istadas de flocs de boi. Truqueta era de la banda, e siè merite, siè bonur, seguet preferat à toutes lous autres. Ce que li ajudet fort, es que soun mestiè lou reteniè dins l'endrech, e que vesiè Margot touta la sent clama de la semana, lioga que lous autres oublijats à gagnà sa vidassa à la campagna, faliè que s'en fretessoun lou nas. Un ome escarabilhat que passa sieis jours, sus set, tout soul autour d'una jouve, poudès be coumtà que, per pau que li faga, avança besougna.

»La maire de Margot fasiè de brouquetas, e de tout lou jour restava pas à l'oustau. Ela las pourtava à la boutiga de Truqueta: aquì las soufrava, las enpaquetava, e tout en travalhant restava pas de faire ce que poudiè per dounà de distraciouns à moun paire, tantòs en lou pounchounant dins las costas emb una lesena, tantòs en li fretant laugeirament las babinas embe la boula de pega. Moun paire, qu'entendiè lou badinage, quitava de repetassà, li jetava soun tira-ped darriès lou col, e se li ficava dedins emb ela. Sus acò sautavoun, toumbavoun, cacalassavoun, e se relevavoun couma poudien. Tout acò sans coumtà que Truqueta li metiè de talounets à sas groullas, e que n'en petassava lous traus per pas res. Chatoulhet talament

lou cor e las meginas de Margot, que, quauques dimenches après, la jouinessa ou counouguet, e coumenceroun à se dire l'un à l'autre:

Vous perdez vos pas,
Nicolas.

Resteroun pas, pourtant, de venì long-tems li cantà de lanfias e de regrets davans sa porta; mais, narga, res noun boulegava couma las autras fes. Truqueta, que li lous trouvet un souer, siblet, sans fa semblant de lous veire, e crac,... vejaquì Margot à la fenestra. Una autra fes que se li degargamelavoun inutillament, Truqueta passa, estournuda e Margot à la fenestra. Anfin per vous faire veire de qu'es acò que l'amour : Truqueta un vespre lachet pas qu'una grossa ventada, e Margot courriguet aquela fes à la fenestra embe tant de fioc, que s'en manquet pas de res que sautessa à la carrieira. Se dis que ben aima, de lion counouis; mais, peracò avouàs, Moussu lou baroun, que fau estre ben amourous d'una persouna per la counouisse sus un mot de guet d'aquela mena. Lous briquets temouens de la rëussita d'aquela galantariè, se retireroun emb un pan de nas, tourneroun pas pus, e laisseroun Truqueta e Margot dins touta la tranquillitat que desiravoun. N'es pas pourtant que noun agessoun de regret; car, davans las filhas memas, se poudien

pas empachà de dire: — « Mardì, quinte daumage » qu'aquela Margot s'ane aquì negà couma una » bestiassa en prenent Truqueta ». — Las filhas que rendien mai de justiça as amerites de moun paire: — « Ah, certa ! li respoundien, es ben pus dau- » mage que Truqueta sieja per aquela Margot ». — Margot prend Truqueta, Truqueta prend Margot; — Margot e Truqueta, — Truqueta e Margot... — Pendent mai d'una mesada éntendiàs pas qu'aquel sagan dins la grand Babilona de Soulorgues.

»Mais, anfin, tout passa : mas gents fringueroun maugrat lou qu'an-dira-t-on, e lou mariage faguet calà lous enviouses. Mais, Moussu, jamai s'es vist ni se veirà dins Soulorgues una noça despensieira couma seguet aquela. Moun paire prenguet dous ases, parlant per respec, e anet à Nimes cercà las prouvisiouns e las ounous de la festa. N'en pourtet quatre banastadas e un plen sac. Una vesta de cadìs, un bel parel de debasses de Sent-Marsot ; unas bralhas de tela grisa, embe sas jarratieiras de veta jauna ; de guetas de la mema qualitat, e de bloucas d'estan toutas flamentas novas, per el. A ma maire li pourtet un bel vantau de coutì ; un coutilhoun de fineta ; un grand claviè de loutou ; una bela crous d'estan ; una matelota de sarga, embe sous davans de chamoues ; e la baga

espousieu, que, s'era istada d'or, auriè, saique, pesat mieja-lieura : tout lou resta era per la brafa, e vous laisse pensà se n'i'aget per embouiricà lous amìs e la parentela. N'avès pas presque res ausit au respec de ce qu'ai à vou'n dire, e que tout Soulorgues en cors vous certifiariè, se vous vouliàs dounà la pena de li venì per ou saupre. Diriàs-ti, Moussu lou baroun, qu'en venent de la gleisa, ou dins lou repàs que se dounet lou jour das noças, las quatre banastadas de prouvisiouns que moun paire aviè pourtat li sauteroun ? Mais m'estoune pas, ou jetavoun de tout coustat couma de semença ; lou mounde recasseroun per carrieiras, mai de quatre lieuras d'avelanas que moun paire li mandava, e una bona quartaud de micacoulas que ma bourgala de maire li rebilhava en aussant la camba. Noun countents d'acò, entre que segueroun à l'oustau, e sus lou pount de se metre à taula, de que te fai ma degavalheira de grand ? Escampa au mitan de la gusalha que dansava davans la porta, vint paquets de brouquetas, lou pus mens ; amai quand diriei vint-e-dous, saique mentiriei pas. Jujàs, Moussu, se lous qu'eroun couvidats deugueroun patì : disoun que partiguet à taula dos grandas ouladas de farineta, dos belas merlussas cuiochas sus lou gril, una plena gauda de granoulhas, un

cat de mar que pesava nòu lieuras, mieja-dougena d'agassas; un bon parel de croupatasses, que viravoun à la brocha emb un reinard que lou cassaire de la Bouissieira li aviè pas mens vendut de ounse sòus sans la pel; es vrai, disoun, qu'era una bela pieça e un fin moucel. Pioi se serviguet quatre sartanadas de castagnas; de rabes couma se n'en plouviè; de corgnas, d'amouras, d'arboussas, de sorbas; de que diable save ieu!... e una bouta de vi de quatre sestiès. Oh! Moussu, m'avouarès be que lou paure mounde que se dona d'ers d'aquela grandou, pot pas regnà; acò counven tout au plus à de noublessa couma vautres; amai, à la longa, seriè pas un miracle de lous veire negà per cueu. Lou premiè qu'a dich qu'*après la festa lou fol resta,* faliè que seguessa un rede esterloga; aviè devignat la magagna de mas gents, couma se l'aviè cercada en fasent virà lou cruvelet : se trouveroun nets couma la man. E sus aquelas entrefetas, ma maire, nòu jours après la noça, escullet un bel poupoun..., lou mema qu'a l'ounou de vous parlà. Lou paure Truqueta, de veire una jasent d'un coustat, e un eiritiè de l'autre, n'era pas sans trincament de testa; mais la cabessa d'un Rouergàs se destimbourla pas per tant pau de causa. De que te faguet-el dins l'emboul?

Te vai vendre bravament e ben las fardas qu'avié pourtat à sa femna; porta de vianda à la Margot, una bourrassa e de ballencs per lou petet. Ma maire, que savié pas de que s'agissiè, prenguet de bons boulhouns, e se levet dins quatre jours. Mais lou dimenche, quand s'agiguet de s'estringà per fa sa sourtida, aget bèu cercà sous afiquets, virà la grota dessous dessus, bourdouirà dins toutes lous apartements, n'en trouvet pas soulament un petàs. Aquì dessus, grands plentas per campagna; das plentas au grabuge; dau grabuge as petassaus, seloun la rubrica. Truqueta vòu gagnà la porta..., neant; Margot li sauta au coupet, e se li penjoulha en cridant : — « Voulur ! ibrou-» gna! tabatur! rend-me mas nipas ou t'estrangle »! — Truqueta, surprés de la libertat que preniè sa femna, s'espoussa, reguinna, se delivra, sesìs soun tira-ped e fai dansà Margot dins soun neglijat, per toutes lous caires de la boutiga. Ela, tout jangoulant, couma un chi que dejuna à cops de nervi, cerca quicon per parà las botas. La premieira causa que li tomba jout la man es un toupinet ple de cola boulhenta; l'arrapa couma una fola, e li lou rebilha sus la maissa. Truqueta, en se tourcant, derraba sa barba, amai la pel de soun mourre, jura couma un perdut, e recoumença la

batalha. Ma grand demourava visoun-visu; entre ausì lou varal, rullà sous escaliès e venì testa nusa e touta en camisa per metre la pes, restet pas quatre minutas: — « Dequ'es tout aiçò? diguet en se munissent d'una lesena per lous separà, « bourrel, coussì me menes ma filha » ? E, sans pus amplas enfourmaciouns, se met à trauquilhà la coudena de soun gendre, lou milhou que li seguet poussible. Lou bruch que se fasiè dins aquel acoumoudament, atiret tout Soulorgues davans la boutiga; chacun venguet vite saupre de que s'agissiè, per prene lou partit que jujariè lou pus coumode: dins un moument lou carilhoun seguet pus grand defora que dedins; lous avìs eroun partajats, la disputa escaufada, e tout s'engaget dins una estignassada generala. La maire d'un garçou à quau avien ploumat un tiers de la testa per li fa counouisse soun tort, e qu'anava espausà lou resta, per dounà de pruvas de soun dire, lou tiret per la mancha, en li cridant : — «Veni, bau! pardì, vau » be la pena de se tant escaufà per de morts de » fam ! marcha, leva-te d'aquì...., que s'acoumo- » doun » ! — Ma grand, qu'ausiguet aquel coumpliment, ven sus la porta, dins l'equipage que savès, e se met à dire fierament à la mandra qu'aviè parlat embe tant d'insoulença: —« Aprenès, cou-

» nilha, que de morts de fam couma nautres soun
» de milors per de pesoulhous de vostra espeça;
» moun gendre e ma filha, en coumtant ce que li
» quitarai, seran riches de pres de cent francs;
» mais as grands portas batoun lous grands vents;
» e lou ben empacha pas lous laguis. Regardàs
» Miquela-Mamour, embe sas pelhas de touta cou-
» lou! de morts de fam dins nostra raça! Avai!
» ben ou an vist aqueste brave mounde à la noça
» de ma filha; quau mourissiè de fam de tus ou
» de nautres? Pecaire! brafavian, dedins, nostre
» sadoul, e tus rousigaves, à la carrieira, lous
» osses e las espignas que l'on escampava per la
» fenestra. De morts de fam!... maissa de bau-
» droi, cirousa, visage d'aren, beligassa!... De
» morts de fam! » — L'autra, de la veire tant en
trin, n'auset pas li tene sorga. — « Ai, moun
» Dieu! diguet à ma grand; vous ai fachada, ma
» bela dama de misericorda? Vous demande es-
» cusa, e vous farai una granda reverencia, se
» vous la cau. » — « Se me la fasès, vous la ren-
» drai, li respoundet ma grand, amai pus bassa,
» pus ampla e pus fina que la vostra; n'avès qu'à
» coumençà, per veire.... » Aquì dessus s'en fa-
gueroun mieja-dougena chacuna, ce que faguet
rire l'assistança e calmet tout lou bourlisse. Cha-

cun prenguet soun camì en pes; moun paire e ma maire s'embrasseroun couma d'amourouses, e tout seguet finit per aquela fes. Es vrai que couma avien ensajat sa pougna, acò li recalivava de tems en tems; e dins la suita li revengueroun emb una assiduitat e un empressament prou passables.

» Lou lendeman de la premieira jouncha, Truqueta, Margot e ma grand, ageroun una counferença, ounte se tratet una matieira fort empourtanta per lou ben de la familha. Ma grand n'en faguet l'ouvertura d'un er e d'un toun à embalausì toutes lous ases dau peïs-bas. — « Enfants, li diguet, las
» grands despensas qu'avès fach à vostre mariage an
» malament derrenjat vostra fourtuna, e lou prou-
» duit dau mestiè que fasès seriè pas sufisent per
» vous faire anà seloun vostre estat. Vous counse-
» lhe, entremens que ses jouines, de faire un founs
» de ce qu'avès, e de dounà dins lou coumerce.
» Avès pas en lioc de milhouna poumpa per sussà
» l'argent dau public; emb aquela, per pau qu'on
» la sacha manejà, l'on pesca de cams, d'oustaus,
» de castels, de barouniès, couma l'on prend las
» anguilas dins un bertoulet. L'on coumença, d'a-
» bor per pau causa; l'on se fai merciè, quin-
» caliè, mousselinaire; l'on acheta à bon mercat,
» e l'on reven lou pus cher qu'on pot. Embe

» quauques sòus d'arras avès la merchandisa ; em-
» pouchàs lou proufit, e una bancarouta paga lou
» resta. Se la premieira vous remonta pas, d'a-
» quela passàs à una autra ; d'aquela à l'autra,
» d'aquela à l'autra, jusqu'à tant que passés per
» d'ounestas gents, e que degus vous ause pas re-
» prouchà la mendra macula. Oh! Truqueta, moun
» amì ! pioi qu'avès agut l'ounou d'espousà ma
» filha, que sans vous aurié pougut pretendre à un
» coumpagnoun tafataire ; oh! parbieu, Truqueta,
» fau que la fagas merchanda. Anen, moun gendre,
» vous ses un ome entendut, espallut, fourcut, pia-
» lut, escarabilhat ; farés lou defora couma un
» dragàs, e vostra femna e ieu tendren la boutiga.
» Anen, moun cor, moun quior, moun empegna ;
» anen, que vejan Margot una dama, Truqueta un
» moussu, e toun fil un ome d'espasa. Aquel agne-
» let ! ajustet ma grand en se virant vers ieu, me
» sembla que lou vese frisat à la greca, emb un
» abi galounat sus toutas las couturas, couma la
» chasubla d'un capelan. »

» Moun paire, acouidat sus sa tauleta, la maissa ouverta e lous iols virats vers ma grand, era aquì couma enclausit ; mais perdet pas un mot de ce que disiè. Lou goust dau coumerce l'arrapet sus lou champ : lou souer mema vendet soun founs de

boutiga; n'en tiret dech escuts, e lou lendeman anet à la fieira de Soumeire, que se ten lou dissate de Rams. Li restet tres jours, e per dous escuts nòus que li laisset, disoun que pourtet per mai de cinq cents francs de besougna, sans que degus li agessa fach credi d'un liard. Lou lendeman aurié fach levà boutiga à Margot, s'agessa pas agut sas resouns per esperà quauques jours de mai.

» Couma avié dejà fach soucietat embe d'autres coumerçants, li dounet à soupà aquel vespre. Las bonas testas qu'acò fasié, sauvur Dieu! Eroun pas que quatre; mais en fet de negoce, aurien fach bouca touta la sinagoga d'Avignoun. N'i'avié un que s'apelava lou Renauvi, que se poudié e se pot dire una das tant bonas cabessas que se siejoun vistas dins la proufessioun. Un autre, noumat Carcanàs, qu'avié l'er d'un beca-figa, disoun qu'era savant couma Cartoucha. Lou trouesiema s'apelava Quincarlot, era borni de l'iol drech; mais, mardì, per tant bon gentilhome que segàs, auriàs, saique, agut prou pena à li raubà ce que tenié dins lou boussot gauche, sans qu'ou vegessa. Oh! quinte pelerin que m'era aquel! E be, cepandant moun paire aurié gagnat tout acò de bound e de voulada. En tout acò pourtant ageroun de malurs sus un darnié: soun trop de saupre li coustet soun sent fres-

quin, amai li endaumaget un pauquet sa renoumea.

Couma moun paire era lou pus abille e qu'aviè mes lou mai en founs, s'era counclut entre eles que fourniriè lous magasins, que tendriè lous libres de comte, qu'anariè à la pista das marchandisas, e que lous autres las farien tene à Soulorgues, à sous perils e fourtunas. Ma maire n'en deviè fa lou debit, e ma grand n'aviè pas pus res à faire qu'à manjà, beure e se cargà de moun educacioun.

» Lous afaires aneroun talament ben au coumençament, que dins dous ans moun paire achetet cams, vignas, prats, aulivedas, e lou pus bel oustau de l'endrech. Truqueta carguet perruca e manchetas; Margot, grands engajantas, bagas e capel à la mahouna; ma grand, manta, mitouns, bagnolet e pantouflas; e ieu, m'avien plegat dins un tau faissilhau de dantelas e de rubans, que m'auriàs pres per lou fil dau rei de Malhorcas, ou per lou bastard d'un capitani de santat.

» Lou coumerce se soustenguet encara sieis meses dins aquela flou; mais, après acò, la chança se viret de façoun que dins tres ouras de tems nous trouve[re]n rascles couma la man; e de laguis, n'en vos veja-n-aquì. Ce que nous coustet la partida, seguet la lenga das enviouses, e per aquì quauquas balas de lana, d'estofa e de mousselina, que lous

assouçiats de Truqueta avien pres à credi sus de carretas, sans dire à degus l'entencioun ounte eroun de las pagà. Malerousament segueroun seguits en las pourtant à Soulorgues; e lou lendeman, pecaire! dau tems que la brocha virava, que l'on era aquì tranquilles, sans faire mau à degus, una banda blua, acoumpagnada dau cònsou, intra dins l'oustau sans picà la porta, prenoun Truqueta, lou Renauvi, Carcanàs e Quincarlot au coulet; lous enliassoun sans escoutà sas resouns; metoun ma maire en camisa; perdoun lou respec à ma grand; e ieu me desplegoun en me fasent viroulà couma una boubina, e m'alongoun tout nut dins un recantou, per me fa prene lou fresc. Acò's pas tout, Moussu lou baroun: aqueles maudits cureroun l'oustau, que li laisseroun pas soulament lou gip das parets; empourteroun tout acò dau cònsou, e enmeneroun la soucietat estacada à la coueta de sous chivals. Imaginàs-vous, Moussu, l'estat de ma paura maire après aquela rafla de bidet. Dins lou desespouer, s'en sauvet emb un amoulaire que l'aviè fringada avans que Truqueta se seguessa establit à Soulorgues. Per ieu, restere embe ma grand, que sans se descourajà de tant de malurs, se remetet couma un dragàs à fa de brouquetas, e à me dounà lou saupre-vieure d'un enfant de familha: ma paura

grand, pecaire! que d'aubligaciouns li a Jan-l'an-pres!

» A prepaus; ara que moun istouera coumença, vous dirai d'ounte me ven aquel noum, que tout coucàrrou que pareis, lou chanjariei pas contre aquel dau grand rei quatorse. Vesès; quand lous blus ageroun gafat moun paire, ieu aviei environ tres ans, e m'apelavoun Jan, tout court; lou mounde, per me fa parla, me venien dire à chaca moument: — « *Jan, ount es moussu vostre pera?..* » *Jan, ount es vostre papa?.... Jan, de qu'es devengut* » *moussu de Truqueta?......* » Ieu li respoundiei: — « *L'an pres.* » — E vejaquì couma lou noum de *Jan-l'an-pres* m'a demourat despioi.

» Mais revengan as liçouns que me dounava ma grand, per me dounà l'er d'un ome couma cau. Paure que paure, n'ere pas mens lou fil d'un merchand; e acò, couma sentissès be, demanda de certenas atenciouns que l'on prend pas per lous enfants de la cassibralha. Per m'aprene dounc la poulitessa, las façounetas, las grandous que counvenien à moun reng, me faguet counouisse couma faliè pourtà lou capel sus la testa; e m'ou moustrava en metent tres paquets d'alumetas en façoun d'endès sus la sieuna. — « Antau, me disiè en lous » virant d'un certen biais, semblariàs un fau pa-

» gadou; couma aicò, passariàs per un cougueu;
» mais d'aquesta façoun, es la veritabla moda das
» gentilhomes. Gardàs-vous ben de lou levà à
» quau que siè, que noun eles coumençoun, e sur-
» tout as gents grands, que creirien que ses pas
» qu'un pelaut e que li ses aublijat; lioga qu'en lou
» gardant sus la testa, aco vòu dire : *Tant que toi,*
» *Jean de Paris.* Ara que ses jouinet, quand aurés
» à vous mouca dins las bonas coumpagnas, aussàs
» vostras raubetas per coustat, prenès vostre naset
» embe la camisa, li niflàs lou pus rede qu'es pous-
» sible, per fa sourti touta la mecha, e laissàs
» toumbà vostras fardetas de façoun que se veja
» pas ount es passada la jalarea. Quand saludarés
» quaucus que ne vau la pena, farés dins lou cros
» de vostra maneta, un poutou que pete ben rede,
» pioi vous courbàs tant que poudès, e vous en anàs
» de recueulous, en gratant lou sòu das dous peds
» couma las galinas. Se vous couvidoun à quauque
» castel, quand serés grand, digàs qu'avès vostre
» bouta-à-coire, e qu'avès pas besoun d'aquel de
» degus; antau vous farés pregà; e se li a de da-
» mas à taula procha de vous, manqués pas de li
» quichà lou ginoul, de trincà toujour emb elas, de
» prene de sau proprament d'aqueles dous dets e
» de li l'espoussà dins sas assietas, sus la vianda

» qu'auran à manjà. Se mancaves aquì, moun fil,
» passariàs per un talòs que counoui pas la pouli-
» tessa e las usanças dau grand mounde. »

« Es inutille, Moussu lou baroun, de vous redire tout ce que fasiè ma grand per me rendre un grand sujet. Se pot be que ne soui un, mais toutas sas parabolas m'an pas jamai servit de grand causa. Lou capel que me vesès es lou permiè qu'age pourtat de ma vida; tout lou resta l'ai passat en bouneta. Jamai noun ai agut de raubetas, ni noun me soui faufilat emb de damas. Una fes, es vrai, mais acò m'es pas arrivat qu'una fes, ai agut soupat au castel de la Bouissieira, mais seguet dins un celiè embe lou garda-cassa. Antau vesès be que toutas las proufecias de ma grand eroun de paraulas estrassadas. Ieu que coumpreniei pas res à sas elouquanças, tant que seguere manit, l'escoutave; mais entre que seguere grandet, m'en mouquere e me fourmere de ieu mema. M'aviè croumpat un libre d'un sòu, per anà à l'escola. Moussu lou mestre me bailet una talocha lou permiè jour, e ieu te changere moun libre per un talhou d'aubergina, e li tournere pas pus.

« Es vrai que couma ma grand me vouliè veire un abille ome, gagnave dor aquel ròdou en sourtissent de l'oustau, mais entre qu'ere davans la

7

porta, li fasiei un parel de cambirouletas e anave aprene à la campagna ce que de gents couma nautres an besoun de saupre.

» D'abor m'estudiere talament à traire ben una peira, que vous auriei esclafat lou nas de quaranta passes, s'era istat de vostra bona graça que vous l'afinchesse.

» Pioi m'apliquere à ben escalà per anà querre de nisadas. Au coumençament m'arrivava souvent de toumbà das aubres, de me veire penchat as brancas per lous pèusses couma una lanterna; mais, à força de li revenì, me rendere un das pus forts de la proufessioun.

» Una sciença que me fasiè encara mai de gau que las autras, es aquela qu'an lous pastres de toumbà lous lebrauts à la coussa d'un cop de bilhot. Ieu ou vouliei ensajà, mais lous lebrauts mancavoun. Las d'esperà soun rencontre, un matì que gardave lou bourriscot de ma grand, me recueule quinze passes, li mande un cop de tricot sus las cambas de davans, e vous lou tombe sec. D'abor acò me flatet estremament; mais quand vegere que lou gibiè se levava pas pus e qu'auriè belèu las cambas coupadas — oh! certa, vesès, Moussu lou baroun, lou sang vòu pas mentì, — adounc las tres susous m'arraperoun; m'aprouchere de la paura bestia en

plourant, li metere sa testeta sus ma fauda; li faguere cent poutous sus la bouca e sus lous iols. —
» Ma queca, mas amours, li disiei, t'ai fach mau,
» ou vese, mais li tournarai pas pus, de segu; li
» tournarai pas pus. Anen, auboura-te, moun
» cor..., issa..., veni, dona-te d'aise... » La paura bestiola fai un esfort, couma se m'entendiè, se leva, me pausa per distracioun un de sous peds sus lou ventre, l'autre sus l'estoumac e aquì demora. Ieu, sans poude ni me virà, ni cridà, me fauguet bravament esperà que venguessa d'ela de tene embe ieu d'autras countenenças. A la fin ou faguet; mais se ieu n'i aviei bailat per soun comte, fau counvenì que me rendet ben la mouneda de ma peça.

« Tenès, Moussu lou baroun, me pode vantà de saupre quicon; mais n'ai pas res aprés que noun m'en aja coustat la façoun.

» Un talant que nautres paisans neglijan pas gaire, es aquel de counouisse las vignas, ounte soun lous muscats d'un tel, las figas d'una tela, las pechas, auberjas, aubricots de l'un e de l'autre, e surtout de saupre las ouras ounte pouden faire la tartalassa per lous mases. Ieu l'aviei talament ben cultivat dins ma jouinessa, qu'encara, s'era dich, vous anariei escamoutà pouls e frucha tant subtillament couma quau que siè. Es vrai que ioi m'amuse pas

pus aquì, essetat que noun lou rencontre ou faga; mais, per vous revenì, davans que seguesse ben au fet d'aquel badinage, fau qu'age recassat nòu cents cops de bastou sus mas esquinas lou pus mens. Lous couquìs de garda-vignas souls m'an agut mes vint fes couma un *inci oma*. Poudiei pas intrà dins la mendra pieça que noun me supessoun; e quand cresiei de li manjà un moucel en repaus eroun d'abor aquì per me destourbà. Una fes pourtant n'i aget dous que segueroun ben fachats de m'estre venguts escourniflà. Es vrai que jouguere mai de bonur que de rusa; mais peracò li intret un pauquet de saupre-faire de ma part. Escoutàs aquesta, que n'en vau la pena.

» Couma me surprenien toujour, ieu à la fin me prouvesiguere d'un siblet couma lou sieu, e m'anave rescondre dins lous valats: aquì siblave; eles me respoundien en cresent de se respondre l'un à l'autre. Antau saviei ounte poudien estre. Quand eroun procha, m'escartave cauta à cauta, per anà fa moun afaire entacon mai; s'eroun lion, tant de pena espargnada, era aquì que m'apitançave.

» Un bel dimenche, dau tems de vespras qu'aqueles malerous ageroun la couquinariè de mancà, dounere un parel de cops de siblet, e n'agere pas gis de responsa. — « Anen, bon, me soungere,

» soun à la gleisa. Lou bon Dieu li lous esclaire per » soun salut e per lou mieu. Pouden dounc aicì pasturgà tranquillament. » — Sus aquela esperança intre dins lou claus de Moussu Sestiè de l'Anglada, ounte li aviè de pechas couma lou poung, n'en prene una, bela, flourada, tendra, e d'una aigueta, Messius ! qu'era daumage que n'en coulessa una gouta de long das babinas. De mesura que la sussave, una manassa m'aganta au coupet, e m'ausisse tratà de voulur, couma s'agessoun parlat à quau que siè. Aquela insoulença m'empachet pas d'acabà ma pecha; mais l'afrount me seguet sensible, par ça que m'empachet de n'en prene d'autras, e que m'atacavoun dins moun ounou. Cepandant, couma n'ere pas qu'un boullarot, me pouguere pas aparà, e força me seguet, tout en chapitrant, en penejant, de me rendre à la discrecioun dau coucàrrou que me teniè. Aquel bardot (car toutes lous garda-vignas soun de couquìs, essetat ieu quand ou soui istat), aquel double chaval m'estaca las mans davans darriès, à la camba dau pechè e me laissa en risent per anà avertì lou mestre dau claus. Se lou Ciel se seguessa pas mesclat de mous afaires, ai, Moussu lou baroun, quinta estiblassada me toumbava sus la croupa ! mais jamai la vertut es pas delaissada; li a pas res couma

la bravetat; acò tira un bon cretien de pertout. Lou gus de garda-vigna avié laissat per bonur un de sous enfants dins lou claus. Aquel pichot pelaut s'amusava à moun entour à brafà las pechas; e tant n'engulissiè, tant ieu vesiei que m'en cauriè pagà. Quand se seguet ben bouiricat, s'aprocha de ieu, e se met à dire : — « Peracò, save be qu'avès » un siblet que sibla rede couma lou de moun » paire, peracò; e ieu aimariei ben de n'avedre un » couma lou vostre, peracò. » — « Oi? li diguere » ieu : Eh be, te lou dounarai, mai que me desta- » ques. » — « De bon, me lou dounarés ? » — » Te jure, fe de Jan-l'an-pres, que te lou dounarai, » acò's be tout dire ! » — Lou drolle, aquì dessus, se met à travalhà das dents e das ounglas, tant aderré que me delivret. Quand la bona obra seguet facha, demandet lou siblet. — « Es juste, moun » amì, li diguere, mais, se lou vos avedre, fau que » me fagues un autre plesì. » — « Quinte ?... de » que ?... » — « De te laissà estacà per un moume- » net à la plaça ount ere; autrament te lou pode pas » lachà en councienca. » — « Oh! fourres ! s'ou dis, » pioi me lou bailariàs pas. » — « Te lou bailariei » pas ? bau !.... Eh be, pioi que me creses pas, te, » veja-l'aquì ; mes-lou à ta maissa, e sibla entre- » mens que t'enzengarai couma ere ieu. » — Lou

paure manit, pecaire ! lou prenguet entre sas dents e siblava couma un perdut, à mesura que l'acoutave lou milhou que m'era poussible. Quand agere finit moun pichot traval de benedicioun, venguere davans el e li dise : — « Avai, chot ! saves pas » siblà ; mostra acò que t'ou ensegnarai. » — La » pecora me lachet l'isturment, e ieu, après n'iavedre plantat dos ou tres giscladas dins chaca aurelha, per li ensegnà couma acò se fasiè, emporte lou siblet couma de resoun, laisse lou manit en sentinela, e me vau poustà darriès una muralheta sus un truc, per veire tout bonament couma las causas virarien. El me cridet quauque tems : — « Bota, » bota, rauba-siblet, ou veiràs à moun paire, ou » veiràs à ta grand, bota ! » Mais aget lèu à cantà d'autres aleluiàs, couma anàs entendre. Escoutàs aqueste moucelet d'istouera que n'en vau la pena.

Li aviè pas mieja oura qu'espinchave en travès de ma pichota paret, quand Moussu Sestiè, avertit que me trouvariè dins soun enclaus estacat au ped d'un aubre, intret en furou, prenguet la coursa, laisset lou garda-vigna darriès, toumbet quaranta fes de mourre e venguet drech à soun pechè, una grossa verigana à la man. Couma noun counouissiè ni lou fil dau manefle, ni ieu, travalhet fort long tems e aderré sus lou quior d'aquel que se trouvet

aquì, sans dounà la mendra marca que la besougna l'alassessa. Si fasiè be lou pichot, que sounava soun paire en cridant, couma s'aviè s'agit de quicon que n'en vauguessa la pena. Lou paire qu'aviè seguit Moussu Sestiè tout plan, e de lion en lion, doublet lou pas en ausissent quialà soun fil; e poudès me dire quinte pan de nas, quand, à lioga de Jan-l'anpres, trouvet soun drolle bilhat au parfet, e bourrat de man de mestre. Sans s'enfourmà quau era aquì dins soun tort, de que te fai lou brutalàs? vous manda un emplastre sus lous iols dau cher Moussu Sestiè, e li fai veire touta la manifiçança de Nostra-Dama-de-la-Candelousa. Moussu Sestiè seguet d'abor entreprés, ou cau avouà; mais dins un moument se vira, se met en garda, e lou favourisa d'un bel cop de verigana sus la gauta. Aquel auriè languit tout soul e seguet acoumpagnat de plusiurs autres, couma la bona annada. Se lou garda-vigna aviè pas cridat : *A moi*, Moussu Sestiè, se retirava, acò's segu, embe toutas las ounous de la guerra. Aquel *à moi* gastet tout; l'autre garda-vigna venguet au secour, e lou nouvel vengut, armat d'una branca, l'autre d'un arnavès que coupet abillament, avançoun couma dous gals contra Moussu Sestiè. La batalha s'engaget terribla, e belèu, de memouera de garda-vignas, s'es pas vist de pus bels

cops de branca, de verigana e d'arnavès qu'aqueles que se susseroun per aquìs. Un cop de lata lachat à prepaus toumbet à ploumb sus lou sup de Moussu Sestiè : el li respond subtillament de dous cops de verga sus las aurelhas de soun ome. A mesura qu'anava countinuà, l'autre li lança un cop d'arnavès au col, tira soun arma per l'escarraugnà, li emporta sa perruca, e tomba d'esquinas, fauta de trouvà de resistença. Moussu Sestiè, tout enfurenat, courrìs sus lou talòs que li aviè croucat sa quegna e l'espoussa couma una tapissariè. Se li avien pas pourtat de derrenjament, crese pas que l'agessa laissat manjà das arnas. Mais dau tems qu'espoussava d'una man, e que de l'autra tachava mouien de desarrapà sa gannassa, l'ome de la branca n'i'n fiquet un cop sus lou coupet que li roumpet toutas sas mesuras. Lou brave Moussu Sestiè baisa lou sòu, lacha sa verigana, arpateja per la remassà e se leva sans ela, en recueulant e en trantalhejant couma un ibrougna. Adounc, lous dous traites de garda-vignas li mandoun chacun un cop de roc; l'endevenoun, l'un sus la maissa, l'autre sus l'ussa, e lou fan cabussà dins un valat procha dau camì.

» Couma cresien de l'avedre couat e que vegeroun venì un ome que lous counouissiè, descam-

peroun vite, sans sounjà soulament de destacà lou drolle, qu'era ben poustat per jujà das cops. L'ome lous counouguet, e s'aprouchet de Moussu Sestiè per li dounà secour. Ieu davalere atabé de moun truc per li ajudà, e toutes dous, en lou boulegant, lou fagueren revenì.

— « Eh be, anen, Moussu Sestiè ! li disian; de » qu'es aiçò ?... de qu'avès?... fau pas s'estoumacà » per tant pau de causa. »—« Oh ! s'ou dis, acò's » pas res; soui un pauquet estabourdit; mais acò » me passarà en manjant la soupa. Fasès-me lou » plesì de m'anà querre ma perruca, que saique » serà touta emboulhada : lou resta seriè pas res; » mais ma perruca, santafieu !... ma perruca !... » una perruca de quinze francs !... Oh ! parbieu! » veiren se l'on trata couma acò la perruca d'un » moussu de ma façoun. Boutàs, anàs-me la querre, » amai ma verigana, si vous plet, sans vous cou- » mandà. Ma propra perruca !.... Jamai noun li » perdoune aquela! Una perruca das dimenches, » cassibralha !.... » — Ieu li la pourtere; e quand l'aget esaminada.... — « Anen, s'ou dis, à la » garda de Dieu! la cresiei pus mautratada que » noun es. Lous doubles voulurs !... Digàs, Mes- » sius, avès-ti vist l'afaire, e poudès-ti me servì de » temouens, en pagant ? » — Toutes dous li res-

pounderen que oui.— « Eh be, nous diguet, venès » beure un cop à l'oustau; e se lous fau pas penjà, » li aurà de malur. A prepaus : e lou boularot » que me raubava mas pechas, es-ti toujour esta- » cat à l'aubre ? » —« Toujour, li respoundere. »— » Eh be, te, croca-meleta, me diguet à ieu, prend » ma verigana e vai acabà l'obra; me sentisse pas » de la finì, per tau que n'ai pas res tastat de tout » ioi qu'au tua-verme ». — Ieu li anere; mais couma lou pelaut n'aviè pas tant de tort couma cresien, me soungere de lou perdounà. Après l'avedre destacat, li bailere soulament un parel de cops de ped dins lou ventre per li servì de liçou e l'enmandere. Ieu, vesès, Moussu lou baroun, soui un bon enfant; ai toujour agut per tema, seloun moun ime, que fau faire au mounde lou mai de ben e lou mens de mau que l'on pot.

» En acoumpagnant Moussu Sestiè jusqu'à l'Anglada, qu'era prou lion, es tout de paure caminàs; cresian que nous lou faudriè pourtà ou per lou mens rebalà. Aboutàs, Moussu, marchet couma un dragàs, e jamai noun nous parlet que dau grand desir qu'aviè d'estre à soun oustau per se metre à taula. Lous cops qu'aviè recassat l'oucupavoun pas mai que lous afaires de las Oulandas. Nous juret qu'aqueles d'aquì n'eroun pas que flou-

reta au respec de mila autres qu'aviè reculits çai e lai. Moussu Sestiè aviè resoun : era istat pastre lous tres quarts de sa vida. Aquela mena de mounde an souvent rampogna; sa car aviè fach calus sus toutes sous membres, e li aviè pas prou tems qu'era mainagè per estre vengut doulhet. L'acoumpagneren dounc à l'Anglada; dinneren couma tres ressaires. Après acò se metet au liech; lou surgent venguet, lou visitet sans lums, dins l'escuresina, lou penset emb d'aiga fresca, beguet foulheta emb el sus lou liech, e faguet un raport de toutes lous diables. Lou juge e lou grefiè de Soulorgues vengueroun ausì sa plenta e nostra depausicioun, decreteroun lous garda-vignas e lou manit de presa de cors, souperoun embe lous temouens e lou malaut e toutes nous enchichourleren aquì couma lous tourdres dau tems de vendemia. En soupant se parlet d'afaires, e couma lous garda-vignas eroun declarats endignes de sa charja, Moussu Sestiè preguet aqueles messius, que menavoun la coumunautat couma un troupel d'ases, de me dounà una das plaças vacantas. Li diguet mai de ben de ieu que noun n'i aviè, que noun n'en saviè e que noun n'en cresegueroun; mais fagueroun semblant, per tau que Moussu Sestiè era un ome riche. Me fagueroun prestà serment sans counsequença e me deli-

vreroun mas patantas en regla per dous ans. Ieu que n'ambiciounave pas mai, n'en tresfouliguere de joia. Acò's la premieira fes que soui istat quicon dins Soulorgues. La plaça es bona e fai ounou. La premieira annada nou'n sentigueren talament, ma grand e ieu, qu'ela n'en crebet e que ieu m'engraissere couma un capou.

» Ma grand era deganauda; soun enterrament me coustet pas res. Dins dous ou tres cops de picou li agere fach un trau per passà en paradìs, e venguere dejunà. De dire pourtant que la planiguere pas, vous mentiriei, Moussu lou baroun, la planiguere; mais era vielha, poudiè pas pus landà, e me laissava quicoumet, acò counsola; antau la planiguere pas mai que de resoun, mais la planiguere toujour à bon comte, aquì à pau près couma se deu faire, ni mai, ni mens. Quand seguere revengut per manjà un moucel, ouvriguere l'armasi e trouvere pas que de pan. Aviei trop de lagui per lou poude torse sans l'ounchà ; mais li aviè pas en lioc una arencada, pas una chalota, pas un al per acò faire.—« Boui, paure! disiei, ta grand qu'aviè » toujour quicon en reserva, auriè-ti tout brafat » avans de partì ?.... Quinta groumanda! Mais ou » crese pas. » Sus aquela darnieira pensada, torne tafurà per tout, e, per bonur, rencontre pas res. Dise

per bonur e n'ai pas tort, car te vau devistà dins un recantou, jout un gros moulou de brouquetas, un grand cofre que n'aviei pas jamai vist e que semblava istat fach dau boi e dau tems de l'archa dau pera Nouè. Lou descouvriguere vitament dins l'espouer de li trouvà de pitança, e la premieira causa ounte pause l'arpa es un jas de palha.—«Cavalisca! » diguere, s'es pas farcit que d'acò, valiè be la » pena de lou tant amagà. » Cepandant soulleve aquela palha e li trove dejout una bela pieça de mousselina.— « Bon, diguere, aiçò vau mai que de » chalotas.» Aquì dessus mangere moun pan couma s'era istat saussat dins de legadìs. Per veire pus à moun aise ce que li aviè mai dins aquel cofre de benedicioun, te barre ma porta à double tour, revene, e n'en tire dos pieças de tela d'Oulanda que segu n'en valien la pena. —« Bon, diguere tournà, » longa-mai; ámoulen rapiamus, la prefaça de » Nouè. Ma chera graneta, qu'avès ben fach de » mourì! » L'enventari me fasiè trop de gau per me venì en dòu; me remete à l'ouvrage, sans sentì la mendra ataca de broda. Lou quatriema jas seguet un faissilhau de galouns d'or e d'argent e una vintena de manouls de dantelas d'una finessa à li perdre lous iols.— « Bon, bon! Segnur, disiei, » vostra voulountat siè facha amai la mieuna, amen,

» ensì-souet-il ! Senta Vierja, pregàs vostre fil » qu'aiçò dure. » Lou Ciel esaucet la devoucioun de sa miserabla creatura. Aquela fes pesquere una vintena de mostras e douge tabatieiras d'or, bravament espandidas sus una granda pieça de velour blu. Se l'on mourissiè de plesì, oh ! ma foue, Moussu, per adounc la dansave, e n'auriei jamai agut aquel d'assistà, couma vene de faire, à l'enterrament de ma femna. Ai, Moussu lou baroun, per que de festas couma acò revenoun pas sieis fes la semana sans coumtà lou dimenche. Tirere pioi save pas quant de rebaladìs, couma de fichus, de mouchouers, de debàs de seda, lou tout ben nòu. Au founs, que venguet trop lèu, dos dougenas de culiès e de fourchetas d'argent, e dins un caissou, sus la gaucha, cinquanta roussets de vint-e-quatre francs chacun que m'escalugueroun. Vous coumprenès be, Moussu lou baroun, que ma grand aviè fach aquela pacoutilha dins lou bon tems e que se Truqueta l'aviè pas mesa de la soucietat, ela se li era ficada d'ela-mema. Car de creire qu'agessa gagnat acò dins soun coumerce d'alumetas, l'on creiriè pus lèu l'istouera dau Drapet, ou aquela de Cendrouseta-Bachassoun. Mais, que que n'en siè, m'ou laisset e faguet ben. Un enfant ben aprés vai pas tant espeluchà d'ounte ven ce que sas

grands li donoun. S'ou an agut dau coustat drech, tant mius per la grand, s'es dau coustat gauche, tant pis per la grand; mais d'ounte que venga, tant mius per lou paure agnelet qu'ou recassa; per quicon l'on es pichot-fil; acò ven de drech.

» Quand agere tout ben esaminat, ou recatere dins un autre cofre que faguere faire, e ou fiquere dins un cantou de l'oustau ounte li aviè pas que lous rats e ieu qu'ou pouguessian devignà. Malgrè ma fourtuneta, restere pas de vieure couma l'acoustumada, per que n'en soupçounessoun pas res; mais tout ce que m'imaginere seguet de n'en faire entreveire quicoumet adrechament à Moussu Sestiè que m'aimava couma sous iols. Ieu l'aimave pas el per n'en courrì las carrieiras, mais aviè pas qu'una filha, pas poulida se voulès, mais galhardassa. Li deviè laissà força benàs e lous fringave toutes dous. La filha me voulountava prou pataudament, e lou paure ome semblava que me l'auriè dounada voulountiès se m'aviè pas cresegut un coucàrrou.

» Quauques jours après ma descouverta, l'anere veire, e sans faire semblant de res, lou faguere toumbà finament sus aquel chapitre. — « Mardì, li diguere, Moussu Sestiè, avès aquì Madoumaisela Babèu qu'es una reda jouve! a de gautas » de la coulou de vostras auberjas; de dents blan-

» cas couma lou calhat; d'iols capables de rabinà
» lou courret lou pus frejoulut; de brasses, santa-
» fieu! que sembloun jitats au molle; una maneta
» facha couma lou penche de l'Amour; una es-
» quina, una mina, una peitrina, per fa cridà :
» secous, misericorda! *à moi*... que me brulle!...»
» — « Eh be, me diguet moussu Sestiè, en ri-
» sent, à mesura que sa filha se carrava, eh be,
» moun paure Jan-l'an-pres, de qu'es toun dire? »
» — Moun dire es, li respoundere, qu'aquel que
» l'aurà fau pas qu'ane en viage, e que s'un tau
» bonur era per ome couma ieu, la pourtariei saique
» pertout penjada à moun col per davans, couma
» porte ma coueta per darriès. Vesès be ce que
» vous dise, s'ere un prince, un duc, un pouticaire,
» couma soui pas qu'un miserable brama-soupa,
» me vendriei metre ventre à terra davans vous per
» la demandà. » Madoumaisela Babèu, en ausis-
sent acò, me mandet un cop d'iol e retoussiguet
soun mourre d'una manieira tant graciousa que me
soungere : — « Anen, bon, l'aven gratada ounte se
» prusis ».

» Lou paire que l'adourava e que semblava que
m'aïssiè pas ieu, m'escoutava en badant un pan
de maissa, e anfin m'adresset antau la paraula :
« — Seriè pas besoun, moun enfant, que seguesses

» ni comte, ni marquis, ni perruquiè per avedre » ma filha, s'aviès la mitat dau ben ou soulament » lou quart dau saupre-faire de Truqueta; nautres » nous souçitan pas de tant de grandous. Las » familhas soun egalas e n'aven pas res à nous » reprouchà per ce que regarda la vertut e l'ou- » nou. Soui istat amic e assouciat embe toun paire » dins lou coumerce das lanas, me proucurava la » milhouna marchandisa cent fes milhou mercat » que la pus michanta. Aquel ome aviè un cor de » rei. *Oui, c'était un cœur de roi:* acò ou pode dire, » pioi que dins soun testament m'a pas gis laissat » d'osses à rousigà, couma ou poudiè faire, e » couma n'aviei mai de pòu que de fantasiè. Oh! » Segnur Dieu! la brava persouna! l'ouneste ome! » Es istat malerous, mais malur n'es pas vice. » Ieu demandariei pas mai que de poude moustrà » ma recounouissença à soun fil en li dounant ma » filha; mais tus sies un pelucre sans terras, sans » biais, sans pecugna: acò me lìa lous brasses.»

» — E quant faudriè qu'agessa Jan-l'an-pres, li » diguere, per poude pretendre à una fourtuna » couma aquela?» — «Veja, s'ou dis, soui un ome » que quitarai souessanta mila francs à ma filha. » Tout autre la croucarà pas que noun n'aja per » lou mens autant, e se tus n'aviès soulament un

» tiers, te la dounariei dau milhou cor de moun » ama. »

» —Aça, vesès, Moussu Sestiè, li repliquere, s'en » manca pas que de sieis mila cinq cents escuts » e cinq cents francs justes que noun age la sou- » ma coumpleta; dounàs-me de tems e veiren. » Lou Ciel, per trica ou per traca, belèu me dounarà » las lumieiras per la remassà.» — « E quinte tems » vos prene ? me diguet el : me fau viel e vou- » driei veire ma filha establida avans d'anà fumà lou » fenoul dau cementeri. » — « Aboutàs ! foulira, » li respoundere, ses encara d'un bon age; avès, » coumparança à dire, la força d'un brau, lou » courret d'un ase, l'estoumac d'un pastre; emb » aqueles outisses tres ans, per esemple, deurien » pas estre capables de vous esfraià. Vostra filha » e ieu sen pas encara que d'enfants, e, dins tres » ans, un jouine ome que boulis d'amour e d'ambi- » cioun fai de camì. » — « Eh be, s'ou dis, te lous » done, se ma filha es d'aquel avìs.» — « Ieu n'i'n » done quatre, se li lous cau, diguet Babèu. » — « Oh ! ma foue, li respoundere, viva la joia ! Li » auriè be de malur se vous fasiei tant esperà.»

» Coumpreniei ben à pau pres que ce qu'aviei dins moun cofre valiè mai que la souma que me demandavoun; mais couma n'ere pas ben segu, e

que counouissiei pas lou pris de certenas causas, n'en faguere veire quauques retalhous à Babèu que l'estabourdigueroun, e me dounere tant de mouvements que, dins mens de tres meses, tout seguet vendut, e me trouvere embe trenta bos mila francs e mas dos dougenas de culiès e de fourchetas d'argent dins lou cofre. La venta era trop fresca e lou saut seriè istat trop dangeirous, s'agesse vougut estre tout de suita lou gendre de Moussu Sestiè. Aquel ome n'aviè pas bon tint; la memouera de Truqueta n'era pas morta, e ieu, tout brave qu'ere, passave pas per lou permiè sent das litanìas. D'alhurs, fau empachà lou mounde de se damnà. Car, vesès be, Moussu lou baroun, counouisse Soulorgues couma se l'aviei sourtit de moun ventre. Maladiciença ! s'aquel mariage s'era fach à la turluburlu, aurien parlat, desparlat. — « E » per que ?... E coussì ?.... E d'ounte ven acò ?... » Se pot-ti que Moussu Sestiè ?.... Couma a fach » Jan-l'an-pres ?.... Una filha richa couma Ba- » bèu !.... De que li a ?.... De que li a pas ?.... Li » a quicon.... Li a que trop.... E ca, ca, ca.... » Aurien bastit mila sournetas, amai belèu, à la fin, aurien mes la man sus la magagna. Antau me pressave pas, e per deroutà la canalha, lous vouliei acoustumà pau à pau à me veire quità mas pelhas,

escalà tout douçament couma un bon travalhaire benit de Dieu, afin que seguessoun pas tant surprés d'aquela aliança, au bout dau tems qu'avian counvengut. Aquelas diaucas de precaucions que degus ara noun se crei oublijat de prene, e que ieu empleguere couma un bau, m'atireroun lou pus gros lagui de ma vida, par ça que me fagueroun passà per un bon sujet. Escoutàs aquesta disfourtuna, que de segu vous farà plourà, quand agesses una ama de peira frejau.

« Una certena Barba-Garroulha, la pus mendiana e la pus orra creatura que li agessa dins Soulorgues, c'et-à-dire sus terra, dins la mar e dins lous anfers ; una bestia touta de gingouès, boussuda en vint endrechs, panarda, guerla, de coulou d'esca, que tout ome fugissiè couma un michant rencontre, que de cent passes vous fasiè turmentì, e que quand on la regardava de pus procha, faliè tout de suita faire lou signe de la crous e recoumandà soun ama à Dieu ; aquel vilen magasin de rougna, de rasca e de touta sorta de malandras se trouvet grossa, save pas de quau, car essetat que Satan agessa fach lou cop, crese pas qu'un voulur coundamnat à la roua, agessa agut la feblessa de s'en delivrà emb aquela coundicioun. Anfin de quau diantre que siè aquel rebut de bemis, se trouvet

grossa, e faguet, bravament e ben, sa declaracioun en ma favou.

» Jujàs, Moussu lou baroun, quinta alerta per un jouine ome qu'a d'ounou, de goust e mai de trenta mila francs en caissa. D'abor seguere tentat de plaidejà jusqu'à moun darniè sòu, pus lèu que de me veire enliassat emb una gansa d'aquela fabrica. Anere coumunicà ma disgraça à Moussu Sestiè e à Babèu. Ela vouliè que plaidegesse ; mais lou paire, remarquere que branlava la testa e que teniè l'alé couma un viel pastre. Ieu sans fa semblant de li prene garda, li disiei embe touta la coulera que meritava lou sujet : — « Coussì, Moussu » Sestiè, un enfant de familha couma ieu ! Lou fil » d'un Truqueta ! acusat d'una acioun que fariè » vergougna au darniè varlet dau laquai d'un levacar ! Qu'un ome per quau Madoumaisela Babèu » a de bountats de touta mena, se seguessa encanalhat emb una Barba-Garroulha ! emb una pu» denta que vous vira e vous leva l'alé d'un quart » de lega ! Ou cresès, vous, acò, Moussu Sestiè, » ou cresès ? » El, pas mot ; mais sa filha plourava, m'empusava, me disiè de plaidejà, e que couma que tout viressa, m'esperariè jusqu'à la fin das siecles, s'era lou dich. Lou paire, en restant siau couma un tarnagàs, me faguet soupçounà certenas

causas que se soun descouvridas despioi e que vous vau dire per acabà moun istouera davans que sigan à vostre castel; arrenàs un pau, Moussu lou baroun,... *arrênez, je vous en pria,* car n'en sen pas lion, e ce que me resta à vous dire n'en vau la pena.

» La Barba-Garroulha era grossa de ioch meses; e quau diriàs qu'aviè fach aquel cop de desespouer, aquela besougnassa, aquela obra de maledicioun? Pas mens que lou brave, lou dalicat, lou determinat Moussu Sestiè; e vejaquì couma, per m'engusà, per tapà sa mala-facha, me caressava, m'engusava, me proumetiè sa filha e me vouliè pausà sus las ussas la coucoulucha de la civeta; amai faguet aquel Barrabàs de la passioun. Me la carguet, Moussu lou baroun; mais de la façoun que las causas an virat, crese pas que n'en riga; sa filha e ieu li aven mes bon ordre, Dieu mercì.

» Dau tems que devisavian ensemble, intret una certena figurassa d'ome, que semblava un fagot de couquinariès, e que se plantet davans nautres couma una aparicioun de Belsebut. Ieu me segnere tout esfraiat, couma se li avien plantat la poutencia. — « Quau es, s'ou dis, de vautres un certen Jan-l'an- » pres, fil legitima e naturel de la bastarda Margot » e dau noumat Truqueta, ancien voulur de Sou-

» lorgues, pendut dech ans li a, sus la plaça dau » Mercat, à Nimes ? » — « Çai es pas, n'es pas ieu, » li cridere tout tremoulant : de que li voulès ?... » Sus lou sinne de Judàs que li faguet Moussu Sestiè : — « Anen, s'ou dis, es vous-mema, *à moi !* man- » forta... » Sus lou champ intret dous autres copa-jarrets de sa clica ; un m'arrapa au coulet, l'autre me copa lou courdil das bralhas, que m'aviè coustat nòu diniès e pas mens ; me bilhoun lous brasses emb una corda e m'enmenoun. La paura Babèu plourava e cridava couma una clouca quand li rauboun sous poulets. Moussu Sestiè crebava dau rire dins un cantou, e ieu, las gregas sus lou boutel, me fan gagnà, pecaire ! lou camì de Soulorgues. De me veire enmenat sans saupre per que, ou demandave à tout moument, amai, per ma fe, aviei pòu que noun m'ou diguessoun.

» Quand segueren à la vista dau vilage, un d'aqueles messius, e precisament lou qu'aviè paregut lou premiè davans mous iols, diguet as autres : — « Marchàs, la coumissioun me regarda ; ai quicon » à dire emb aqueste jouine ome, e vous anan jougne dins un moument. » Lous autres s'avanceroun. Aqueste s'aprouchet de ieu, e me faguet encara mai d'esfrai que quand eroun toutes tres. — « Eh » be, Sauvur-Dieu, li diguere, de que me voulès ? »

« — Vous vole, s'ou dis, faire un poutou. » — « Un poutou ? Cavalisca ! e per que ? » — « Par ça » que ses lou fil dau milhou de mous amìs ; » amai, per recounouissença, vous vole rendre un » grand service. » — « Me voulès dounc destacà ?» » li repliquere. — « Aboutàs, s'ou dis, Dieu vous » n'en garde, es be d'autra causa que s'agìs ; vous » vole maridà. » — « Me maridà ! embe quau ? » » — « Embe Barbeta-Garroulha. » — « Au diable ! » li cridere, prenès-la vous, se vous fai gau, per » ieu la prendrai pas quand me faguessoun aves- » que.. » — « Baste, s'ou dis, seguesse pas ma- » ridat ; coussì te la gafariei ! Aurà mila francs » de dot que Moussu Sestiè li fai.. » — « Quand » n'agessa un plen tinaud, n'en seriè pas res. » Mais per que Moussu Sestiè li fai aqueles mila » francs ? per sous bèus iols ? » — « Per quicon » couma acò, me diguet lou brutalàs. Mais es- » coutàs-me, soui vostre amic, e vous vole faire » entendre resoun. Parmì lous assouciats de fu » Moussu Truqueta, n'es pas, sans doute, qu'oun » ajàs ausit parlà d'un certen Quincarlot. Aquel » Quincarlot es ieu, à vostre service. Ai agut » l'ounou de veire penjà Moussu vostre pera à » Nimes, e la counsoulacioun de lou veire mourì » couma un predestinat. Aquel cher ome, pecaire !

» vouguet pas jamai metre en pena degus, amai
» seguessa en mema d'ou faire.

» Segnur Dieu! la bela mort! me touquet tala-
» ment que me sentiguere tout chanjat. La graça
» dau Ciel venguet aquì dessus; me counverti-
» guere e, per me tirà dau pecat, per travalhà
» seriousament à moun salut en bon cretien, me
» faguere uchè. Moussu Sestiè que counouissiei
» de longa man e qu'a dounat atabé dins la de-
» voucioun, me faguet part de quauques escru-
» pulles à l'oucasioun d'una pichota feblessa qu'a
» agut per Garroulheta. Couma aviè pòu qu'acò
» cridessa, que li a de gents que la soustenoun,
» fort capables de li la fa prene, ou de li faire
» manjà força argent, me diguet que planiriè pas
» mila francs à la jouve, se vouliè dounà l'embas-
» tada à quaucus mai. Ieu me carguere d'aquel
» afaire, e couma ai de grandas oubligaciouns à
» vostre pera, seguet vous, moun fil, qu'agere
» d'abor en vista. N'en parlere à la manida lou
» lendeman, e pode dire à vostra glouera que tout
» de suita vous dounet la preferença e que ses à
» mervelha dins soun esprit. Per pruva, vous a
» couchat dins sa plenta au prejudice de cent au-
» tres que voudrien ben estre couma vous dins sas
» bonas graças, e vous a fach decretà de presa de

» cors per countumaça, per vous espargnà las loun-
» gous d'una proucedura que vous aurien pougut
» enquietà. Dous garda-vignas, embe quau Moussu
» Sestiè s'es acoumoudat de lion, an depausat,
» couma bons temouens; la frequentacioun es
» prouvada entre ela e vous; amai crese que s'agìs,
» per aquì, de quauque pau de vieulença de vos-
» tra part. Antau, moun bel amì, sans faire lou
» refastignous, vous counselhe d'envalà la pilulla :
» vous l'an renduda proun douça, Dieu mercì ! e
» força gents que counouisse voudrien ben estre à
» vostra plaça, mais lou bonur es per aquel que
» lou trova, e noun pas per aquel que lou cerca. »

» Oh ! Moussu lou baroun, s'aquel moument ere istat destacat, crese pas que d'un cop de roc noun agesse fendut lou mourre dau cher ami Quincarlot, per li pagà lou service de diable que me vantava. — « Bourrel, li diguere, guilherit, maudita
» siè ta counversioun que tant es couquina ! Vou-
» lur ! gramecìs dau present que me fai toun amitiè.
» Quau te la demandava ? » Quincarlot me laisset jità moun premiè fioc emb una paciença d'ànjou, e quand creseguet de poude parlà, me lachet aqueste discour, que, s'ou fau dire, me dounet pas de tentacioun, mais prou de courage, per prene moun mau en paciença.

» Save, s'ou dis, que Garroulheta n'es pas una » filha, se voulès, d'una grand, grand bèutat, ni- » mai das pus vierjas noun plus; mais, sans coumtà » que cent pistolas valoun mai que toutas las alu- » metas qu'avès eiritat de vostra grand, aquel bijou, » dins l'estat ounte es, pot pas vieure dous me- » ses, amai se se delivra de sa pacoutilha sans n'en » crebà, li aurà mai que malur. D'abor, endepen- » dement das vint-e-cinq bossas que porta couma » de pairòus sus touta l'espandida de sa courpu- » lança, es paumounista; a mai d'escourbut touta » soula que toutes lous galeriens de Touloun en » cors; mostra una rougna superba, que li lusìs » couma de veire jusqu'au bout das ounglas; » pousseda una camba richa de vint plagas, ounte » la gangrena s'es espandida qu'es una benedi- » cioun. Sentissès be qu'aquela filha es un partit, » un tresor que faudriè estre bau per lou laissà es- » capà. Gafàs-lou, cresès-me, moun fil, gafàs-lou; e » se n'en ses fachat dins la suita, digàs mau de ieu.» Quincarlot anfin, me faguet talament veire moun ben clar dins aquela punicioun dau Ciel, que toupere à soun avìs e qu'espousere la carrogna. Es vrai que seguet à coundicioun que me coumtarien lous mila francs d'avança, e que nous aproucharian pas jamai à dous cents passes l'un de l'autre.

Nous tengueren paraula ; car, après avedre dich oui davans lou capelan, en me tapant lou nas, m'anere vite lavà emb de vinagre, e tenguere la larga. Ma mouliè, Dieu mercìs, faguet pas mentì lou proufeta Quincarlot ; dins un mes acouchet de dous messius, toutes morts, que semblavoun dous rats-grieules, à ce que disoun, car ieu lous vegere pas. Ela rebalet quatre ou cinq jours, e avans-ier, afin que seguessa milhou servida qu'à Soulorgues, la faguere empourtà sus una carreta à l'espitau de Soumeire, ounte crebet en arrivant. Ioi l'an enterrada. Lou bon Dieu l'aja reçaupuda ! qu'aime mai qu'el l'aja que ieu ; poudès coumtà que se l'a recatada dins soun Paradìs, fau be que se pague de tout.

» Ara, Moussu, m'en vau à l'Anglada dire à Moussu Sestiè que li pendrai sa filha quand voudrà : e, siè dich entre nautres, crese qu'ou voudrà de resta ; car... Mais vau mai que me taise.—*Achève donc ce* car, li diguet lou baroun ; *il annonce quelque événement important qui manquerait à ton histoire.*
» —Avès resoun, li respoundet Jan-l'an-pres, aquel
» *car* li fai quicoumet ; *car* dounc, pioi qu'es de *car*
» que s'agìs aicì, vous cau saupre que dins lou tems
» que Moussu Sestiè fasiè la contrabanda à Sou-
» lorgues, couma avès vist, ieu troumpave l'equi-

» valent à l'Anglada, e se trova que de tout acò,
» Babèu s'es talament engraissada, qu'es venguda
» espesseta, coufleta, roundeta, couma una pauma
» de tricot ». — « *Fort bien, mon ami, je t'entends;*
» *tu m'as raconté la vie de certaines gens et la tienne,*
» *d'une manière assez plaisante; mais je vois au tra-*
» *vers de tout cela que tu ne vaux pas deux sous non*
» *plus qu'eux. Je t'ai pourtant obligation de m'avoir*
» *éclairé en bien des choses, sur le caractère et les mœurs*
» *des paysans. Les malotrus! Qui dirait que, sous les*
» *dehors de la simplicité la moins suspecte, ils fussent*
» *capables de la malice la plus réfléchie et la plus pro-*
» *fonde! Achève ta narration, s'il te reste encore quel-*
» *que chose à dire.* »

» — Oh! Moussu, li diguet Jan-l'an-pres, soui
» be trop fachat de l'avedre soulament entemenada.
» Adessiàs; aquì vostre castel. Dieu vous li tenga
» caudet e galhard.» — « *Arrête encore un moment,* li
» ajustet lou baroun: *en reconnaissance du divertis-*
» *sement que tu m'as donné, je veux te faire part de*
» *quelques réflexions que ton histoire m'a fait naître.*
» *Engendré de mauvais parents, tu me parais fort dis-*
» *posé à devenir un parfait coquin, et ton alliance avec*
» *ce Sestier, de l'Anglade, va te mener au gibet, si tu*
» *n'y prends garde. Crois-moi, mon enfant, change de*
» *conduite, et vis en honnête homme. Travaille, tu es*

» *fait pour cela ; cherche les gens auxquels peut appar-*
» *tenir le bien mal acquis que tu possèdes, et rends-le*
» *leur. Si tu le gardes, le moins qu'il puisse t'en ar-*
» *river, c'est d'être déchiré des remords que l'injustice*
» *et la mauvaise foi traînent toujours à leur suite* ».—
» De remors, disès? Moussu lou baroun, de que
» soun de remors? Vole mourì, se counouisse de
» qu'es acò ». — « *Les remords sont les reproches, les*
» *cris de la conscience.* » — « Ai, cadedì, Moussu!
» de que me parlàs aquì? Savès pas que la coun-
» ciença das paisans es gamada! » — « *Que veux-*
» *tu dire? je ne t'entends pas. Explique-toi mieux.* »
— « Acò vòu dire que la counciença das paisans
» pieuta pas couma la de l'autre mounde, e que
» se parla, ou fai tant plan que, per ma fe, se l'on
» l'ausìs. Adessiàs, Moussu lou baroun, se passàs
» jamai per Soulorgues, fasès-me l'ounou de de-
» mandà Jan-l'an-pres, e de vous arrestà à moun
» oustau per beure un det de clareta ». Aquì des-
sus lou baroun, que poudiè pas tene lou rire, viret
dins una traversa per intrà dins soun castel, e lou
gusàs countinuet soun camì, en recoumençant de
cantà : *La bona avantura, ô guê! la bona avantura!*



PASTORALE

POUR LE JOUR

DE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST



PERSOUNAGES.

L'ANGE GABRIEL.

BERNAT.

SIMOUN, soun fil.

BERTOUMIEU.

JANOT.



PASTORALE

POUR LE JOUR

DE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

SCENA PREMIEIRA

BERNAT, SIMOUN.

BERNAT.

AIR : *Arrachez de mon cœur, etc.*

QUE lou ciel es brilhant! qu'aquesta nioch es [bela !
Lou jour lou pus seren n'a pas mai de clartat;
La mervelha à mous iols es tout-à-fet nouvela,
Coumprenès-ti, Simoun, de qu'es aquel esclat?

SIMOUN.

AIR :

N'ai jamai vist, pecaire !
Una nioch couma acò

Ieu sabe pas, moun paire,
D'ounte ven tout aiçò.
Sembla dins la natura
Que tout siegue chanjat;
Pouden be, s'aiçò dura,
Enmandà lou goujat.

BERNAT.

AIR :

Noun pas, moun fil, segàs pus charitable.
Lou tems es be trop miserable,
Janot es ourfelin, es paure e malerous,
S'avès pas besoun d'el, el a besoun de vous.

AIR :

Mais de que dounc vous a fach creire,
Lou chanjament que me disiàs?

SIMOUN.

Es quicon que vene de veire;
Diriàs couma ieu, s'ou vesiàs.
En faguent lou tour de las cledas,
Ai vist, au mitan dau troupel,
Vint loubas que couma las fedas
Chacuna atessava un agnel.

AIR :

Pioi derriès aquesta muralha,
I'avië dous liouns e dous chis

Que badinavoun sus la palha,
Couma s'eroun estats amìs.
Per tout, noun se vei que miracles.

BERNAT.

Temouens de tant de bèus spetacles
N'en fau toutes remercià Dieu :
Sounàs Janot e Bertoumieu.

SCENA SEGOUNDA.

SIMOUN, BERNAT, JANOT, BERTOUMIEU.

JANOT.

Mestres, ajàs la bountat
D'escusà ma nounchalença,
Una autra fes, en veritat,
N'aurai pas tant de negligença.
Ioi lou som m'a jougat lou tour
E saique es procha de miejour.

BERTOUMIEU.

Air : *Je suis un bon soldat.*
Titata.

Acò' s pas lou soulel,
N'es pas el

Que jita aquela flama;
Ce que brilha ara au ciel
Es pus bel;
Penetra jusqu'à l'ama.

BERNAT.

AIR : *Bénissez le Seigneur suprême.*

Enfants, dins aqueste presage
Dieu nous proumés quicon de grand,
Atendeguen en l'adourant,
La fin de soun ouvrage.

SCENA TROUESIEMA.

LOUS MEMES, L'ANGE.

L'ANGE.

Gloire au Très-Haut dans l'Empyrée
Qu'il remplit de sa majesté;
Paix sur la terre délivrée
De sa longue captivité.
Que tout corps pur se réjouisse,
Le ciel le comble de bienfaits,
Pour lui la paix et la justice
Viennent de s'unir à jamais.

BERTOUMIEU.

AIR du vaudeville d'*Arlequin hulla.*

De qu'es acò qu'aven ausit ?
Ieu ne siei tout embalausit,
Bernat, quinta bela musica !

BERNAT.

Acò's un ange, Bertoumieu,
Que canta de la part de Dieu
Aquel cantica.

JANOT.

Lou ciel ven de se fendre
Sus l'endrech ounte sen.
Vese un ange descendre,
Vejàs-l'aicì que ven.
Mestre, de que faren
Per las ounous que li fau rendre ?
Mestre, de que diren ?
Elàs ! couma nous i prendren ? *(bis).*

BERNAT.

Digne abitant dau ciel,
Meritàs nostre oumage,
Mais un esclat tant bel
Nous leva lou courage.
Un tel message

Regarda-ti de gents
Tant pecadous, tant endigents?

L'ANGE.

AIR : *Sombres forêts....*

Oui, c'est à vous que l'Éternel m'adresse
Pour vous porter des paroles de paix.
Il est fidèle à sa sainte promesse,
Vous en verrez cette nuit les effets.
Tout l'appareil de la grandeur humaine
Plaît moins à Dieu que la simplicité.
Un vain orgueil est l'objet de sa haine,
Sa complaisance est dans l'humanité.

SIMOUN.

AIR : *Il faut t'envoyer à l'école....*

Nautres aven toujour countat
Sus sa paraula touta senta,
E de crenta
N'aven pas ges d'aquel coustat,
Mais qu'un Dieu fague tant de graça
A de gents qu'an pas meritat
Sa bountat,
Vejaquì ce que nous surpassa.

BERNAT.

Generous messagè de la Cour inmourtela,
Meritan pas l'ounou que nous fasès.

Mais, si vous plai, pioi que çai ses,
Aprenès-nous vostra senta nouvela.

L'ANGE.

AIR :

Avec respect écoutez ce mystère,
Un Dieu devient votre libérateur,
Au sein d'une Vierge mère
Qui porte ce Rédempteur.
Le Ciel révère
Son Créateur.
L'Enfer, déjà dompté,
S'oppose en vain à sa puissance,
Par sa naissance
L'homme est racheté.

BERTOUMIEU.

AIR :

Se n'era pas vous qu'ou countàs.
Acò seriè pas de bon creire.
Mais de la façoun que parlàs
Sembla que l'on ou ven de veire,
Digàs-nous dins quinte palai
Aquel grand miracle se fai?

L'ANGE.

Connaissez mieux l'amour de votre maître,
Il a pour vous oublié sa grandeur,

Il devait ainsi paraître
Pour délivrer le pécheur,
Allez connaître
Ce Dieu sauveur,
Son palais, son berceau
Ne sont qu'une crèche, un étable;
Trône admirable
De ce Roi nouveau.

BERNAT.

AIR : *Il était une fille....*

Enfants, es-ti poussible
Que, per nostre salut,
Un Dieu siegue tant mau vengut?
Quinte cor ensensible
Après un tel recit
Serié pas atendrit,

Per veire aquel bon mestre
Passen à Betlëem
Anen-z-i toutes, tant que sen,
Ieu languisse de li estre
Per l'adourà de pres
E li baisà lous peds.

SIMOUN.

Couma es dins la misera
E dins un paure endrech

Espausat au pus rude frech,
Se pourtavian, moun pera,
De que lou soulajà
Amai lou caufejà ?

BERNAT.

Prend-li dedins las cledas
Lous pus poulits agnels;
Li dounaren nostres mantels;
Vai mouse nostras fedas
E porta-zi lou lach,
Deuriès avedre fach.

Mais la pus bela oufranda
Per li fa nostra cour
Es un cor ple de soun amour,
Acò's ce que demanda
Digàs-me, se l'aimàs ?

TOUTES ENSEMBLE.

E quau l'aimariè pas !

SCENA QUATRIEMA.

TOUTES ENSEMBLE.

L'asille de la pauretat
Quant d'un Dieu se trova abitat

Deven lou sejour lou pus bel;
Aqueste estable
Es respetable
Couma lou ciel;
Dau grand esclat que ne sourtìs
Mous iols soun toutes esblouïts
Sentisse que lou cor me bat,
L'amour m'atira,
La pòu me vira,
Quante coumbat!

L'ANGE.

AIR : *Jamais la nuit ne fut si noire....*

Venez, entrez, sujets fidèles,
Sur un trône d'amour votre Roi vous attend.
Venez dans le berceau de ce divin enfant,
Contemplez à loisir les beautés éternelles.
C'est à vous que ce Rédempteur
De ses bienfaits réserve les prémices.
Prosternez-vous devant ce Dieu sauveur
Il vous fera goûter *(bis)* les plus pures délices.



RENVOI D'UN LIVRE



RENVOI D'UN LIVRE

QUE M'AVAIT PRÊTÉ M. DEYDÉ

Conseiller à la cour des Aides de Montpellier

L'AUTUR que vous remande a d'esprit que noun sai,
Mais vous n'avès mila fes mai.
Se vous aviè semblat, vous l'auriei fach atendre
Encara fort long-tems, e per dire tout vrai,
M'auriè fach pena de lou rendre.
Ah! baste que lou ciel, mestre de nostres jours,
(Mais ai pòu que serà pas tendre)
Aiçaval vous e ieu nous laissesse toujour,
Vous per charmà lou mounde embe vostres discours
E ieu per poude lous entendre!



REPLICA

AU NOUM DE LAS DAMAS

dau

Banquet Pouëtica

10



REPLICA

AÚ NOUM

DE LAS DAMAS DAU BANQUET POUËTICA

Quand s'agìs pas que de pieutà,
Nous disoun que sen matinieiras;
Ara que deven vous cantà,
Pourian ben estre las dernieiras.
Pe faire un prone en quatre pounts
N'aven pas la lenga à la liassa,
Segu, trouvan prou de resouns,
Mais la rima nous embarrassa.

N'emporta, fau rimà.... rimen,
Paguen nostre escot de la festa;
Se chacun nous fai coumpliment,
Counven pas que seguen en resta:
Messius, vous disen soulament
Per vite nous tirà d'escrima,
Que l'amitiè, l'estacament
Valoun be l'esprit e la rima.

LE TRÉSOR
DÉ SUSTANTION

OPÉRA COMIQUE

EN PATOIS DE MONTPELLIER

Pièce en un Acte.



EPITRA DEDICATOUERA.

Ieu voudriei be vous oufri, per estrena,
Quauque present que vauguessa la pena :
Noun pas d'argent, car n'ai pas gis, de found,
E, per bonur, vous n'avès pas besoun.
Faudriè quicon que vous faguessa rire,
De poulits vers; mais acò's de bon dire.
L'on coumprend ben à pu pres ce que cau,
E pioi d'ou faire, aquì lou petassau ;
Aqueles vers, per n'apounchà la cima,
Vous bercoun tout, la garlopa e la lima;
En vous mourdent, en vous gratant lou front,
N'en trouvàs un e l'autre se rescond,
Cercàs, sounjàs, vous tuàs, e, pecaire !
Lou pus souvent vous ou cau tout desfaire;

Ou, se trouvàs la rima que voulès,
En ben rimant, resounàs de travès[1];
Li a cepandant de[2] certenas causetas
Qu'on deu[3] pas dire en forma[4] de sournetas;
N'en cau cercà lou veritable toun,
E tout lur pris depend de la façoun.
Lou dau present que pretende vous faire
Es couma acò : que n'en costa per plaire !
E lou drolle es[5] que, quand l'on rëussìs,
Es à l'autur à dire gramecìs.
Ieu vau tachà de n'avedre la pena,
En vous dounant, se pode, bona estrena;
N'ai fantasiè, mais entendegan-nous :
De tems en tems li aurà quauquas cansous.
S'arriva pioi que la rima se taise,
La laissaren fougnà tout à soun aise;
Quand revendrà, tournà la reprendren,
E, se s'en vai, tournà nou'n passaren[6].

---

[1] B. ajoute ici les quatre vers suivants :
Dous michants vers vous costoun mila penas,
De que serà se n'en cau de dougenas !
La pouësia es un mestiè de bau ;
Costa lou sen e mena à l'espitau.

[2] Mais atabé i'a. — [3] Pot. — [4] Terme. — [5] Lou pus drolle es. — [6] La quitaren. B. intercale immédiatement après :
Me soui sounjat que, d'aquela maniera,
Jusquas au port menariei ma galera ;
Per ce que, quand lou bon vent cessariè,
A soun defaut la rama servirié.

Car, digàs-me, sans aquela ressourça,
Couma fariei per acabà ma coursa [1] ?
Es-ti pas prou qu'un paure païsan,
Aja coumprés que lou premiè de l'an,
Fau pas anà couma as gents dau vilage
As gents de cour tenì mema lengage [2] ?
Qu'aquì dessus el se sieja avisat
De prene un tour un pau pus dalicat ?
Sus vint [3] sujets ai causit lou pus drolle.
Mestre Nicòu li jougarà soun rolle,
E, que cresès [4] ? quau dis mestre Nicòu,
Dis lous tres quarts au mens de Castelnòu,
Engença ladra e de pau de cervela,
Couma veirés dins dona Rancurela,
Vielha cridaira e de michanta umou,
Counouisserés la mostra e lou moulou.
Toni, soun fil, ven brilhà dins la pieça,
E que çai n'a d'aquela fiera espeça !
Dins chaca oustau, se save ben coumtà,
N'aven au mens un que l'on pot cità.
D'acò senut, d'aquela trempa fina,
De quau l'esprit es fach couma la mina,

[1] Couma voudriàs qu'acabesse ma coursa.
[2] B. transpose ces deux vers :
Fau pas anà tenì mema lengage
As gents-d'esprit couma as gents dau vilage.
[3] De cent. — [4] E, de segu.

Quioch dins lou vin e requioch au sourel,
Vous ai dich un, metès-n'en un parel;
Acò rendrà lou comte pus liquide.
  Mestre Pascau, pus sensat, pus soulide[1],
Bon, generous, amì de la vertut,
Cerca lou ben e n'a pas d'autre but,
Sans interès escouta la justiça,
E laissa pas trioumfà la maliça
Per sa vertut surprend mestre Nicòu;
Aquel d'aquì n'es pas de Castelnòu.
  Cadet, soun fil, plen d'ounou, de sagessa,
Pourriè servì d'esemple à la jouinessa :
Es amourous; mais s'acò's un defaut,
Es trop coumun[2] per n'en dire de mau;
E pioi, Cadet es un garçoun fort jouine;
Poulit[3], galhard, que vòu pas estre mouine.
De soun caquet rejouïs Janetoun,
E toutes dous cantoun lou mema toun.
Sans art, sans vice, enstruits per la natura,
Tout bonament aimoun la creatura;
Mais, que voulès? s'acò facha quaucus,
L'on lous marida e li tornoun pas pus.
  En quatre mots, aquì lous persounages
Que venoun ioi vous oufrì mous oumages.

---

[1] Ome drech e soulide. — [2] Poulit. — [3] Ben fach.

Per lou sujet, ai fach ce qu'ai pougut ;
Se trouvàs pas que l'age endevengut,
Coumprenès be qu'à de gents couma nautres
Es pas dounat de brilhà[1] couma vautres;
Mais dins la vila ai counougut pourtant
De fanfarouns que n'en farien pas tant.

[1] De pensà.





ACTURS[1].

Mestre NICOU, pera de Janetoun.

Mestre PASCAU, pera de Cadet.

Dona RANCURELA, mera de Toni.

CADET, galant de Janetoun.

TONI, pretendut de Janetoun.

JANETOUN, amourousa de Cadet.

ANNETA } Amigas de Janetoun.
BABÈU, }



La Scena es au bord dau Les, vis-à-vis dau roc de Sustancioun.

---

[1] La distribution des rôles est un peu différente dans B. Nous la reproduisons ici :

Mestre NICAU. — Mestre PASCAU. — JANETOUN, filha de mestre Nicau. — CADET, fil de mestre Pascau, amourous de Janetoun. — Dona RANCURELA. — TONI, fil de Dona Rancurela. — ANNETA e BABÈU, amigas de Janetoun.



LE TRÉSOR DE SUSTANTION[1]

SCENA PREMIEIRA

Mestre NICOU, Mestre PASCAU.

NICÒU.



VESÈS, moun[2] paure[2] Pascau, ieu noun soui ni traite, ni flaugnard : vostre fil es un brave enfant; mais ma filha pot pretendre à un milhou partit.

PASCAU.

Counvene qu'es pas digne de Janetoun, se

---

[1] Le titre de B. est : *Lou tresor de Sustancioun ou l'opera de Castelnau, coumedia en un acte*; celui de l'épitre dédicatoire que l'on vient de lire est dans le ms de M, *Lou Tresor de Sustancioun, coumedia*. — [2] Manque dans B.

la[1] richessa vau mai que lou bon sen e la vertut; mais counsideràs qu'aqueles enfants s'aimoun[2], que moun Cadet est un garçoun renjat, un bon travalhaire, e que n'aurés mai de satisfacioun que d'aquel à quau destinàs vostra filha.

NICÒU.

Ou vole be creire; cepandant Toni noun es qu'un pau Toni; se[3] li levàs acò[4], n'a pas gis d'autres defauts.

PASCAU.

N'i'a bravament prou emb aquel; mais essetat que soun argent vous avugle, vous badinàs de dire que n'a pas gis d'autres; digàs-me se l'avès vist travalhà? se passa pas tout lou jour au joc ou à la bandieira? Cresès-ti que lou ben sieja fort soulide entre las mans d'un bau, feneant, jougaire, amai ivrougna? e[5] pioi es lou fil de Dona Rancurela[6].

NICÒU.

Eh be[7], de que voulès dire?

1-2 Ieu counvene que la richessa vòu mai que lou bon sen e la vertut, moun fil n'es pas digne de Janetoun, mais considerès qu'aqueles dous enfants se soun toujour aimats. — 3-4 Autrament se ie passàs acò. — 5-6 E pioi n'es pas lou fil de Dona Rancurela. — 7 Si fet.

PASCAU.

Vole dire que couma Toni es un pau Toni, Dona Rancurela es un pau Rancurela.

Air : *Dirai-je mon confiteor.*
S'una fes, dedins vostre oustau,
Laissàs intrà tala femela,
Coumandàs per vostre repaus
De souliès à doubla semela ;
Car chaca jour n'aurés besoun
Per evità lou carilhoun.

NICÒU[1].

Lou coumpaire Nicòu
N'a pas pòu
D'avedre aquela pena,
Ai dous ou tres fagots
De bilhots
De la pus bela mena.

PASCAU.

E, bon Dieu[2] ! quau n'aviè de pus reblats que soun paure ome ? Cepandant era toujour el que lous estrenava. Cresès-me, Dona Rancurela a una ruda testa, touta vostra pougna vai pas aquì ; mais quand acò seriè, quinte plesì trouvarés d'avedre

[1] B. indique l'air : *Je suis un bon soldat, titata.* — [2] E, mardì.

emb ela una guerra countinuela[1], de veire un gendre que noun entendra ni ja, ni vira-vòut[2], e una filha que vous reproucharà soun malur?

NICÒU.

Tout acò pot arrivà; mais la paurieira es encara pire, e aquì li a de ben.

PASCAU.

Vous n'avès ounestament; Cadet n'a pas[3], mais n'en gagna, e ieu li ajude: Toni n'a; mais dau trin que li vai, manjarà lou sieu, amai lou vostre.

NICÒU.

L'en gardarai be.

PASCAU.

Cresès dounc de vieure toujour.

NICÒU.

Nani; mais l'on enzenga[4] sous afaires d'una façoun.....

PASCAU.

E moun paure Nicòu! vaudriè be mai n'estre pas oublijat de prene tant de precaucious. Coum-

[1] Perpetuela. — [2] Biriò. — [3] B. ajoute: gaire. — [4] Asenga.

tàs que n'en cauriè força per empachà un michant sujet d'arrouïnà un oustau e[1] de rendre una femna malurousa.

NICÒU[2].

Davans que vous n'ai agut la pensada,
E vous[3] parlàs couma un ome de sen;
Mais ma paraula es à mitat dounada :
Toni 's fort riche e l'on aima l'argent.

PASCAU.

Dieu vous laisse ben faire. Ere vengut aicì[3] per vous parlà de moun fil : el mema m'en aviè pregat ; mais li vau dounà de pauras[4] nouvelas.

NICÒU[5].

Noun li digàs pas res encara ;
Souvent l'on gagna d'esperà,
E, dins l'endrech ounte sen ara,
Quau sap couma tout pot virà ?

PASCAU.

Coussì[6]? De[6] qu'a aqueste endrech de mai que lous autres, per fa[7] virà las causas autrament que noun voulès[8] ?

[1] Ou. — [2] B. indique l'air : *Des folies d'Espagne.* — [3] Me. — [4] Michantas. — [5] B. indique l'air : *Eveillez-vous, belle endormie.* — [6] Manque à B. — [7] Faire. — [8] Voudrés.

NICÒU.

Se counoui ben que[1] ses pas de Castelnòu[2].

PASCAU.

Es vrai e soui pas lou soul.

NICÒU.

Nani : car n'i'n ven de touta espeça, e tout se li cabìs. N'i'a la mitat que crese, per ma fe, que soun pas d'en lioc. Dise pas acò per vous que ses un brave ome.

PASCAU.

Anen, boutàs, gramecìs per toutes. De que disès que li a de tant surprenent dins aqueste endrech?

NICÒU.

Vesès-ti aquel roc qu'es aquì delai l'aiga ?

PASCAU.

Pas[3] trop ben[4], mais anfin lou vese : eh be !

NICÒU.

Acò se pot dire un roc !

PASCAU.

Es vrai[5] ?

---

[1]-[2] Que ses pas ancien dins Castelnau. — [3]-[4] Lou veiriei milhou s'era jour. — [5] Quau vous dis lou countrari ?

NICÒU.

Acò's un roc, segu, que n'i'a pas gaire couma aquel.

PASCAU.

N'i'a be d'autant, segus, dins moun païs.

NICÒU.

M'entendès[1] pas[1], vole dire qu'acò's un roc d'una vertut, d'un quicon que se poudiei, lou metriei dins ma camisa.

PASCAU.

Saique revàs, Mestre Nicòu?

NICÒU.

Reve be dounc.

Aquel roucàs merita nostre oumage[2],
Es autant Moussu couma n'i'age.
Ieu me gardariei ben, en lou counouissent tel,
De li passà davans sans levà lou capel.

PASCAU.

Vous ses fort ouneste.

NICÒU.

A tout seigneur tout honneur[3]. Lou vesès be coufle couma es?

[1-1] Manque à B. — [2] B. indique l'air : *Préparons-nous pour la fête nouvelle*. — [3] Ce proverbe français manque à B.

PASCAU.

Oui, eh[1] be[1]?

NICÒU.

Ah[1]! santadì, se mas pochas ou eroun autant!

PASCAU.

Crese pas que noun s'esquinsessoun. E de que fariàs de tant de peiras?

NICÒU.

Veja[2] aquel embe sas peiras! Coussì![3] vous coumprenès pas de qu'es aquel roc?

PASCAU.

A touta la mina d'estre couma lous autres.

NICÒU.

La mina troumpa, moun amì. Es vrai que per defora es la mema causa, amai belèu encara[1] pus dur, car una fes li rullere dessus, lou mourre[4] premiè, que me faguet jangoulà couma un chi de pargue; mais en dedins.....

PASCAU.

Eh be, en dedins?

---

[1] Manque à B. — [2] Vejàs. — [3] B. ajoute: Mestre Pascau. — [4] B. ajoute: lou.

NICÒU.

En[1] dedins, quinta diferença ![2] noun se li vei qu'or e[3] argent.

PASCAU.

E d'ounte l'on li intra?

NICÒU.

Pas d'en lioc.

PASCAU.

Li a dounc quauqua[4] fendascla[5] per veire aqueles tresors ?

NICÒU.

Pas la co d'una.

PASCAU.

Per que disès dounc que noun se li vei qu'or e[3] argent?

NICÒU.

Par[6] ça[7] que d'autres ou an vist, que li soun intrats, e que li an fach sa fourtuna.

PASCAU.

Aqueles[8] que li soun intrats, qu'ou an vist[9] e que

[1-2] En dedins, noun de dianche! — [3] Ou. — [4-5] Quauquas fendasclas. — [6-7] Per tau. — [8-9] Aqueles qu'ou an vist, que ie soun intrats.

li an fach sa fourtuna, an-ti dich qu'aquel roc era plen d'or e d'argent?

NICÒU.

Noun pas, foucha[1], que se soun ben gardats d'ou dire à degus.

PASCAU.

D'ount[2] ou savès dounc?

NICÒU.

E parbieu! la resoun ou dis:

AIR : *Ton himeur est, Cathereine.*

Aquelas gents demouravoun
Au moulì de Nabitau;
Toutas las niochs çai roudavoun
Per poude trouvà lou trau.
A la fin tant li vengueroun
Que trouveroun lou moument,
E, ma fe[3], lou sesigueroun,
Couma nautres ou faren.

PASCAU.

Ah![4] ah! Mestre Nicòu, ses dounc aicì per fa fourtuna! mais malgrè l'esemple que citàs, ses-ti ben segu de vostre fet?[5]

---

[1] Manque à B. — [2] B. ajoute: dianche. — [3] Fouè. — [4-5] Ah! ah! mestre Nicau, ses aicì per cercà fourtuna, esplicàs-me, si vous plet, couma farés per avedre toutara ce que

NICÒU.

Aubé saique ! Ieu soui un ouvriè que.... foucha ! quinte un que ne soui ! Vous[1] cau saupre qu'aquestes rocs soun lous rocs de Farran e qu'aquel d'alai es lou de Sustancioun[2]. Toutes lous ans, lou vint-e-tres de Jun, à miecha nioch, aquela ribieira que s'apela lou Les, s'ouvris e vous fai couma[3] un carreirou per vous agandì[4] jusqu'au roc.

PASCAU.

E per que tout acò se fai pus lèu aquela nioch qu'una autra ?

NICÒU.

Pardì, bela demanda ! per[5] tau[6] que lou lendeman es Sent-Jan, e que la nioch de Sent-Jan es una nioch que fai partajà las ribieiras.

PASCAU.

Air[7] :

Mestre Nicòu, vous voulès rire ;
Ieu n'ai pas jamai ausit dire
La mervelha que m'aprenès.
Nautres aven una ribieira ;

lous autres n'ageroun pas qu'à la longa e per bonur. Ses-ti ben segu de vostre fet?

1-2 Vous cau saupre d'abor qu'aquel roc es lou roc de Sustancioun. — 3-4 Couma una carrieira per anà. — 5-6 Per ce. — 7 B. indique l'air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Mais lou diable siè s'au travès
Se vei ni camì ni carrieira.

NICÒU.

E par ça que vostra ribieira s'apela pas lou Les, e que lou roc de Sustancioun li es pas.

PASCAU.

Bona resoun ! [1] e pioi ?

NICÒU.

Pioi, d'aquel roc sourtìs un esprit, grand [2] e magre [3], qu'es abilhat de blanc.

PASCAU.

Fort ben ; après ? [4]

NICÒU.

Après, aquel esprit se met davans sa porta, e crida en francés, d'una voues grossa : *De la part du*[5] *grand venant*... E vautres li respoundès la mema causa en francès : *Coussi ? coumant ?*... El [6] vous

---

[1] B. ajoute : i'a pas res à dire. — [2-3] En cors e en ama. — [4] Le dialogue s'établit ainsi dans B. :

PASCAU. — Ouida ! e coum a fai aquel esprit per sourtì d'un roc que noun a ni traus ni fendasclas ?

NICAU. — Sourtìs per la porta que se barra e s'ouvrìs de per dedins.

PASCAU. — Fort ben ; après ?

[5] Dau. — [6] E.

dis : *Qui but d'arjant ?...* E l'on li respond : *Bailès-m'en an....* L'esprit ajusta : *Entrès dedans*. Aquì dessus, l'on intra dins lou carreirou qu'es au mitan de l'aiga, e l'on vai dins lou roc.

PASCAU.

Vous avoue[1] que m'embalausissès ! Aça, pioi, quand ses dins[2] aquel[3] roc, trouvàs sans doute vostre argent tout preste, lou prenès e l'empourtàs.

NICÒU.

Hola ! couma vous li anàs, coumpaire ! Ses trop pressat ; entre intrà dins lou roc, l'on trova un[4] moulou de diniès ; mais l'on s'amusa pas aquì[5] : A força d'avançà, venoun lous pichots[6] escuts[6], lous escuts nòus, e anfin[7] lous louidors ; es aquì qu'un ome de sen s'arrapa ; poudès me dire se ieu n'en vau ensacà ! Saique[8] vous n'en vendrès be faire autant[9].

---

[1] B. ajoute : Mestre Nicau. — [2] Dedins. — [3] Lou. — [4] B. ajoute : gros. — [5] B. ajoute : un pau pus lion un moulou de liards, anfin de moulous de touta sorta de mouneda. — [6] Manque à B. — [7] Pioi. — [8-9] Saique vous voudrés be n'en faire autant. B. intercale après le dialogue suivant :

PASCAU. AIR : *Quel désespoir.*

N'ou save pas,
Encara aquì dessus me resta
Quauque embarràs
Ie vene se m'en en tiràs.

PASCAU.

Belèu oc, mais davans ai tres causas à vous demandà : premieirament, se l'on li vei dins aquel roc; segoundament, se la mouneda n'es pas faussa; e anfin, se l'on pot n'en revenì tant facillament couma l'on li vai?

NICÒU.

Premieirament, l'on li vei par[1] ça[2] que l'esprit marcha davans vautres emb una lanterna; segoundament, la mouneda n'es pas faussa, pioi que passa per tout; e, trouesiemament, per ce qu'es de revenì, ah!.... es vrai qu'acò's aquì lou picà[3] de la dalha; mais l'on prend sas mesuras.

PASCAU.

Aiçò[4] me pareis bon à saupre.

NICAU. Ses un bauchàs
E que que siege vous arresta.
PASCAU. N'ou save pas, etc. *Refrin.*
NICAU, *suita dau mema er.*
Ai, malapesta!
Qu'avès la cervela lesta;
Quinta paura testa!
I'a pas ges de dificultats.
PASCAU. N'ou save pas, etc.
Vous vole pas demandà que tres causas : premieirament...

[1-2] Per ce. — [3] Picar. — [4] Acò.

NICÒU.

Vesés, l'on n'a pas qu'una oura per fa[1] soun afaire, e se l'on li resta un moument de mai ou[2] de[2] mens[2], l'on n'en pot pas sourtì que dins un an, amai sans res empourtà. Per anà ounte soun lous louidors, fasès[3] un quart de lega dins un camì tout entraversat. Entre que n'avès pres vostra carga, la lanterna s'amoussa, e vous cau[4] venì de reculoun[5] jusqu'à la porta. Se vous escartàs[6] dau camì ou se venès à brucà[7], aquì restàs[8] un an sans manjà ni beure; atabé lous que n'en venoun antau, soun magres que n'an pas que la pel.

PASCAU[9].

N'avès-ti vist un?

NICÒU.

Ma foue, pas encara;
Mais belèu quauqu'un
Sourtirà toutara.

PASCAU.

Vous prenès per bau
Lou vesìn[10] Pascau.

[1] Faire. — [2] Manque à B. — [3] Cau faire. — [4] Fau. — [5] Reculous. — [6] B. ajoute : tant souet pau. — [7] Brouncà. — [8] Demouràs. — [9] B. indique l'air : *Ma fidélité*. — [10] Vesì.

NICÒU.

Per que ?

PASCAU.

Par ça qu'ou fau estre, per creire las sournetas que me countàs[1].

NICÒU.

De qu'apelàs-vous de sournetas ? Acò's vrai couma ses aquì. Tout lou vilage vous ou diriè couma ieu.

PASCAU.

E ieu creiriei tout lou vilage couma vous.

NICÒU.

Vous dise que ses un pau de sen. Saique voudriàs milhou saupre ce que se passa aicì que las gents de l'endrech ?

PASCAU.

Nani ; mais crese pas ce que vai contra la resoun.

NICÒU.

Aubé vostra testa vai contra la resoun ;... mais[2], quand ou veirés, ben belèu...

---

[1] Réplique différente dans B. : Per ce que, autrament me countariàs pas aquelas sournetas. — [2] B. ajoute : parbieu.

PASCAU.

Vous desfise[1] de m'ou fa veire.

NICÒU.

Pignastre! voulès parià vostres cantounets contra tout moun ben[2]?

PASCAU.

Quinta prepausicioun[3]!

NICÒU.

Vejaquì[4] mas gents. Vous fasès[5] l'entendut, e quand s'agìs de venì au fet, noun ses qu'un couard; pariàs[6], s'avès de cor[7].

PASCAU

Certa! pioi qu'ou voulès tant fort, souet.

NICÒU.

Ahi, que de ben de Dieu! Mais, au mens, vous[8] dediguesses pas. Prengan de temouens[9].

PASCAU.

Tant que voudrès.

[1] Defise. — [2] Réplique différente dans B.: Ai, santadi, pignastre, voulès parià tout vostre ben contra lou mieu? — [3] Réplique différente dans B.: Nani, certa! — [4] Aquì. — [5] Voulès faire. — [6-7] Pariàs, vous dise, s'ausàs. — [8-9] Vous anessiàs pas dedire... Prenguen de temouens.

NICÒU.

Tenès, aicì Dona Rancurela embe Toni; touquen-nous la man davans eles.

PASCAU.

Voulountiès.

SCENA SEGOUNDA.

Dona RANCURELA, TONI, Mestre NICÒU, Mestre PASCAU[1].

Dona RANCURELA.

AIR[2] :

Ai, ai, Nicòu, quinte mercat
Fasès emb aquel ipoucrita ?
Vese dins soun er acatat
Que per soun fil vous soullicita ;
Saique voulès quità lou mieu
Per dounà vostra filha[3] au sieu.

NICÒU.

Acò's pas acò, Dona Rancurela; mais, à vautres vous en souvenga....

[1] Lous precedents, Dona Rancurela, Toni. — [2] B. indique l'air : *Dirais-je mon confiteor.* — [3] Per dounà Janetoun.

RANCURELA[1].

De de que ?

NICÒU.

De ce que Mestre Pascau me dona soun ben !

PASCAU.

Sen[2] lion de comte[3], Mestre Nicòu! esplicàs-vous milhou, s'il vous plet.

NICÒU.

Acò reven au mema : aven pariat tout ce qu'aven, au sujet dau tresor de Sustancioun ; el pretend que tout ce que n'en disoun, es una sourneta.

RANCURELA.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

S'aicì m'ere trouvada
Quand acò s'es tratat,
Vous n'en seriei istada
Au mens de la mitat.

PASCAU.

L'ounestetat[4] es granda !
Cresès dounc qu'ai perdut ?

[1] B. ne fait pas intervenir Dona Rancurela. Il fait dire à Mestre Nicòu :

Acò's pas acò, Dona Rancurela ; mais à vautres vous en souvengue couma Mestre Pascau me dona soun ben.

[2-3] Crese pas. — [4] La presoumcioun.

RANCURELA.

Pardi ! bela demanda !
Ses un ome toundut.

Ai ! Toni, que Janetoun vai estre richa ! Seràs[1] ben[1] urous[1] de[1] l'avedre[1].

TONI.

Oh oui, ieu farai pas res, vautras dos, travalharés ! bon ! foucha ! que languisse[2] !

PASCAU.

Bravas[3] entencious ! Entendegan-nous, Mestre Nicòu, se, à mieja-nioch justa, l'aiga dau Les se separa pas, se l'esprit crida pas, se lou roc s'ouvrìs pas, avès perdut.

NICÒU.

Acò's juste.

TONI.

Aissò's[4] aqueste roc qu'a tant d'esprit[5], ma maire ?

[1] Manque à B., qui substitue ce qui suit :

Toni. — Ai, oui ! digàs, ma maire, serà ben richa, Janetoun !

Rancurela. — Oi, moun fil, seràs ben urous de l'avedre. Acò serà lou milhou partit de Castelnau.

[2] Cette réplique est différente dans B. :

Oui, anan ben rire ; ieu farai pas res, au mens, ma maire ; vous e ela anarés laurà ; segnur Dieu, que languisse !

[3] Bonas. — [4-5] Aissò's lou roc d'aquel gros esprit.

RANCURELA.

Oi, moun fil, es aquì dedins que soun lous tresors?

TONI.

E li vesoun aqueles tresors, digàs, ma[1] maire[1]?

RANCURELA.

Noun[2], taisa-te.

TONI.

Ma[1] maire[1], aquel esprit quand miaula, fai couma lous ases, ma[1] maire[1]?

RANCURELA.

Noun sai; demora de repaus, cavalisca!

TONI.

Ieu[3] aurai pòu, per tau que moun paire fasiè antau, quauqua[4] fes; es pas vrai, ma maire?

RANCURELA.

Taisa-te[5], pau de sen[6], ou parla de quicon mai.

TONI.

Eh[1] be[1], anen, va. Digàs, mestre Nicòu, quand

[1] Manque à B. — [2] No. — [3-4] Ieu n'aurai pòu, per tau que moun paure paire fasiè couma acò quauquas fes. — [5-6] Se vos pas te taisà, butor.

l'on marchà dins lou camì que vai dins[1] aquel roc[2], l'on toca lou sòu embe lous peses ?

NICÒU.

Amai quauqua[3] fes embe lou nas:

TONI.

Eh[4] be[4], bon[4] ! couma acò avès[5] gagnat lou ben de Mestre Pascau ?

PASCAU.

Tout juste; Moussu[6] Toni parla[7] couma un libre.

TONI.

AIR : *Tiens voilà ma pipe.*

D'abor à me veire
L'on ou diriè pas;
Mais, ou poudès creire,
Ai força senàs.
Atabé moun paire
Souvent me disiè :
Vai, couma ta maire,
As l'er d'un sourciè.

NICÒU.

Aviè ben tort.

[1] Emb. — [2] B. ajoute : e que i'a pas pus d'aiga. — [3] Quauquas. — [4] Manque à B. — [5] B. ajoute : dounc. — [6-7] Moussu Toni, parlàs.

TONI.

Air : *Eveillez-vous, belle endormie:*

Janetoun serà ben countenta,
Emb un ome de tant de sen.

RANCURELA [1].

N'es [2] pas aquì ce que la tenta.

TONI.

Eh [3] ! save be per que me prend.

PASCAU [4].

Per [5] que [5] ? Vejan se sies bon sourcië ?

TONI.

Me prend par ca que [6] Cadet li parla toujour de ieu, e que saique [6] s'es sounjada de me prene.

PASCAU.

T'aima, Janetoun ?

TONI.

Save [7] pas [8], mais es toujour embe Cadet, e Cadet fai aqueles afaires. Chaqua fes que me vole aprouchà d'eles, m'enmandoun, me disoun qu'es

---

[1] *Mestre Pascau* dans B. — [2] Es. — [3] Oh. — [4] *Dona Rancurela* dans B. — [5] Per ce que. — [6] E qu'à la fin. — [7-8] Ou save pas.

pas besoun que[1] reste[2]; ieu m'en vau, e pioi Cadet m'ou dis tout. Acò's be tout un?

RANCURELA.

As aquì una paura caucioun; soui segura que Cadet te troumpa; bestiassa, lous[3] cau[4] pas jamai quità souls.

TONI.

Oh! de fes que li a, li reste be quauque pau; Cadet s'asseta au mitan, e parloun tout bas de ieu embe Janetoun: ieu, que soui pas dupa, fau pas semblant d'ou[5] coumprene[6], mais ou devigne be[7]; tout[8] lou[8] tems[8] qui[8] li[8] soui[8], lous[9] entende pas[10]. E d'abor[11] que vire[12] l'esquina, se metoun à rire; signe[13] que Cadet n'en dis de bravas per moun comte.

RANCURELA.

Diga dounc per lou sieu.

AIR :

Creses, paure matràs,
Qu'es per tus que se parloun tout bas;
E que sous cacalàs,

[1-2] Que ieu ie siege. — [3-4] Te lous fau. — [5-6] De res. — [7] Tout. — [8] Manque à B. — [9-10] Amai n'ou entende pas. — [11-12] Entre qu'ai virat. — [13] Sinne.

Prouvoun pas[1]
Qu'acò soun de rusats[1].

TONI.

Patì, patà.....
Poudès dire cecì, celà,
. Ce que vous plairà,
Mais Janetoun me prendrà[2],
La[2]!

Cadet m'ou dis, e saique Cadet es be mai[3] de creire que[4] vous. La paraula d'un ome es[5] be mai que la d'una femna, belèu.

RANCURELA.

Maudespiech lou toniboui! Regardàs coussì trata sa maire.

AIR :

Mais diga, mau embiaissat[6],
Vas estre ben avançat,
S'un autre fringa[7] Janeta.

TONI.

Turalureta, turalureta,
Lantanturalureta[8].

---

[1] Ces deux vers n'en forment qu'un seul dans B. — [2] Même observation. — [3] Milhou. — [4] B. ajoute : noun pas. — [5] Vòus — [6] Embralhat. — [7] Plai à.

[8] Turulureta, turulureta
Lantanturulureta.

E be! quand[1] acò[1] seriè[1], ieu n'en pode[2] mai? Pardì, se n'aima un autre, signe[3] que n'a pas prou emb un.

RANCURELA.

Mais t'aimarà pas tus.

TONI.

M'aimarà[4] pas ieu! Demandàs-ou à Cadet, veirés?

RANCURELA.

Oi, fisa-t'en de toun Cadet, talòs[5].

TONI.

Vous dise que m'aimarà couma un diable.

PASCAU.

Acò ieu ou crese.

TONI.

Amai ma maire vòu pas que sieja lou dich, m'aimarà que trop.

AIR[6] :

Bon! vese venì Cadet,
Ten Janetoun embrassada :

[1] Manque à B. — [2] B. ajoute : pas. — [3] Sinne. — [4] Aboutàs, ma maire. — [5] Réplique différente dans B. :
Magrabieu toun Cadet amai ta Cadeta!
[6] B. indique l'air: *Ai, ai, ai, Janeta.*

Demandàs-li, si vous plet,
Se de ieu n'es pas charmada,
Vous dirà
Qu'es mai qu'encantada
E que me prendrà.

SCENA TROUESIEMA.

NICÒU, PASCAU, RANCURELA, TONI, JANETOUN.

RANCURELA.

Certa! Mestre Nicòu[1], vous avès ben pau de souen de vostra filha! Coussì![2] à la velha de la maridà embe moun fil[3], soufrissès que venga[4] soula, de nioch, emb un fringaire, despioi Castelnòu jusqu'aicì? Escoutàs, Mamouesela Janetoun, acò[5] soun pas las demarchas d'una[6] brava filha.

JANETOUN.

N'en counvendriei[7], se la causa era couma la supausàs, mais Toni, que nous a quitats[8] per vous

[1] B. intercale ici: Vous coumprene pas. — [2-3] Coussì, dins lou tems que prenen d'arrenjaments ensemble per soun mariage embe moun fil, vous... — [4] B. intercale ici : touta. — [5-6] Acò soun de sotas demarchas per una. — [7] Oui. — [8] Laissat au mitan dau camì.



venì jougne, vous dirà lou countrari. Demandàs-[1] li [1] s'ere [1] soula [1] embe [1] Cadet [1].

TONI.

Baste! que couma acò Anneta e Babèu l'aurien pas empachat de vous parlà de mous amerites. A[2] prepaus, Cadet, saves de que dis ma maire[3]?

CADET.

Noun[4], n'ai pas lou doun de devignà.

TONI.

Oh! tus sies pas couma ieu, dis que se Janetoun t'aima[5], se pot pas que m'aime ieu atabé; e ieu

---

[1] Manque à B. qui ajoute ce qui suit:

TONI. — Oh! quand ieu vous ai quitats, era pas per ma maire, era be per quicon de milhou.

RANCURELA. — Sans doute... per ie dounà lou tems de fringà.

JANETOUN. — Air: *Voilà l'horoscope accompli.*

De vostra part res noun me facha,
Vostres discours me fan pietat,
Mais vole que moun paire sacha
Se dise pas la veritat.
Amai digoun que ses sourcieira,
Vous faran trouvà messourguieira.
Toni, digàs-nous, si vous plet?
S'ere souleta embe Cadet.

[2-3] A perpaus, saves de que dis ma maire, Cadet? — [4] No. — [5] T'aima, tus.

soustene[1] que nous aimariè toutes dous, quand[2] seguessen tres[3].

JANETOUN.

Moussu Toni me fai força ounou! mais s'agis pas d'acò, Anneta[4] e Babèu, que nous an pas quitats, me justifiaran aquì dessus un pau milhou[5].

RANCURELA.

E anen[6]! acò soun dos mourniflas que vous tenien la man.

TONI.

Oh! coussì craca ma maire! Es[7] pas que Cadet que li[8] la teniè[9], la man; ieu ou ai be vist.

JANETOUN.

Anàs, michanta femna! soui autant lassa de vostras enjuras couma das soutisas[10] de vostre fil; voudriè mai[11] que moun paire me jetessa dins lou Les, una peira au col, que[12] de counsentì à vostres dessens[13].

---

[1] Ie soustene. — [2-3] Amai seguessian tres. — [4-5] Anneta e Babèu que soun vengudas embe nautres jusqu'au mas de Pradels, me justifiaran de ce que Rancurela m'emputa. — [6] Anas. — [7] I'aviè. — [8-9] Ie tenguesse. — [10] De las soutisas. — [11] Tant voudriè. — [12-13] Couma de counsentì au malurous mariage que me vòu fa faire.

RANCURELA.

Aimariàs mai Cadet que Toni aparament?

JANETOUN.

N'ai pas[1] gis de comtes à vous rendre, Dieu mercì; mais[2] la diferença es granda[3].

AIR : *L'amour m'a fait la peinture.*

Cadet es poulit e sage,
Toni 's sot, lourd e sans biais;
L'un cerca toujour[4] l'ouvrage,
L'autre a toujour pòu que n'i'age,
Digàs-me quau vau[5] lou mai?

TONI.

Ai, ma maire, qu'es poulit l'er d'aquela cansou! diga, Cadet, me l'ensegnaràs?

RANCURELA.

Es pas aquel verset[6] que te cau[7] aprene, es aqueste.

Mema er :

Cadet es poulit e sage,
Toni 's sot, lourd, amai bau;
Cadet aima fort l'ouvrage;

[1] B. ajoute : encara. — [2-3] Mais la diferença que i'a de l'un à l'autre es de bon veire. — [4] Cadet aima fort. — [5] Vòu. — [6] Couplet. — [7] Fau.

Mais, elàs! quinte daumage!
Cadet es à l'espitau.

TONI.

Ai[1], vesès ma maire, canta couma una granoulha.

CADET.

Es[2] vrai, Dona Rancurela, que vostre fil es pus riche que ieu, mais soui pas encara à l'espitau, Dieu mercì[3].

RANCURELA.

Pas que deman, tus e toun paire ou poudès pas pourtà pus lion[4].

JANETOUN.

Li avès dounc jougat quauque michant tour?

RANCURELA.

Certa, Mamouesela, vous prenès soun partit emb un grand fioc.

---

[1] B. ajoute : Messius. — [2-3] Soui pas tant riche couma vôstre fil, n'en counvene, Dona Rancurela, mais sieu pas encara à l'espitau, Dieu mercì.

[4] B. développe cette partie du dialogue :

RANCURELA. — Pas que deman.

CADET. — Ses pas mau pressada de me ie veire, e per que deman?

RANCURELA. — Per ce que tus e toun paire ou poudès pas pourtà pus lion.

JANETOUN. — Fau dounc que vous i'agés jougat quauque michant tour?

JANETOUN.

Air : *Tout est permis en carnaval.*

Lou bauchun contra lou bon sens,
Noun gagna ni diniè, ni malha,
E l'on vei pau de[1] bravas gents
Prene partit per[2] la canalha ;
Me sachàs dounc pas gis de mau
Se me decide per Pascau.

TONI.

Segnur Dieu! que Janetoun ou endeven ben! N'avès pas res à dire sus acò, ma maire; fau que bouquês aquì.

RANCURELA.

Oi, oi, deman serà jour: que disès, Mestre Nicòu !

NICÒU.

Osca; mais[3] vous fasès couma lous chis, que quand n'i'a un de batut, toutes li sautoun dessus.

RANCURELA.

Amai vous, Mestre Nicòu, me trouvàs à faire? Paciença![4] Mestre Pascau es arrouïnat de found[5],

[1] E fau be que las. — [2] L'emportoun dessus. — [3] B. ajoute : mardi. — [4]-[5] B. développe ainsi : Paciença ! m'en soucite pas. Crenisse pas pus Mestre Pascau, es arrouïnat de found.

per bonur. Janetoun serà ma bela-filha; e, segu, n'en vai endurà de bonas, amai vous atabé [1].

NICÒU.

Acò veiren quand li seren, se n'aven la pena.

RANCURELA.

Oh! vou'n responde qu'ou veirés. Faudriè que seguesses de diables, se vous metiei pas à moun plec. Vole que Janetoun m'oubeiga en tout, sans rebecà; e se vous disès à Toni la mendra causa que lou fache, vous tirarai lous iols de la testa. Fau[2] que[2] tout[2] ane[2] dins[2] l'ordre[2] embe[2] ieu[2].

AIR : *Le jour de St. Boniface.*

Lous drets d'una bela-mera
Soun de gouvernà l'oustau ;
D'estre toujour en coulera,
Que tout ane ben ou mau.
Cridarai,
Bascarai.
E que l'enveja vous prenga
De m'ausà levà la lenga,
Veirés ce que vous farai;
Ieu vous engraufignarai.
E, se pode, vous mourdrai.

---

[1] B. développe ainsi : E segu que li farai drech de bela-mera. Ah! que n'en vai veire embe ieu! E vous atabé, car vous toussiriei lou col à toutes dous, pus leu que se viviàs pas à ma fantasiè. — [2] Manque à B.

NICÒU.

AIR : *Mauditas mountagnas.*

Dona Rancurela,
Vous vous pressàs fort,
De cercà querela
A quau n'a pas tort.
Ai pena de creire
Ce qu'avès cantat [1];
Mais, s'ou fasès veire,
Vou'n soui de mitat.

Vous li anarés embe las ounglas, e ieu embe lou poung, couma acò tout anarà d'ordre, mai que nous endevenguen. Roundinaira [2]! S'era pas vostre ben que me reten [3], mandariei lou mariage de nostres enfants à Pampaligourna.

RANCURELA.

E ieu lous maridariei [4] quand agesses pas res, per avedre lou plesì de vous fa [5] enrajà.

PASCAU.

Aimàs dounc ben lou bruch.

RANCURELA.

Acò m'engraissa; dau tems de moun paure

---

[1] Countat. — [2-3] Santafieu, après ce que venès de dire, se n'era pas lou ben que me ten. — [4] Maridarai. — [5] Faire.

ome, ere galharda couma un sòu, par[1] ça[2] que l'on aviè toujour quauque pau de garguil; e despioi qu'es mort, soui venguda seca couma una broca. Vesès pas que semble? Mais espere qu'acò revendrà, se Dieus ou vòu.

CADET.

AIR[3] :

Per reparà vostre coursage,
Vous[4] fau[5] de gents d'un grand courage,
N'i'a que serien pas vostre fet,
E per tant magra que seguesses,
Restariàs antau, si vous plet;
Crese pas que vous refaguesses
Embe Cadet.

RANCURELA.

A quau parla aquel mandiant[6]?

CADET.

Aquel mandiant! de que voulès dire? Esplicas-vous[7].

PASCAU.

Moun fil[8], acò ven d'un pichot[9] mescomte de

1-2 Per tau. — 3 B. indique l'air : *Sans le savoir*. — 4-5 Faudrà. — 6 B. ajoute : intràs dins vostras pieças; passat miecha-nioch, veirés couma vous n'escampilharan. — 7 B. développe ainsi cette réplique : I'a una oura que parlàs d'espitau, de ben perdut; de que voulès dire? — 8-9 Acò's pas qu'un pichot.

sa part. Mestre Nicòu e ieu aven pariat nostre ben, au sujet dau pretendut tresor de Sustantioun : el me[1] dona per de veritats[2] toutas las bourdas que n'en disoun ; e ieu li soustene que li a pas res de pus fau e de pus ridicule.

JANETOUN.

Ai ! moun Dieu, Mestre Pascau, per que fasiàs acò ?

PASCAU.

Per vous delivrà de Toni e de sa maire. Seriè be trop daumage que seguesses coundamnada à passà vostra vida emb eles[3].

RANCURELA.

Acò[4] faudrà veire pourtant[5]; veni, Toni, qu'ai quicon à te dire.

TONI.

Ah ! oui ; amai vous, Mestre Nicòu, deuriàs

[1-2] Jura que i 'a pas res de pus vrai que. — [3] B. remplace cette réplique par le couplet suivant :

AIR : *L'amour, la nuit et le jour.*

Vole vous delivrà
De Toni e de sa maire ;
Per vous n'en retirà
Poudiei pas milhou faire.
Veirés
Se m'en soui mau pres.

[4-5] Pan blanc noun li manque, qu'acò li mancarà pas.

anà dire quicon à Mestre Pascau, e[1] couma acò, Cadet parlariè de ieu embe Janetoun.

PASCAU.

Ieu ou vole be, mais saique Mestre Nicòu voudriè pas quità soun roc de vista[2].

NICÒU.

Per que[3] pas[4]? Encara n'es pas qu'ounze ouras e tres quarts, mai que segan aicì à mieja-nioch justa, n'i'a tant que cau[5]; mais se voulès vous dedire de ce qu'aven counveñgut, acò's inutille: ce qu'es fach [es fach]: faliè pas fa lou bau.

SCENA QUATRIEMA.

JANETOUN[6], CADET[7].

JANETOUN.

Moun[8] Dieu, Cadet, de que devendren[9]? Toun paire a agut ben tort de parià! Nous restava encara quauqua esperança; mais ara, tout[10] es[11] finit: lou[12] mieu[13] voudrà pas pus entendre parlà

[1] Que. — [2] B. développe ainsi : Escoutàs, Mestre Nicòu, ieu auriei ben un mot à vous dire en particuliè, mais saique voulès pas quità vostre roc de vista? — [3-4] Oh, sifet. — [5] Fau. — [6-7] Cadet, Janetoun. — [8-9] De qu'anan devenì, Cadet? — [10-11] Acò's. — [12-13] Moun paire.

d'un gendre que n'a pas que sa[1] vertut per tout ben. Se ieu ere libra, acò seriè una resoun de mai per t'espousà.

Air[2] :

Mais, elàs ! soui pas ma mestressa,
E moun paire aima trop lou ben ;
Ieu fariei tout per ma tendressa,
E[3] fai pas res que per l'argent.

CADET.

Nous[4] chagrinen pas[5], Janetoun, nostres làguis van estre finits dins un quart d'oura.

JANETOUN.

Li pensàs, Cadet ? dins un quart d'oura, nous van separà per jamai ; se vostres laguis finissoun antau[6], noun pas lous mieus[7], au countrari.

CADET.

Creses dounc que moun paire a perdut?

JANETOUN.

Ah[8] ! que trop.

---

[1] La. — [2] B. indique l'air : *Éveillez-vous, belle endormie*. — [3] El. — [4-5] L'interès que prenes à moun sort me fai ben plesi, mais te chagrines pas. — [6] B. ajoute ici : M'avès dounc troumpada en me disent que m'aimaviàs. — [7] B. ajoute : Finissoun pas. — [8] Ou crese.

CADET.

Acò's pas poussible ; mais quand perdriè, serian pas pus malurous[1].

JANETOUN.

De que voulès dire, ingrat! que vous soucitàs pas pus[2] de ieu ?

CADET.

AIR[3] :

Quinta pensada as aquì ?
Se jamai m'eres ravida,
Vole passà per un couquì
Se noun m'en coustava la vida !
Mais escouta-me, se te plai,
E laissa tous soupçouns alai (*bis*).

Veja, lou ciel m'a dounat un paire qu'es un tresor[4]. A coumprés que l'ambicioun avuglava Mestre Nicòu ; couma me voudriè veire urous, e que sap que n'ou pode pas estre sans tus, s'es avisat[5] d'atacà toun paire per soun feble ; es per acò qu'a pariat tout ce qu'aviè.

JANETOUN.

Es anat trop vite. Vautres, couma ses pas d'aicì,

[1] Malurouses. — [2] Manque à B. — [3] B. indique l'air : *Des amours grivois*. — [4] B. ajoute : Jamai ome n'a agut mai de bon sen, de drouetura e surtout d'amitiè per un fil qu'aquel d'aquì. — [5] Sounjat.

savès pas coussì[1] van[2] las causas. A perdut[3] e ieu te perde tus. Que soui malurousa !

CADET.

Toujour[4] creses qu'aquì li age un tresor[5]? Aquì ce que li a de countà de sournetas as enfants ; las cresoun facillament, e acò li dura touta la vida ; m'estoune pourtant que tus sieges antau.

JANETOUN.

AIR[6] :

Autras tes ieu resounave,
Par[7] ça que t'aimave[8] pas ;
D'aquel tresor me moucave,
N'en fasiei cent cacalàs ;
Mais ara ou crese de resta,
Couma moun[9] paire[10] Nicòu.
Quand on a l'amour en testa,
L'on crei ce que li fai pòu[11].

CADET.

N'ou creiràs pas long-tems ; mais, supausen qu'aquel[12] tresor siè reel[13], moun paire e ieu li intraren embe Mestre Nicòu, e n'en prendren lou

[1] Couma. — [2] Soun. — [3] B. ajoute : Te dise. — [4-5] Cresès toujour que i'age un tresor dins aquel roc ? — [6] B. indique l'air : *Ton humeur est, Catherine.* — [7-8] Per ce que n'aimave. — [9-10] Fai Mestre. — [11] Mau. — [12-13] Que i'age un tresor dins aquel roc.

double mai qu'el. Toni ni sa maire ausaran pas li venì; quand toun paire me veirà pus riche que Toni, soui ben segu que se farà pas tirà l'aurelha per nous maridà.

JANETOUN [1].

AIR :

Moun cor s'ouvrìs
A la douça esperança,
Que de ta counstança
Ieu serai lou pris.
Qu'es charmant de trouvà sa vengença
En devenent la justa recoumpensa
De la vertut que l'on cherìs!

Mai que tus changes pas ara d'enclinacioun en chanjant de fourtuna.

CADET.

AIR : *Ah! que ma voix me devient chère!*

Quand as atrets de la sagessa [2]
L'on unìs, couma tus, l'amour e la bèutat,
L'on es toujour segu de la fidelitat,

[1] Avant le couplet que l'on va lire, B. place ce qui suit :
Es vrai, pardinche... Ai! que soui countenta! ara n'ai pas pus pòu, per ce que se i'a pas ges de tresors, toun paire a gagnat; couma que tout vire, seràs moun ome, e Dona Rancurela aurà un pan de nas.
Air : *La liberté d'elle-même est charmante.*

[2] Jouinessa.

D'un cor que jouent à sa tendressa
Lou mesprìs de la vanitat.
Moun ama es pas prou mau plaçada
Per trahì Janetoun, sa glouera e soun penchant.
Ah ! se jamai m'en veniè la pensada,
Vole ben mourì sus lou champ.

Quinta idea as agut aquì ? me counouisses pas ieu, e te counouisses encara mens tus.

JANETOUN.

T'ou ai pas[1] dich, quand on aima, l'on crenìs[2] tout, souvent mema ce que pot pas arrivà ; t'ai[3] perdut dins un michant sounge qu'ai fach la nioch passada, e s'endeven talament embe ce que se passa aicì, qu'aprehande que noun s'esplique[4].

CADET.

Noun[5], Janetoun, toun sounge noun serà qu'un mentur[6].

JANETOUN.

Ou[7] espere, Cadet ; car, anfin, ieu voui ai ben

1 Manque à B. — 2 Cren. — 3-4 B. développe ainsi : Un sounge qu'ai fach la nioch passada m'a pas laissada en repaus de tout ioi, t'avoue ma pòu, te perdiei dins aquel michant sounge... me fugissiès, e tout aiçò s'endeven talament emb el, qu'aprehande fort que noun s'esplique. — 5-6 N'ages pas pòu ; toun sounge es un mentur. — 7 B. développe ainsi la réponse de Janetoun : Ou espere, amai seriè juste ; car anfin

aimat, amai seguesses pas riche; seriè pas juste que vous m'abandounesses ara que vostra fourtuna serà pas pus la mema.

CADET.

Oh[1] countenta-te de m'outrajà dins[2] tous sounges[3], e me mautrates pas en velhant. Ieu te quità! ieu chanjà d'enclinacioun! Noun, counouisse trop moun bonur; e plet[4] à Dieu[5] lou pouguesse pagà ce que vòu : se quaucus de nautres dous deu tramblà, es ieu; par[6] ça[7] qu'embe lou pau de merite qu'ai, me pourriès abandounà sans que li ajessa res à dire; mais tus, n'i'a qu'à te veire per t'aimà, e quand l'on te counoui milhou[8], li a pas pus mouien de s'en dedire.

JANETOUN.

Air[9].

Se saviès lou plesì que prene de t'entendre!
Ce que venes de dire aumenta moun amour.
As atacat moun cor per un endrech tant tendre,
Qu'à soun penchant per tus es livrat sans retour.

Cadet, ieu vous ai ben aimat, amai seguessiàs pas riche; seriè una ounta per vous de m'abandounà, per ce que nostra fourtuna seriè pas pus la mema.

[1] Au noun de Dieu. — [2-3] En sounge. — [4-5] Baste. — [6-7] Per ce. — [8] Manque à B. — [9] B. indique l'air : *Arrachez de mon cœur.*

Mais te vole countà moun sounge, e veiràs dins quintas enquietudas me deu avedre jetada, ieu que vieuriei pas un moument, se venièს à cessà de m'aimà.

CADET.

Conta-me-lou, se vos; mais souven-te que per esplicà[1] ben[2] un sounge, lou cau[3] prene tout de rebous[4].

JANETOUN.

Es à tus à lou faire esplicà couma se deu. Veja-l'aicì.

AIR[5] :

Anneta e ieu dins una prada
T'amassavian[6] de flous per te faire un bouquet;
T'ai vist, en me virant, jout l'oumbra d'un bousquet,
T'ai fach signe dos fes, e tus m'as ignourada.
Ai courrit vers tus en cridant :
Cadet, Cadet; mais m'as pas esperada.
Ai visitat tout lou bosc en plourant,
E sans te li trouvà *(bis)* me soui derevelhada.

CADET.

Noun[7] nous sen trouvats de bon matì; acò vau

[1-2] Ben esplicà. — [3] Fau. — [4] Rebours. — [5] B. indique l'air : *Jamais la nuit ne fut si noire.* — [6] Amassavian. — [7] Cette réplique est un peu différente dans B. :
De que fai acò? nous sen trouvats de bon matì; acò vòu

be mai que de se veire en sounge. E per la pòu que t'a fach aquel,

AIR [1] :

Un moument l'auriès pas gardada,
Se counouissiès ben ta bèutat;
Tout autra seriè rassurada,
Quand n'auriè pas que la mitat.

Amai ne faudriè pas tant.

AIR [2] :

De ma vida ai pas vist degus
Que meritessa, couma tus,
De fixà l'amant lou pus voulage;
D'ounte ven que crenisses [3] tant
De veire que lou pus counstant
Cesse de t'oufrì soun oumage?

Lou Les s'atarirà de found avans [4] que moun amour se dementiga; mais, cavalisca! aicì Toni que nous ven destourbà.

JANETOUN.

Laissa-lou venì: que li siega ou noun, es be tout un. Restaren pas de nous parlà couma aven fach d'autras fes.

ben mai que de se veire en sounge. Per ce qu'es de la pòu que t'a laissat aquel d'aquì.

[1] B. indique l'air: *Éveillez-vous, belle endormie.* — [2] B. indique l'air qui est : *C'est la loi de notre village.* — [3] Crenissiès. — [4] Davans.

SCENA CINQUIEMA.

JANETOUN, CADET, TONI.

TONI.

AIR :

Save ce qu'a dich ma maire,
Quand m'a dich ce que m'a dich;
Save be ce que m'a dich.
Save ce qu'a[1] dich de faire;
Save be ce que m'a dich,
Quand m'a dich ce que m'a dich.

Ah! Moussu Cadet, *bien vous en soit;* ma maire dis que vous aimàs embe Janetoun. Ah! pardi, tant pis per vautres.

CADET.

Per que?

TONI.

Par[2] ça[3] que ieu[4] soui aicì per vous escoutà, sans fa[5] semblant de res.

JANETOUN.

E se nous aiman, de que faràs?

[1] Que m'a. — [2-3] Per ce. — [4] Manque à B. — [5] Faire.

TONI.

Air[1] :

Ce que farai ?
D'abor per te coumplaire,
T'espousarai
Lou pus lèu que pourrai ;
Lou lendeman,
Vendren embe ma maire
Un bilhot à la man ;
E flin e flan,
Lous petassaus varalharan.

Per[2] tau[2] que[2] fau[2] que[2] m'aimes[2] ieu[2], que[2] ma[2] maire[2] ou[2] a[2] dich[2].

CADET.

Ta maire t'a dounat aquì un paure counsel[3].

JANETOUN.

Vous ses un[4] belitre, e vostra maire es una[5] malurousa.

TONI.

Ou save be, mais lous omes fau que sas femnas lous aimoun ; per esemple, se ieu vous aimave

[1] B. indique l'air : *Assemblen-nous*. — [2] Manque à B. — [3] B. met ensuite dans la bouche de Toni : Soun sous afaires ; mais toujour fau ensajà, l'on risca pas mai. — [4] B. ajoute : Plasent. — [5] B. ajoute encore : Granda.

pas, vous[1] prenès un bassarel[2] e picàs tenebras sus Toni; vejaquì couma acò se majenca : ma maire fasiè toujour antau ; atabé moun paire l'aimava talament, que toutes sous pèusses s'esfoulissavoun quand la vesiè.

CADET.

E tus vos regalà Janetoun la mema causa?

TONI.

Oh[3]! noun pas toujour, per tau que ieu soui pas à l'oustau que lou matì e lou vespre; mais[4] quand li serai pas, saique[5] ma maire ou farà be touta soula.

JANETOUN.

AIR[6] :

Vilen brutau!
Se couma acò cresès de faire,
Vilen brutau!
Cercàs alhurs ce que vous fau;
Causissès, embe vostra maire,
Quaucus pus jalous de vous plaire,
Vilen brutau!

TONI.

Nou'n gardaren be. Quaucus[7] mai belèu nous

[1-2] Vous, eh be! vous prenès un bilhot. — [3] Ah. — [4] B. ajoute: Saique. — [5] Manque à B. — [6] Rondeau dans B. — [7] Quauqu'un.

penchinariè toutes dous, e lou mounde diriè : veja Toni, sa femna lou ramouna, soun dous contra un, amai se podoun pas aparà. Vesès be que fau que vous prengue vous, afin[1] qu'acò vire d'un autre biais.

JANETOUN.

Gramecìs[2] de la preferença.

CADET.

Mais, diga, parles-ti de bon? auriès lou cor de batre Janetoun, s'era[3] ta[3] femna[3].

TONI.

E oi, par ça qu'acò fai que las femnas aimoun sous omes[4].

JANETOUN.

Dona Rancurela vous a ensegnat aquel secret[5], e ieu vou'n vole aprene un autre, Moussu[5] Toni[5].

TONI.

Vejan-lou. Quinte[5]?

JANETOUN.

Es que Cadet serà moun ome, e que, de segu, n'aurà pas besoun de me batre per se faire aimà.

---

[1] Per. — [2] Vous soui ben oublijada. — [3] Manque à B. — [4] Réplique un peu différente dans B.: Oi, per ce que couma acò las femnas aimoun sous omes. — [5] B. ajoute : Moussu Toni.

TONI.

Cadet, serà vostre ome[1], aubé, s'era pas arrouïnat.

CADET.

Ounte trouvàs acò, si vous plet?

TONI.

Ounte ou trove? dins ce qu'an dich toun paire e Mestre Nicòu : an dich qu'à mieja-nioch justa, se lou Les se metiè pas davans sa porta, se lou roc parlava pas francés e se l'esprit se partajava pas, ieu me souvene pas ben de tout acò; mais tant i'a que toun paire a perdut, Janetoun serà ma femna, e veiràs se me farai pas aimà couma se deu.

JANETOUN.

Que disès d'aquel bon sujet? Acò tentariè una reina[2]. Cavalisca, vilen! es pas proun d'èstre lourd

1-2 Cette partie du dialogue a été modifiée comme il suit dans B. :

Toni. — Tantalira! aubé, se n'era pas arrouïnat, seriè vostre ome.

Cadet. — Ounte trouvàs que soui arrouïnat?

Toni. — Ounte ou trove? dins ce qu'an dich Mestre Nicau e toun paire : an dich qu'à mieja-nioch justa, se lou roc... cridava pas, e se l'esprit se partajava pas... tant i'a que m'en souvene pas pus dau resta. Mais toun paire a perdut, Janetoun serà ma femna e veiràs se me farai pas aimà couma fau.

Janetoun. — Que disès d'aquel bon sujet, si vous plet? Vous fariè pas venì la fantasiè de lou prene?...

e bau, encara[1] fau[2] que siegues michant couma ta maire ?

CADET.

Escouta, Toni, n'ai pas qu'un mot à te dire, e coumprend-me se podes. Li[3] a[4] aparença que Janetoun n'es[5] pas[6] per tus ; mais se lou malur vouliè[7] que te la destinessoun, malgrè ce que vai arrivà, souven-te qu'auriès[8] afaire embe ieu.

TONI.

Embe tus ! e per que ?

CADET.

Per te derrabà las[9] dos aurelhas.

TONI.

Air[10] :

Acò dounc te tracassa
Qu'espouse Janetoun ?

CADET.

Dieu te faga la graça
D'entendre una[11] resoun.
S'era que l'espousesses
Seriès mau counselhat,

[1-2] Fau encara. — [3-4] I'a pas. — [5-6] Siega. — [7] Veniè. — [8] Qu'auràs. — [9] Tas. — [10] B. indique l'air : *La fille du village*. — [11] D'escoutà la.

Car davans que l'agesses
T'auriei desaurelhat.

TONI.

Oh[1] Cadet, me fau pas derrabà las aurelhas : s'era quicon mai, passa; per esemple, una flota de pèusses, quauquas dents, encara vai que trai; mais las dos aurelhas, santadì[2] ! aimariei mai me maridà pas de ma vida.

CADET.

AIR[3] :

Acò serà toun afaire....
Janetoun, aici toun[4] paire
Que dejà ven embe lou mieu[5].
Lou reloge se prepara
A sounà l'oura toutara
De moun[6] bonur amai dau tieu[7].

JANETOUN.

Ai, Cadet, lou cor me bat, couma s'avian tout à cregne.

TONI.

Amai à ieu, moun[8] ventre[9] me fai tifa, tafa. Mas dos aurelhas, Segnur Dieu! quand li pense, sembla que me cosoun.

[1] B. ajoute: Veja.— [2] Santandì.— [3] Manque à B.— [4] Moun. — [5] Tieu. — [6] Toun. — [7] Mieu. — [8-9] L'estoumac.

SCENA SIEISIEMA.

NICÒU[1], PASCAU, CADET, JANETOUN, TONI[2].

NICÒU.

AIR[3] :

Fagan vite, malapesta !
N'aven pas de tems de resta,
Tengan la besaça presta
Per l'anà ramplì d'argent,
Adieu l'araire e l'aissada,
L'imperau e la journada !
Mieja-nioch tant desirada
Vai sounà dins un moument.

Venes au tresor, Toni ?

TONI.

Tant ben li vendriei, se n'era pas la pòu que me ten.

NICÒU.

E tus, Cadet, sies pas das nostres ?

CADET.

AIR[4] :

Per anà pas à l'espitau,
Fau be tentà quauqu'avantura.

1-2 Lous precedents, Mestre Nicau, Mestre Pascau. — 3 B. indique l'air : *Des Trembleurs*. — 4 B. indique l'air : *Dirai-je mon confiteor*.

14

JANETOUN.

Cadet, seguesses pas tant bau!
Li restariès, n'en soui segura;
E, se n'en reveniès pas pus,
De que devendriei, ieu, sans tus?

CADET.

Li a pas gis de risca, bouta.

PASCAU.

Mestre Nicòu, aquì mieja-nioch que pica.

NICÒU.

Ai! oui; benit siè Dieu! Que degus noun quinque, au mens; estàs siaus, calen toutes; aquì l'esprit que vai parlà. Me[1] sembla[1] que[1] l'ausisse desbarroulhà sa porta.... Vesès, vesès coussì espincha. Chut!... veja-l'aicì.... L'entendès pas toussì?

PASCAU.

AIR[2]:

N'ai pas l'aurelha prou fina,
Per entendre aquela tous.
Vostre esprit es un peresous[3]
Que de venì n'a pas la mina.

NICÒU.

Toutara l'entendrés,
Lou veirés,

---

[1] Manque à B. — [2] B. indique l'air : *Nicolas vient dans la plaine*. — [3] Paressous.

Li parlarés,
E pioi veiren de[1] que dirès.

Paciença !.... ah ! parbieu, veja-l'aquì que sourtìs.... chut !.... lou diable vous barge !.... l'ausissès pas ?

PASCAU.

AIR :

Nani, certa, amai coumtàs
Que sa voues, couma ou disiàs,
Supausen[2] qu'aja parlat,
N'a pas força esclat[3].
Fau que siè gamat,
Ou s'es pas gaire fourçat.

NICÒU.

Belèu es enraumassat.

Me[4] sembla pourtant que l'ausisse bufà[5]. Oh ! per ara li es.... i'es.... Vejàs-lou coussì negreja ?

PASCAU.

Disiàs qu'era abilhat de blanc.

NICÒU.

E oui ; mais acò's un blanc escur[6]. Ai, pardi[7], bon !... s'escambarla davans sa porta.... lou vesès

[1] Ce. — [2] En tout cas. — [3] Esclatat. — [4-5] Mais me sembla que l'entende bufà. — [6] Obscur. — [7] Mardì.

be, au mens.... dirés pas que sieja pas vrai.... regardàs aquì, drech de moun det.

PASCAU.

Drech de vostre det, vese de rocs.

NICÒU.

Mais, au founs dau roc, de que vesès ?

PASCAU.

D'aiga.

NICÒU.

Vous dise entre lou roc e l'aiga.

PASCAU.

Pas res[1].

NICÒU.

Si fau be ieu, vese, e tus, Toni[2] ?

TONI.

Amai ieu, vese quicon de long, tout redound, qu'es[3] carrat[3], large, gros e prim, acò fau que sieja l'esprit.

---

[1] Réplique plus développée dans B.: Entre lou roc e l'aiga, vese pas res. — [2] B. donne la réponse suivante : Si fet be ieu, e tus, Toni ? — [3] Manque à B.

NICÒU.

Sounen pas mout[1] : ara vai cridà..... quinta maissa ouvrìs! Farà[2] mai de bruch que trenta ases à la fes.... A pas res dich?.... me sembla qu'ai entendut quicon.

TONI.

Acò era ieu que me gratave.

NICÒU.

Tus te grates ben rede... Ah! per ara se li met... tenès... l'ausissès?

PASCAU.

Noun pas ieu.

TOUTES[3].

Ni mai ieu.

NICÒU.

Mardì! ni mai ieu. Save[4] pas que dianche soun tout aquestes alonguis[5].... saique espera lou repic dau reloge.

PASCAU.

Ajan paciença jusqu'aquì; mais vou'n avertisse, Mestre[6] Nicòu[6], n'espere pas un moument de mai.

[1] Mot. — [2] Vai faire. — [3] B. ajoute : A la fes. — [4-5] Lou dianche lous alonguis. — [6] Manque à B.

NICÒU.

Serà pas besoun noun plus, car cridarà davans, segur[1].

PASCAU.

Fau dounc que se despache.

CADET.

Aquì tournà las ouras, Mestre Nicòu.

NICÒU.

Las entende ; acabaran[2] pas[3] de sounà sans que quicon branle.

JANETOUN.

S'entanchoun, per acò, Cadet ; e[4] graça au ciel[5], li a pas res de nòu.

NICÒU[6].

Dech, ounze e douge.

AIR[7] :

Ai, santadì !
D'aquel diable d'esprit....
Sembla, mardì,
Que se sieja endourmit.

[1] Manque à B. — [2-3] N'agés pas pòu qu'acaboun. — [4-5] E, per bonur. — [6] B. ajoute : Conta las ouras. — [7] B. indique l'air : *Polichinelle en ces lieux, tout joyeux.*

Mais[1] belèu se derevelharà
E cridara.

PASCAU.

Noun farà.

NICÒU.

Si farà,

Que tant demora ! Cavalisca, digàs-me, si vous plet, de que fai aquì, davans sa porta, sans sounà mout[2].

PASCAU.

Avès perdut, Mestre Nicòu.

NICÒU.

Ai[3] perdut[3], li auriè be de malur.

CADET.

Ma[3] foue[3], lou malur es net[4], vou'n poudès pas dedire.

NICÒU.

Encara un moument, si vous plet.

RANCURELA *crida*[3] *darriès*[5] *lou teatre.*

Me voulès pas bailà la man ?

---

[1] B. ajoute : Ben. — [2] B. donne seulement : Si fara. — [3] Manque à B. — [4] Tout fach. — [5] Darniès.

NICÒU, *crida*[1].

Coussi, coumant?

CADET.

De que fasès aquì, Mestre Nicòu, à quau parlàs[2]?

NICÒU.

Ou vas veire[3].

CADET.

Crese[4] que[5] prenès Dona Rancurela per l'esprit.

NICÒU.

Couma! ce qu'aven ausit seriè[6] ta maire, Toni?

TONI.

Aubé.

NICÒU.

Lou diauca sa maissa, que tant me costa[7]!

---

[1] Manque à B. — [2] B. donne seulement : A quau parlàs, Mestre Nicau? — [3] B. ajoute : A quau parle. — [4-5] Saique. — [6] Es. — [7] B. remplace cette exclamation par les vers suivants :

AIR : *Des Trembleurs.*

Mau despiech tus e ta maire!
De que venès aicì faire?
L'esprit creirà be, pecaire!
Que venen per l'ensultà.
Aquela vielha carcassa
M'a reduit à la besaça;
Fau que pertout ounte passa
Ane tout descouncertà.

SCENA SETIEMA.

TOUTES LOUS ACTOUS[1].

RANCURELA.

Eh be, de que fasès aicì[2], vautres ? mieja-nioch a sounat ; d'ounte[3] ven[4] que ses pas intrats dins lou roc ? me semblava que parlaviàs embé[5] l'esprit.

NICÒU.

Oh ! venès, bramaira[6], qu'avès fach de bèu traval ! L'esprit anava parla ; mais en vous ausissent[7] la pòu l'a pres, e[8] s'es enfugit[9] ; de qu'aviàs, per cridà couma avès fach ?

RANCURELA.

Aviei ! qu'Anneta e Babèu soun dos insoulentas.

Air[10] :

Entre que mieja-nioch es istada picada,
Aven vougut courrì long de la davalada ;
Ieu qu'ai brucat[11], pecaire ! en voulent prene vanc,
M'an laissada rullà[12] sans me bailà la man.

---

[1] Acturs. — [2] Aquì. — [3-4] Per que ses. — [5] A. — [6] Vous embé vostra maissa. — [7] Entendent. — [8-9] E ara n'en dirà pas una.... amai crese soulament que s'es enfugit.... pamens.... lou diable vous brame, que m'avès arrouïnat.... — [10] B. indique l'air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* — [11] Brouncat. — [12] Roullà.

Cepandant soui venguda antau de la cima jusqu'au[1] found[2]; mais per que vous chagrinàs-vous? es[3] pas[3] tant[3] tard[3]; aquel esprit vendrà be tournà[4]: sounen-lou, vejan[5]: Couma s'apela?

NICÒU.

Vous dise qu'ai perdut, e que vous n'ai l'oubligacioun.

RANCURELA.

Certa[5]! tant pis per vous, faliè pas jougà; de que me fai acò à ieu? Se[6] Janetoun es pas ma bela-filha, se n'ai[7] pas lou plesi de vous faire trimà l'un amai l'autre, aurai au mens la counsoulacioun de vous veire de mandiants.

CADET.

La bona ama! Vouliè marida soun fil embé Janetoun, quand seriè pas istat, s'ou disiè, que per lou plesi de fa enrajà Mestre Nicòu, regardàs ara couma ten paraula[8]!

[1-2] Jusqu'aiçaval. — [3] Manque à B. — [4] B. ajoute : Es pourtant tard. — [5] B. ajoute : S'avès perdut. — [6-7] Janetoun serà pas ma bela-filha? Eh be, se n'ai... — [8] B. modifie complétement les paroles de Cadet :

AIR : *Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?*

Quinta bona ama es Dona Rancurela!
De soun bon cor l'on es embalausit;

RANCURELA.

Oh! tout ce que se dis, se fai pas. Soui pas prou dupa per anà nourrì de gusalha per tant pau de causa.

NICÒU.

Se pot-ti jougà de malur couma ieu? aquela sourcieira me fai perdre moun ben, amai lou tresor, e encara me mautrata.... Se n'era pas per quicon, vielha bregousa....

RANCURELA.

De que fariàs, viel rouquiè? Digàs, Mamouesela Janetoun, prendriàs ara moun Toni, se vous lou dounavoun?

JANETOUN.

Pas quand me faguessa[1] reina.

Mais n'a pas bona cervela,
Ou ieu n'ai pas ben ausit.
D'una femela
Quinte es l'esprit!
Per pas res, s'ou disiè,
Vouliè faire aquel mariage;
Sus soun tapage
Quau noun la cresiè?
Vesès ara couma ten paraula?

[1] Fariè.

RANCURELA.

Ou vesès ben, au mens, Mestre Nicòu, vostra filha vòu pas moun fil.

NICÒU.

Vous moucàs de nautres; es be vous qu'ou voudriàs pas [1].

RANCURELA.

Air :

Ses vengut bon [2] devignaire!
Toutara n'ou sias pas tant;
Una mieja-oura davans,
Acò fasiè vostre afaire.
N'auriàs pas perdut antau;
Mais rassuràs-vous, pecaire!
Sus la bountat de Pascau:
Farés pas qu'una familha;
Soun fil [3] prendrà vostra filha.

NICÒU.

Seriè pas juste, mais [4] vaudriè [5] mai soun aliança embé pas res, que la vostra embé toutes lous tresors dau diable.

---

[1] Réplique différente dans B.: Mardì, vous mouqués pas tant de nautres; amai ou vouguesse, vous, vous gardariàs ben de ie counsentì. — [2] Ben. — [3] Cadet. — [4-5] Mais plet à Dieus agesse escoutat la proupousicioun que me fasiè soun paire, quand sen venguts aicì, voudriè....

RANCURELA.

Ara lous flatàs, mais n'avès pas à faire à[1] de baus. Cresès-me, la nioch de Sent-Jan vous es pas favourabla. Embé vostre ben, jujàs[2] se Cadet cercarà[3] pas un milhou partit que vostra filha! Se moun Toni n'era una, li la dounariei.

CADET.

En[4] vous remerciant, Dona Rancurela. Quinte daumage, pecaire! que Toni sieja pas una togna! me farià̀s aquì present d'una charmanta mouliè.

TONI.

Lou vole pas, ma maire, vou' navertisse[5].

RANCURELA.

Quau[6] vos pas?

TONI.

Vole pas que Cadet sieja moun ome, ni mai que Mestre Pascau sieja ma bela-mera, vous[7] dise[7].

PASCAU.

Air[8]:

Moussu Toni, laissàs-nous faire;
Sans sujet vous egousilhàs.

[1] Emb. — [2-3] Jujàs s'embé vostre ben, Cadet trouvarà. — [4] Dans B. la réponse de Cadet est précédée de ces mots: Per avedre lou plesì de me faire enrajà? — [5] B. ajoute: au mens. — [6] B. ajoute encore: dises que. — [7] Manque à B. — [8] B. indique l'air: *Eveillez-vous, belle endormie.*

Veirés que tout, per vous coumplaire,
Anarà couma ou[1] desiràs.

RANCURELA.

Lou ben[2] vous rend fier, Mestre Pascau ; tant[3] mius[4]! acò rabatrà lou caquet de certenas gents.

NICÒU.

Vous trioumfàs ben de nostre malur, Dona[1] Rancurela[1], e[1] de que li gagnàs ?

RANCURELA.

La[5] joia[6] de veire vostra filha au croc, e lou plesì de vous dire à vous: Dieu vous assiste, quand vendrés à ma porta[7].

PASCAU.

Save[1] pas[1]; acò depend de Mestre Nicòu ; se

[1] Manque à B. — [2] B. ajoute : qu'avès gagnat. — [3-4] N'en soui charmada. — [5-6] Ie gagne la satisfacioun. — [7] B. intercale ici ce qui suit :

PASCAU. — C'et-à-dire que se rendiei à Mestre Nicau lou ben que i'ai gagnat, à coundicioun que dounesse Janetoun à moun fil, acò serié un gros lagui per vous.

RANCURELA. — Air : *Dans ces beaux lieux, Amour.*

Se jusqu'aquì ieu me vesiei trahida,
Se me fasiàs un tour tant desoulant,
Saique m'en coustariè la vida ;
Mais, per bonur, ses trop galant.

vòu reçaupre moun[1] fil[2] per soun gendre, li demande pas pus res.

NICÒU.

Se lou reçauprai[3] ! de[4] que me pot arrivà[5] de pus urous ? Ai ! Mestre Pascau, quinte brave ome vous ses ! vostre pariè es à naisse. Ou dise tournà, se counoui que ses pas de Castelnòu.

CADET.

Eh[6] be ! Janetoun, de que t'ai dich[7].

JANETOUN.

Certa ! Cadet, aviès[8] resoun de dire que toun paire era un tresor[9]. Que[10] n'en disès, Dona Rancurela[11] ?

[1-2] Cadet. — [3] B. ajoute : Segnur Dieu ! — [4-5] E de que pot m'arrivà. — [6-7] Eh be, de que t'ai dich, Janetoun ? — [8] As. — [9] B. intercale ce qui suit : Se toutes lous que van couma nautres à Sustancioun ne trovoun un couma aquel, fau pas que plagnoun sa pena.

NICAU. — Air : *Une abeille farouche.*

En çai cercant fourtuna,
Cresiei d'estre atrapat ;
Mais, ma foue, n'i'a pas una
Couma la qu'ai trouvat.
E mais, ouida !
Valiè la pena d'esperà.
E mais, ouida !
Poudiei pas milhou rencountrà.

[10-11] C'est *Mestre Nicau* qui dit ces mots dans B.

RANCURELA.

Veja-lous aqueles mandrens[1].... Veni, Toni, anen-nous-en, que la raja m'estoufa ?

TONI.

Oh ! ieu me vole maridà cronta[2] quaucus[3] avans de m'en anà.

RANCURELA.

Quau çai prendriès, abestit[4] ? Veses[5] pas que[6] Cadet espousa Janetoun ?

TONI.

Eh be ! n'i'a pas d'autras ? Anneta e Babèu soun[7] pas aquì que me bialoun[8] ?

RANCURELA.

Fi[9] ! Anneta e Babèu soun trop pauras per vous[10].

TONI.

E pioi ! las prendrai toutas dos à la fes ; e quand soun[11] dequé[12] serà mesclat, acò farà l'apouent.

[1] Mandiants. B. ajoute : Au diable banda de bouëmis ! s'era pas qu'espère de vous veire toutes penjats, m'en counsoulariei pas de ma vida. — [2-3] Contra quaucun. — [4] Malurous. — [5-6] Veses pas qu'aicì noun i'a que canalha e que. — [7-8] Soun aquì que m'adoroun. — [9] Anen, fi, bestiassa. — [10] Tus. — [11-12] Ce qu'an.

PASCAU [1].

AIR [2] :

Parlàs-me d'aquelas gents,
Riches [3] en espedients!
Restoun pas jamai en pena ;
Sies de la mena.

TONI.

Soui de la mena,
E de la bona [4] mena.

S'aviei pas agut bona cabessa, adieu [5], m'en [6] anave [7] sans femna ; mais d'abor vous ai tirat acò de moun sicat, e veja-n'aquì dos per una.

ANNETA.

Per ieu, Moussu Toni, me poudès raià de vostras escrituras [8].

BABÈU.

Belèu ieu l'auriei pres ; mais d'abor que n'i'n [9] cau [10] dos, e que tus lou vos pas, salut [11].

[1] Mestre Nicau dans B. — [2] B. indique l'air : *Turulureta*. — [3] Fecounds. — [4] Bela. — [5] Manque à B. — [6-7] M'auriè faugut en anà. — [8] Réplique différente dans B. : En vous remerciant, Moussu Toni ; save pas se Babèu vous vòu ; mais per ieu me poudès raià de vostres papiès. — [9-10] I'en fau. — [11] Es inutille de ie sounjà.

TONI.

Oh! ma maire, au mens de tres una; vole Babèu ou me vau negà[1].

RANCURELA.

Arrivariè quicon de travès; vau[2] mai lou countentà.... Prend-la, ta[3] Babèu[3], cavalisca! prend-la, que de segu, fau ben que sieja nascuda emb la crespina, aquela doumaisela!

TONI.

Ah! bon! l'ai.... te, Babèu, veja-m'aquì[4], ma maire ou vòu.

BABÈU *lou[5] buta e lou fai toumbà[6].*

Ah! te, Toni, tira-te enlai; te[7] vole pas[8].

---

[1] B. a ici une réplique un peu différente : Oh ! ma maire, de tres au mens una, pioi que n'en pode pas mai avedre.

Il ajoute le dialogue qui suit :

RANCURELA. — Abestit ! de que voudriès faire d'una pilharda couma Babèu ? Veni, marchen, t'en mancarà pas d'autras ?

TONI. — Vous dise que vole aquela, pioi que lou rencontre ou fai, autrament me vau negà.

RANCURELA. — Au diable lou roc, quand jamai ie soui venguda! diga, miserable, ie penses ? Acò's l'oubeïssença que l'on deu à una maire ?

TONI. — Bailàs-me Babèu, se voulès pas que me negue.

[2] Vòu. — [3] Manque à B. — [4] Veja-l'aquì. — [5-6] Lou poussa e lou ranversa. — [7-8] Ieu n'ou vole pas.

TONI.

Oh[1]! quinte un m'en a fach bailà sus l'os bertrand! me pode pas levà.

RANCURELA.

Auboura-te[2], que nou'n anaren... Te sies gaire fach mau?

TONI.

Baste vous tant[3], que couma acò m'ou saupriàs à dire. Tenès, toucàs. Crese que l'os s'es partajat.

RANCURELA.

Tant mius! veni, ou veiren à l'oustau, e, Dieu[4] mercì[5], manca pas temouens[6].

TONI.

AIR[7]:

Anen, marchen.
Li a pas qu'aquel os que m'empacha,
Mais noun pourren
Ou, belèu, nous agandiren.
Vole moustrà ce que me cacha
D'un biais que tout lou mounde ou sacha,
Quand li seren.

Fasès-me esquineta, ma maire, que li seren pus lèu.

---

[1] Ai. — [2] Baila la man e auboura-te. — [3] Autant. — [4-5] Per bonur — [6] De temouens. — [7] B. indique l'air : *Coquerico*.

RANCURELA.

Oh ! soústen-te, se podes. Ah ! couquina, plet à Dieu moun enfant[1] seguessa estroupiat, que lou pagariès mai que noun vau[2].

CADET.

Segu, per pau que n'i'n coustessa.

RANCURELA.

AIR[3] :

Toutes tant que serés,
Vous espere au vilage ;
Venès e li entendrés
Un fort poulit ramage.
Ausariei pas lou faire
A l'endrech ounte sen,
Mais aiçai vous agaire
Jusqu'à l'iver que ven.

Marcha tus couma pourràs, e despacha-te.

TONI.

Marche[4]... Issa... oi de mas ancas ! Lou[5] dianche[6] lou mariage, que tant me dòu ! Oupa... ai de moun amaluc ! jamai noun lou rebale jusqu'à l'oustau.

---

[1] Fil. — [2] Vòu. — [3] B. indique l'air : *Le père Barnaba.* — [4] Marcha. — [5-6] Au diantre.

SCENA IOCHIEMA[1]

E DARNIEIRA[2].

NICÒU[3], PASCAU, CADET, JANETOUN, ANNETA, BABÈU[4].

NICÒU.

L'interès es una orra passioun, Mestre Pascau : M'aviè avuglat jusqu'à la fouliè, e m'auriè perdut de found sans vostra generousitat. Quintas oubligacious ieu vous ai ! Seràs ben urousa, Janetoun, se lou fil es autant brave couma lou paire[5].

JANETOUN.

Boutàs[6], se devoun pas res d'aquel coustat.

CADET.

En tout cas, tacharai d'ou devenì per me rendre digne de tus.

[1-2] Uitiema e dernieira. — [3-4] Toutes lous acturs, *excepté* Dona Rancurela e Toni. — [5] B. développe autrement les paroles de *Mestre Nicau :* Fau que l'interès siegue una orra passioun ! Ieu n'ere talament avuglat que l'istouera dau tresor, l'umou de Rancurela e lou bauchun de Toni, me pareissien la pus bela causa dau mounde. I'aviè pas que vostra generousitat, Mestre Pascau, que me pouguesse ouvrì lous iols sus tant de magagna ; quintas oubligacious que vous ai ! Seràs ben urousa, Janetoun, se lou fil es autant brave ome couma lou paire. — [6] B. ajoute : Segàs tranquille.

PASCAU.

Savès-ti, Mestre Nicòu, que, per raport à nautres, l'istouera dau tresor n'es pas tout à fet una sourneta, e que n'aven pas fach un viage blanc[2]?

NICÒU[3].

Au[4] countrari.

VAUDEVILLE sur l'air: *C'est l'affaire d'un moment.*

Quand on fai l'urousa trouvalha
D'un veritable amì de cor,
Que coumpatìs à nostre sort;
Que que li[5] diga la canalha,
Li a-ti de pus bèu tresor?

PASCAU

Quand on trova una bela-filha
Qu'un fil aima de tout soun cor,
Lou paire en unissent lur sort,
Fai lou bonur de sa familha,
Li a-ti de pus bèu tresor[6]?

CADET.

Lorsque d'un òujet adourable,
Un galant a gagnat lou cor,

[1] Paroles moins développées dans B. : Savès-ti, Mestre Nicòu, que lou tresor de Sustancioun n'es pas estat tout à fet una sourneta per nautres ? — [2] Noun pas, pardieu, au countrari. — [3] Dans B. les couplets qui suivent sont précédés du titre *Vaudevilla*. — [4] N'en. — [5] Ce couplet manque à B.

E que lous parents soun d'acord
Per rendre soun bonur durable,
Li a-ti de pus bèu tresor ?

JANETOUN.

Delivrada de Rancurela
E das poursuitas d'un butor,
Aquel que regna sus moun cor,
Deven ma coumpagna eternela,
Li a-ti de pus bèu tresor [1] ?

---

[1] C'est par ces vers que le *Trésor de Sustantion* est terminé dans le ms. de la bibliothèque du Musée Fabre. B. ajoute les trois couplets qui suivent :

BABÈU. — Air : *Jeune et novice encore.*

Lou fil de Rancurela.
Venié m'oufrì soun cor,
En fasent la cruela
Aì mancat un tresor.
Me soui pas recourdada
Que l'ome lou pus bau,
Per estre courounada,
Es lou marì que fau.

CADET. — Air : *Paris est au Roi.*

Veni, Janetoun,
Ara sans façoun,
Podes à moun amour
Respondre à toun tour.
Baila-me lou bras
Que me countaràs

Ce que te dis lou cor
Dessus nostre sort.
Veni vite,
Que proufite
Das premiès plasés
Que nous soun permés.
La cruela
Rancurela,
Quand lous aprendrà
Saique crevarà.
Veni, Janetoun, etc.

JANETOUN. — Air : *Quinte cruel martire.*

La joia que sentisse
Se pot pas esprimà ;
Nade dins lou delice.
De qu'es acò d'aimà !
Ai ! n'en pode pas pus !
Ten-me, Cadet, elàs ! mourisse !
Ai ! n'en pode pas pus !
Ten-me, Cadet ! mourisse de vieure per tus ,
Mourisse de vieure per tus.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Montpellier. Typog BOEHM et FILS.







